C-050
34.7 E 46321

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRE

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51 rue Sainte-Catherine-Ouest

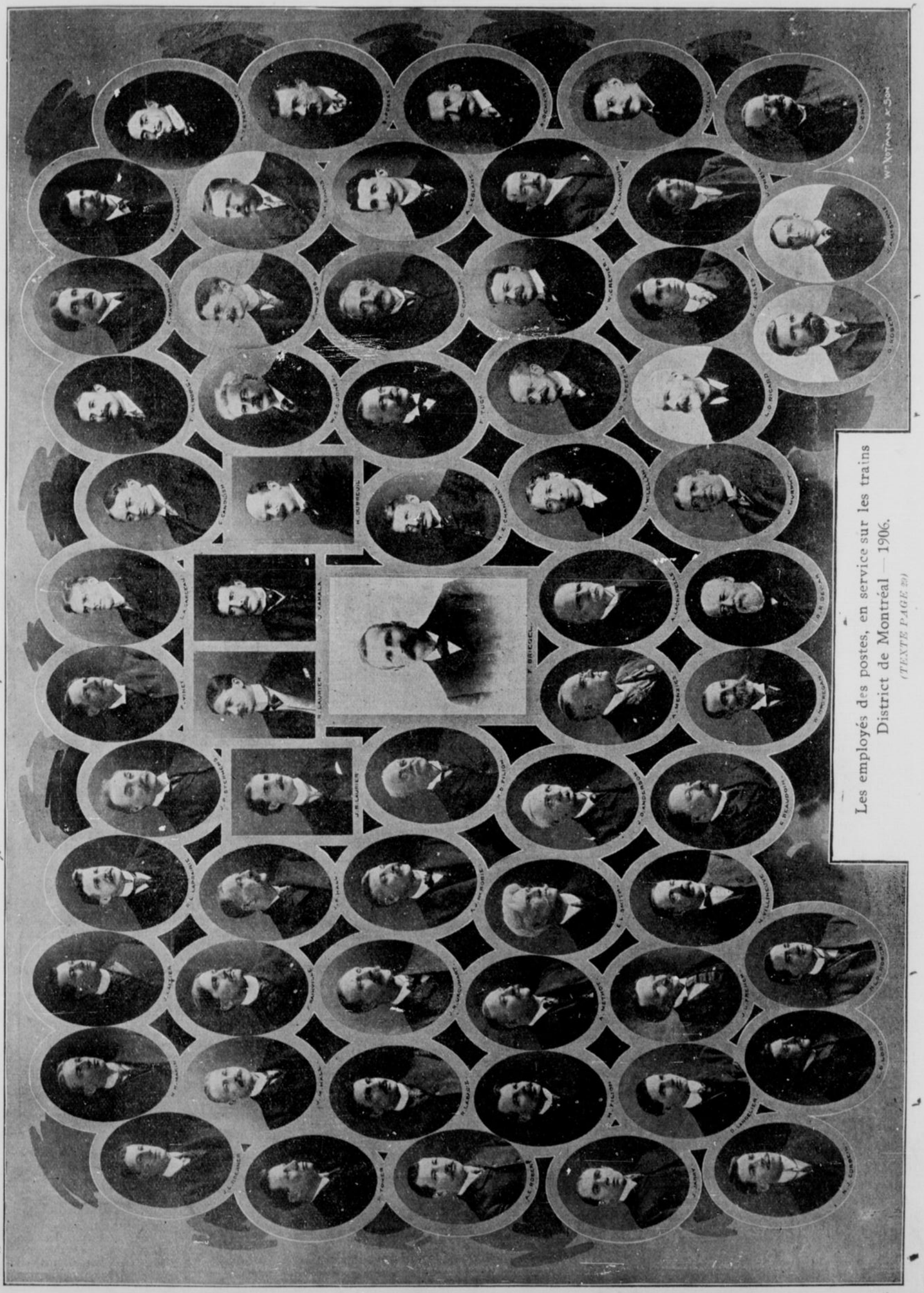
Téléphone EST 4415 Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: $3.50 par année, ou 18 francs.



Les employés des postes, en service sur les trains
District de Montréal — 1906.
(TEXTE PAGE 20)

Sommaire du N° 1149, du 5 mai 1906

Planche hors texte — Paris, G. A. Nantel — Langage patriotique—Sa Grandeur Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa — Chronique — Les échos de la semaine — Croisade de la tempérance — Causerie scientifique: L'air liquide par H. E. Simard, ptre — Le cataclysme de la Nouvelle-Californie — A travers la mode — Le Château de Ramezay — Nouvelle: Elle et lui, par L. E. Moreau — Feuilletons: Sans famille; La Guerre noire — Musique: Viennoise, valse lente, par E Pessard — Les origines du café — Deux pages humoristiques — Travaux féminins — Causerie médicale — Notre courrier, etc., etc.

PARIS

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE — BUDGET — DE L'EAU, ENCORE DE L'EAU, POUR FAIRE UNE BELLE VILLE.

Je voudrais bien pourtant faire connaître Paris aux lecteurs de l'Album Universel qui ne l'auraient pas visité.

Mais Paris est grand; il faut du temps pour le parcourir et le voir tel qu'il est, tout entier, même dans les livres et les gazettes; il en faut encore plus pour le suivre à travers les âges, de par la France et le monde où il a gravé, depuis les Césars à partir du premier et du plus grand, d'ineffaçables empreintes.

Un coin de Paris, à vol d'oiseau. Le Trocadéro et la tour Eiffel au fond.

Mais Paris est beau, son aspect est grandiose; ses monuments, nombreux, résumant l'effort humain, sous toutes ses formes, à toutes les époques, ont usé la vie des architectes, des sculpteurs qui les ont élevés; ses musées ont hospitalisé l'oeuvre des grands maîtres dès avant la Renaissance et requis tout le travail, tout le talent des connaisseurs qui les ont successivement décrits.

Mais Paris est d'une tenue singulière, originale, unique qu'il est difficile de représenter parce que Protée, il dérobe ses traits mobiles et profonds au moment où vous croyez les saisir, au moment où le peintre s'apprête à les fixer sur la toile par le pinceau, où l'écrivain se met en train de reproduire sa physionomie sur le papier.

Pour décrire Paris intime il faut le connaître et comment le connaître quand il ne se livre plus qu'aux gens de la famille. Paris est devenu un monde fermé depuis bientôt un demi-siècle, m'assurent de vieux Français et ce qu'il donne de lui, en spectacle ouvert, n'est plus que l'apparence, et combien trompeuse! de lui-même, de sa vie vraie, au salon de la grande dame, à la table du financier, au cercle très exclusif des grands sports où la concurrence redoutée, non sans raison, fait craindre, comme des trahisons, les indiscrétions de l'étranger.

Aussi bien, et en face d'une tâche aussi vaste, d'un sujet aussi complexe, n'ai-je pas la prétention de donner Paris, tout Paris, tel qu'il fut aux âges passés, pas plus que le Paris contemporain, vécu et vivant au jour le jour, dans l'intimité de ses familles, de ses cercles, de ses organisations intimes qui en font un être moral caché, flottant, presque insaisiscable.

Mais il y a le Paris à organisme puissant qui exerce son action sur les points les plus reculés de ses vastes terrains et souterrains, le Paris du travail tel qu'on le voit, tel qu'il se montre forcément, chaque jour, aux yeux de l'observateur étranger, impartial autant qu'il le pourra pour l'être aimé — et qui n'aime pas Paris, s'il le connaît ?

Il y a le Paris pris sur le fait dans l'exercice de ses fonctions de producteur et de consommateur, de créateur dans le domaine de la pensée, de travailleur inlassable dans la poursuite de son industrieuse ingéniosité, dans la fièvre de ses épanchements spontanés, de découvertes insoupçonnables, d'instincts, de goûts et d'envies insatiables de beau et d'idéal.

Ce n'est donc pas le Paris des boulevards, des spectacles, des cafés chantants, de ces criardes rencontres "à l'absinthe"; ce n'est pas ce monde qui s'amuse ou du moins qui s'esquinte à se donner l'illusion de gaîtés de surface, que nous voulons décrire, apprécier, réprouver parfois dans toute la candeur d'une âme navrée, mais c'est le Paris qui produit, se soutenant quand même contre les ennemis divers du dehors et du dedans, conduisant par la main la France de l'industrie affinée et conviant le monde aux plus grandes comices que la science et l'art aient convoquées au cours de la vie humaine, que nous voulons étudier.

C'est le Paris du jour que je veux présenter à nos lecteurs, non sous tous ses aspects, — la tâche dépasserait mes efforts, — mais le Paris tel que j'ai pu le voir pendant mes deux années de séjour et d'observations personnelles au milieu des populations vivant au grand air dans cette merveilleuse cité.

* * *

Paris ne s'est pas fait en un jour, dit le proverbe, et, ma foi, si Paris est Paris, s'il n'y a au monde qu'un Paris c'est que Paris l'a voulu et dès les temps les plus reculés, a libéralement payé les frais d'une beauté qui serait vite déchue si les contribuables se lassaient de l'entretenir pour regarder à la dépense.

Les Parisiens sont fiers de leur Ville-Lumière, et si vous les entendez se plaindre, ce n'est pas de trop payer mais de n'en avoir pas pour leur argent.

Le budget — du vieux mot français "bougette", transporté en Angleterre où il désigna le sac du chancelier de l'échiquier et revenu en France, comme tant d'autres, légèrement anglicanisé — le budget de Paris n'est pas ce qu'un vain peuple pense; il dépasse, si je ne me trompe, celui du Canada tout entier avec ses six millions d'habitants, ses nombreux services et ses immenses espaces peuplés ou vagues qu'il faut, tout de même, gouverner.

Le Président de la République française, le 18 avril 1901, fixait le budget de la ville de Paris, aux chiffres suivants : en recettes ordinaires à 310,950,716.08 francs, en recettes extraordinaires à 37,387,500; total 348,338,216 francs, soit en dollars, — donnant au franc la valeur de 20 cts quand il ne vaut que 19.3 cts — $69,667,643!

La place du Grand Opéra. Le Grand Opéra de Paris. A gauche, le Grand Hôtel.

G. A. Nantel

(A suivre)

Langage patriotique

L'honorable R. Lemieux a prononcé, le 19 de ce mois, au banquet de l'Association des manufacturiers, à Toronto, un discours dont la presse anglaise d'Ontario et de Montréal dit beaucoup de bien. "La Presse" en a publié le texte, et nous devons reconnaître qu'il respire dans ce morceau d'éloquence fortement documenté, un sentiment de patriotisme comme il plairait d'en trouver dans un plus grand nombre des discours de nos hommes politiques.

Il est bon sans doute de ne pas négliger les grands intérêts matériels d'un pays, mais si l'on veut y voir ce quelque chose d'inanalysable pour lequel on vit et on meurt, qui s'appelle la patrie, il faut s'élever jusqu'à un idéal que ne rendent pas les chemins de fer les plus gigantesques non plus que les plus rapides paquebots océaniques.

L'éloge de la patrie, dans la bouche du brillant et laborieux ministre, commence avec l'héroïsme des explorateurs de la vieille France religieuse, de ses apôtres, missionnaires, martyrs, de ses défricheurs et de ses soldats, avec l'intrépidité de ses officiers, de ses gouverneurs et de nos "capots bleus"; il se termine par un hymne touchant à la liberté politique que nous apportait la grande charte de la constitution anglaise avec la conquête de la Nouvelle-France.

Il y a assez de gloire dans nos annales pour combler les coeurs des enfants du Canada, issus des

L'HONORABLE RODOLPHE LEMIEUX,
Solliciteur général du Canada

deux plus grandes races du monde. Le ministre est Canadien, descendant de Français, et il s'en glorifie, mais il n'oublie pas qu'il jouit des libertés que lui assure la constitution de l'Angleterre, "cette terre classique de la liberté".

Puis poursuivant sur le terrain du développement matériel la suite de ce puissant plaidoyer "pro patria", M. Lemieux énumère les progrès accomplis par le Canada depuis la Confédération et laisse entrevoir, en un saisissant tableau, les progrès que le présent réserve à notre avenir national.

La péroraison du discours est à citer tout entière :

Oui, Monsieur, si nous sommes fidèles à nous-mêmes, si nous profitons de la leçon que nos voisins des Etats-Unis ont toujours été si avides de nous enseigner, nous donnerons au cultivateur canadien un marché sûr et rémunérateur, sans qu'il ait à dépendre d'un marché étranger toujours sujet à mille et une fluctuations.

En vérité, Monsieur, j'admire beaucoup la République américaine; mais j'admire davantage le Canada et le grand Empire dont il fait partie. Oui, le drapeau qui nous abrite et le régime sous lequel nous vivons a pleinement assuré à notre pays ce que les Romains eux-mêmes n'avaient fait qu'entrevoir :

"IMPERIUM ET LIBERTAS"

La puissance morale de l'Empire ne s'est jamais plus hautement affirmée qu'en ces jours récents, qu'en ce moment même, à la Conférence d'Algésiras. Et ce doit être pour nous, Canadiens, un légitime sujet d'orgueil de constater qu'enfin la Grande-Bretagne et la République française ont conclu une alliance durable pour résister à l'oppression, d'où qu'elle vienne, et maintenir la paix de l'Europe. L'Entente Cordiale, ah! elle fut solennellement proclamée devant l'Univers, certain jour gris et brumeux de décembre dernier, lorsque m'incomba la lugubre tâche de ramener au Canada les cendres du regretté Ministre de la Marine et des Pêcheries. C'était à Paris, sur le péristyle de ce temple majestueux — la Madeleine — en face de la Place de la Concorde, d'où s'avançaient, marchant en cadence, au roulement de tambours voilés et précédés de drapeaux cravatés de

noir, l'élite des régiments français. Du fond de ce cadre unique au monde, l'on apercevait deux groupes : l'Ambassadeur anglais et les officiers de sa maison militaire, le Premier Ministre de France et les membres du Cabinet.

Quelques jours plus tard, dans la rade de Cherbourg, je compris combien était vivante cette Entente Cordiale, par les coups de canon tirés de minute en minute et échangés entre la flotte française et ce puissant cuirassé, le "Dominion", que l'Amirauté anglaise avait eu l'extrême obligeance de transformer en chapelle ardente pour ramener à travers l'océan, enveloppée dans les plis du drapeau canadien, la dépouille mortelle du regretté Ministre.

Mais, Monsieur, j'abuse de votre patience; j'ai déjà parlé trop longtemps. Quelques mots encore et j'ai terminé.

J'aime Toronto, centre intellectuel, mais ce qui me plaît davantage, c'est le charme de votre hospitalité. Je me surprends aussi à envier l'air que vous respirez et qui, déjà à cet instant, me donne l'illusion de croire que vous vivez, ici, dans un printemps éternel. Oui, du ciel serein, pur comme un joyau étincelant de lumières et à peine estompé de quelques flocons blancs, nous arrive déjà la rumeur harmonieuse des oiseaux. Du midi, souffle une brise légère, toute imprégnée du parfum des roses et du jasmin, dont le bruissement à travers la forêt, semble inviter les bourgeons à éclore.

Est-ce l'effet d'un rêve? Je ne sais, mais je crois entendre ici plus que le murmure du vent, plus que le chant du rossignol rythmant sa voix au battement de son aile.

Je m'arrête, je prête l'oreille et il s'élève dans l'air comme un cantique plein d'harmonie exaltant la liberté, l'union, la force et la justice dont notre Constitution est le symbole.

Il me semble entendre aussi monter de la terre au ciel l'hymne immortelle qui ravit le coeur et élève l'âme, — hymne d'amour et de reconnaissance envers le Créateur qui nous a dotés, nous, Canadiens, d'un pays si merveilleusement beau et si débordant de vie; une vie — ne l'oublions pas — qui, bien qu'elle se révèle sous le souffle divin, n'en réclame pas moins tout notre labeur, puisque son degré d'intensité est en raison directe de nos efforts les plus persistants.

Voilà un beau langage, bien français, digne d'un ministre et d'un grand pays de loyauté et de formation politique anglaises.

M. Lemieux a parlé de tolérance, en cette circonstance délicate, en un foyer où l'intolérance consume plus que sa part des fagots de la discorde. Il a fait preuve du courage de la vérité et du devoir. Nous l'en félicitons, comme l'en féliciteront les Canadiens, d'origine française ou britannique, qui comprennent les droits de tous à tous les respects pour le triomphe de l'unité nationale.

G. A. N.

Mgr Joseph Thomas Duhamel

Monseigneur Joseph Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, est le fils de feu François Duhamel et de Marie Joseph Lapointe. Il est né à Contrecoeur, le 6 novembre 1841. La famille Duhamel vint s'établir à Ottawa alors que le futur prélat était encore très jeune. Il fit son cours d'études au collège de St Joseph dont il devint l'un des plus distingués professeurs. En 1863 il était ordonné prêtre. Curé de Buckingham, puis de St Eugène, il accompagnait Mgr Guigues à Rome lors du Concile Ecunémique. Plus tard, en 1873, il assistait au Concile de Québec, comme théologien de son évêque auquel il devait bientôt succéder.

A la mort de Mgr Guigues l'abbé Duhamel fut nommé évêque d'Ottawa. Il était consacré le 28 octobre 1874.

En mai 1886, le diocèse d'Ottawa était érigé en archidiocèse et Mgr Duhamel en devenait le premier titulaire.

Sa Grandeur Mgr Duhamel a toujours eu à coeur les grandes causes de l'éducation et de la colonisation. Grâce à son zèle infatigable le nombre de paroisses doubla dans le comté d'Ottawa.

En 1889 le collège d'Ottawa devenait université catholique.

Le diocèse de Pontiac fut créé et confié à la sollicitude de Mgr Laurin en 1882.

Mgr Duhamel a érigé la cathédrale d'Ottawa en Basilique, établi le premier chapitre diocésain et institué les conférences ecclésiastiques par tout son diocèse.

Mgr Duhamel est docteur en théologie, Assistant au Trône Pontifical, Grand Croix de l'ordre du Saint-Sépulcre, comte romain, et chancelier de l'Université d'Ottawa.

Le chapitre d'Ottawa est composé comme suit — Chanoines titulaires: Mgr J. O. Routhier, archiprêtre; MM. L. N. Campeau, archidiacre; G. Bouillon, primicier; J. A. Plantin, F. Michel, J. P. Bélanger, S. Philip, F. P. Beauchamp, P. Crokery, J. A. Sloan.

CHRONIQUE

En Angleterre Le Roi se promène et s'amuse à sa croisière méditerranéenne.

Le dimanche, 22 avril, il ouvrait avec Sa Majesté hellénique, George les fameux jeux olympiques. Il n'y a plus de préoccupations graves du côté du Maroc; l'Allemagne et la France se sont séparées bonnes amies, pour un temps au moins, et l'on attribue à l'intervention habilement déguisée d'Edouard VII ce triomphe, — l'un des plus grands de l'époque — de la diplomatie, sur les calculs des chercheurs de querelles et de guerres que l'intérêt matériel, s'appuyant sur la fierté nationale savamment exploitée, ne manque pas d'armer contre la paix de l'humanité.

On a dit que la Méditerranée est en train de devenir un lac anglais, au lieu de ce lac français, que la nature et la priorité d'occupation réservaient à titre exclusif, à la vieille France. Des guerres successives et heureuses, des traités fiévreusement attendus et imposés sous la gueule des canons, en ont décidé autrement. L'Italie, la Grèce, Gibraltar, Malte, Rhodes sont là pour attester la toute puissance anglaise; la Méditerranée est gardée de fait par les escadres d'Edouard VII, qui sont les policiers de cette mer centrale qu'entourent les plages les plus délicieuses du monde.

Le Roi lui-même n'a pas perdu un instant de vue les délibérations d'Algésiras et il s'en va, comme pour fêter le couronnement de ses voeux, ouvrir de pair, avec son beau-frère royal, les plus grandes comices du sport qu'on ait vues dans les temps modernes.

Edouard VII est chez lui à Paris, à Lisbonne, à Madrid, à Athènes; sa politique vient de triompher de l'Allemagne. Et il préside avec le roi des Grecs, à l'ouverture des jeux olympiques qui attirent aujourd'hui comme autrefois, les athlètes de tous les coins de l'univers.

C'est aux joutes pacifiques de l'athlétisme antique que les nations sont conviées par le roi des Hellènes qui associe à cette affirmation de la paix, la personnalité du souverain qui ne cherche que la paix depuis son avènement au trône de l'empire britannique.

Edouard VII n'a jamais fait appel à la force des armes et il est entouré du respect de tous les souverains et de tous les peuples. Des vainqueurs, aux jeux pacifiques, que l'on acclamera, à Athènes, le plus glorieux parce que le plus pacifique, sera sûrement celui qui a fait la paix en Afrique du Sud, et empêché la guerre entre la France et l'Allemagne.

* * *

Le roi Alphonse XIII d'Espagne s'accorde le luxe d'un séjour de repos — et de doux recoulements, sans doute — en Angleterre, auprès de sa fiancée, la princesse Ena.

A ce propos on dit que le jeune souverain a fait demander en grâce aux reporters et aux "kodakistes" de le laisser jouir en paix des derniers jours de sa liberté. Il compte consacrer tout son temps à fixer les derniers détails de son mariage et à diriger la rédaction du contrat qui doit le précéder.

Dans ce but, le souverain s'est fait accompagner par des membres de sa cour, qui seront en communication télégraphique avec Madrid, où le gouvernement doit également s'occuper de ces mêmes questions.

La princesse Ena et sa mère se rendront à bord du yacht royal espagnol "Giralda" avant qu'Alphonse XIII en soit descendu.

En France Les dernières nouvelles ne font que confirmer les appréhensions entretenues par les meilleurs esprits au sujet d'une jacquerie générale qui s'organiserait pour la fin de ce mois et les premiers jours de mai.

Une dépêche du 21, annonce de Lens, château fort des mineurs grévistes, des troubles très graves au cours desquels une collision de ces derniers avec les troupes et la mort violente de plusieurs personnes.

De même à Valenciennes où plusieurs officiers, soldats et grévistes ont été dangereusement blessés.

Les grévistes ont élevé des barricades, détruit le chemin de fer et renversé les lignes de télégraphe et de téléphone.

Il n'est pas possible, continue cette dépêche, de douter que l'on va voir se dérouler, ces jours prochain, une crise sérieuse dans les affaires intérieures de la France.

L'agitation industrielle prend rapidement des tendances révolutionnaires et le problème à résoudre qui s'impose au gouvernement en est rendu à une phase d'acuité, que des hommes avisés comme Clémenceau ne peuvent méconnaître.

Ce dernier a essayé d'une politique d'apaisement et de modération, mais les foules sont lancées dans le mouvement révolutionnaire et rien ne semble pouvoir les arrêter.

Il faudrait une politique de répression et comme le gouvernement s'en trouverait mal à la veille des élections, il tâtonne, il hésite et ses attermoiements ne font que stimuler les agitateurs qui y voient une preuve de faiblesse.

On redoute tout particulièrement le premier mai, qui se trouve être la fête du Travail ou des Bourses patronnées par le gouvenement et devenues de véritables rendez-vous de l'anarchie et de l'antimilitarism.

Le ministère Sarrien composé des éléments les plus avancés de la franc-maçonnerie, se trouve mal pris entre le prolétariat qui se soulève en évoquant les paroles encourageantes de Briand, l'un des ministres du jour, et les graves intérêts de conservation, — ne serait-ce que ceux de l'assiette au beurre, pour lui-même que ce serait déjà grave — d'ordre et de paix qu'il est tenu de défendre à la tête des forces de la France. Ses membres principaux ont déchaîné la tempête, n'est-il pas juste qu'ils en subissent les coups?

* * *

Et sait-on bien au moyen de quelles doctrines on a soulevé dernièrement les classes travailleuses? Un journal, comme il y en a cent autres, organe du Travail: "La Bourse du Travail de Nimes" écrit :

La propriété n'est plus individuelle; la terre, les mines, les usines, les moyens de transport sont devenus propriétés sociales (et non propriétés exclusives et inaliénables) des travailleurs qui les mettent en valeur...

La terre, les industries, les moyens de transport n'appartiendraient pas davantage aux agriculteurs, aux métallurgistes, aux chemineaux, que n'appartiendrait aux ouvriers la verrerie communiste d'Albi. C'est-à-dire que chacun travaillerait pour tous, tous travaillant pour chacun.

L'instauration de la société communiste, répondant à notre soif de bien-être, d'idéal pur, ne saurait être, répond le "Syndicat des ouvriers agriculteurs de Mèze", tentée qu'avec l'appui des paysans, des humbles ouvriers de la terre.

Voilà, dit l'"Echos de Paris", quelles sont, sous l'influence des meneurs de la Confédération du Travail, et grâce à l'inertie coupable des politiciens, les idées qui se répandent et se développent dans tout le pays et hantent les cerveaux des 600,000 ouvriers adhérents à la Confédération générale qui, à leur tour, les colportent et les implantent dans l'esprit des 7,800,000 travailleurs dont se compose le prolétariat français. Ces idées sont, me dira-t-on, irréalisables, et en admettant même que la société communiste puisse être créée, elle durerait à peine l'espace d'un matin. C'est entendu, et je ne prétends pas que nous courrions le danger de voir le communisme s'installer prochainement en France.

Je veux seulement attirer l'attention publique sur le danger d'une propagande de nature à fausser complètement la raison de toute unité de la nation, et à la précipiter dans une grève générale qui, tout en visant un but impossible à atteindre, est, elle, parfaitement possible.

Nous n'aurons probablement pas le communisme; mais, si l'agitation que j'étudie dans ces articles continuait, nous aurions certainement une révolution qui détruirait la société actuelle.

* * *

Le gouvernement français a décidé de suspendre la prise des inventaires des chapelles et églises catholiques. M. Clémenceau avait pourtant déclaré hautement que rien ne le ferait reculer.

TOUT CABINET D'HESITATIONS, DE FAIBLESSE, NE PEUT ETRE, avait-il dit, AUTRE CHOSE, SOUS UN DEGUISEMENT, QU'UN SERVITEUR INCONSCIENT DE LA CAUSE ROMAINE

Mais, sur ces entrefaites, des élections, censées appartenir aux radicaux par les résultats antérieurs, furent perdues; et, le Bloc, voyant le danger, fit parvenir un ultimatum du nouveau gouvernement par le comité républicain, composé des radicaux de Meurthe et Moselle, dans les termes suivants:

Considérant qu'il importe de ne pas laisser se renouveler l'agitation dont les inventaires ont été le prétexte; considérant que cette formalité n'est utile qu'aux personnes qui précisément s'opposent à son accomplissement; émet le voeu qu'à l'avenir les inventaires n'aient lieu dans les édifices religieux que sur la demande expresse des intéressés.

Le comité de concentration républicaine de Meurthe-et-Moselle, considérant que, selon toute probabilité l'agitation créée à propos des inventaires recommencera à propos de la formation des associations cultuelles et de la dévolution . . . . . émet le voeu :

1o Qu'à défaut d'associations cultuelles régulièrement constituées, faculté soit laissée aux paroisses de conserver leurs conseils de fabriques, qui pourront en ce cas être considérés comme associations cultuelles au point de vue légal;

2o Qu'à défaut de toute organisation paroissiale responsable, le ministre du culte desservant la paroisse soit considéré légalement comme ayant assumé personnellement toutes les charges établies par la loi;

3o Que tout édifice religieux, quelles que soient les contestations opposées à l'application de la loi, reste ouvert au libre exercice du culte.

Et, monsieur Clémenceau donne l'ordre de surseoir aux inventaires, répétant exactement, en cela, l'acte pour lequel le Ministre Rouvier fut défait.

"Et nunc erudimini gentes". Apprenez, ô peuple, quelle sagesse inspire aux princes de la démagogie la crainte de perdre l'assiette au beurre.

Les échos de la semaine

A propos d'enseignement

EN ce moment, on fait quelque bruit au sujet de l'uniformité des livres dont se servent les garçonnets et les fillettes de nos écoles primaires. D'aucuns réclament l'uniformité des textes enseignés, d'autres la réprouvent. Consulté sur cette question, M. le chanoine Dauth, éminemment bien qualifié pour la considérer, s'est prononcé en faveur d'une uniformité spéciale, demandant un texte particulier pour les garçons et un autre pour les filles. Malgré qu'en certain milieu, plutôt frondeur, on ait récriminé contre cette solution, nous la trouvons fort sage. Car, nous sommes persuadé que pour aborder le "struggle for life", un jeune homme a besoin de connaissances dont une jeune fille n'a que faire. Evidemment, nous ne nous plaçons pas du côté des féministes. Nous en voudront-ils? Nous ne le croyons pas, lorsque, par un exemple choisi entre mille, nous aurons fait comprendre que: si les mystères d'une machine à vapeur, peuvent et doivent captiver l'attention d'un adolescent, peut-être futur mécanicien, une écolière est tout excusée de les ignorer. Ce ne sera pas demain, espérons-le du moins, que nous verrons des jupons sur les tenders de nos trains. La femme chauffeur existe sur un auto de luxe, ce vocable ne lui sied plus sur une locomotive, ou dans la machinerie d'un transatlantique. Donc, M. le chanoine Dauth est on ne peut mieux avisé, dans son opinion de fin lettré et de moraliste, et, nous l'en félicitons sincèrement.

* * *

L'obligation des électeurs

ETANT donnée l'apathie dont font montre nombre d'électeurs en temps d'élection; le Parlement canadien se propose, dit-on, de voter une loi qui rendrait le vote obligatoire. Sans vouloir discuter cette mesure législative, nous remarquons qu'elle nous semble vouloir violer le principe fondamental de la liberté individuelle. Par le fait même qu'un électeur a pour devoir de voter, il a le droit de s'en dispenser, si, consciencieusement, il ne se sent pas en état de remplir convenablement son rôle d'électeur. Quel juge condamnerait un citoyen qui déclarerait n'être pas assez renseigné sur le mérite des candidats, pour leur confier un mandat dont peut dépendre l'avenir de notre société? Beaucoup de nos concitoyens sont trop affairés pour bien se tenir au courant de la politique. Faudrait-il pour cela leur en faire un crime? Si tel était le cas, nous aurions quelques bons moments à passer, lorsque, forcément, des professeurs d'économie politique éclaireraient les électeurs timorés par la loi, sur les vertus de tel ou tel candidat, plus ou moins malmené par la presse aux yeux d'argus.

* * *

L'automobilisme à Montréal

C'EST le cas de le dire, nous sommes dans le mouvement. Et nous insistons d'autant plus sur la propriété du terme, qu'il s'agit d'automobiles. Eh! oui, la semaine dernière, à l'Arena, Montréal a eu sa première exposition d'autos. Le local bien choisi, vaste, et joliment décoré, offrait un agréable coup d'oeil à tous ceux qui, dans les nouvelles machines roulantes, voient autre chose que des engins meurtriers, écraseurs de piétons. Plusieurs des meilleures maisons françaises, anglaises, belges, américaines et canadiennes, étaient représentées à cette exposition. On y voyait depuis l'auto de millionnaires de $5,000, jusqu'à la voiturette minuscule pour bébés. Il est presque inutile d'ajouter que tout ce que Montréal compte de monde chic a défilé à l'Arena, s'extasiant sur les moteurs, les pneus et les autos, pimpants en leur nouveauté, que les pannes attendent le long de nos chemins, durant la belle saison qui commence.

* * *

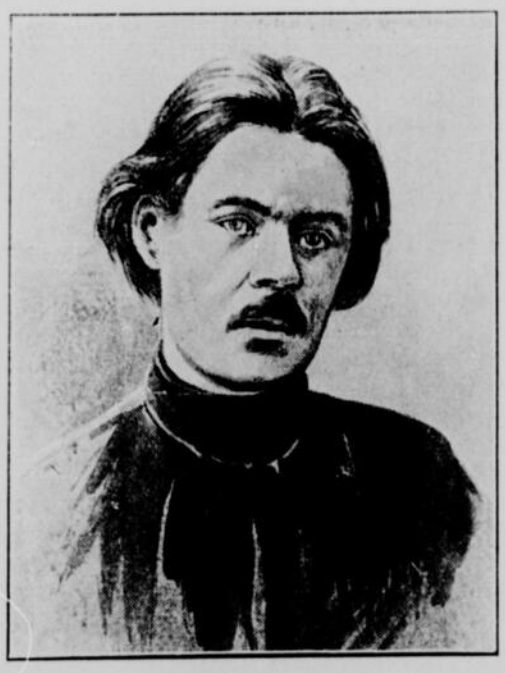
S. M. Edouard VII et le Canada

PENDANT que S. A. R. le prince Arthur de Connaught, neveu de notre Gracieux Souverain, visite longuement ce pays, dernièrement, l'honorable N. A. Belcourt a proposé à la Chambre des Communes du Dominion, qu'une supplique soit adressée à S. M. Edouard VII pour l'inviter à venir au Canada. Il est difficile de prévoir ce que Sa Majesté décidera à propos de cette demande. Une chose est certaine, cependant, c'est que les Canadiens, de l'Atlantique au Pacifique, sont contents de la démarche que nous signalons ici. Si notre Roi nous faisait l'honneur de se rendre dans cette colonie, la plus vaste de son empire, il pourrait non seulement constater avec orgueil combien elle a progressé depuis l'inauguration du pont Victoria, mais aussi se rendre compte de notre attachement et de notre loyauté: et envers son auguste personne, et envers la Couronne britannique. Certes, la réception qui serait faite à notre puissant monarque obèrerait un instant notre budget, mais, en revanche, le Canada en retirerait de réels profits moraux et pécuniaires. Car, l'affluence des visiteurs étrangers serait énorme dans nos grands centres et, de la sorte, beaucoup d'argent serait mis en circulation. Espérons donc que Sa Majesté Edouard VII, qui ne déteste pas les voyages, daignera faire parmi nous un séjour dont tous nous serons fiers. Et, nous saurons exprimer la satisfaction que nous procurerait cette faveur royale.

* * *

Gorky aux Etats-Unis

LE génial littérateur russe Maxime Gorky, et révolutionnaire militant, par dessus le marché, est en ce moment aux Etats-Unis. Son voyage qui s'annonçait devoir être quasi triomphal, a subitement changé de tournure, ce dont Gorky n'est guère satisfait. S'il en est ainsi, c'est bien de par sa faute. Mieux renseigné, il aurait dû savoir que les anglo-saxons ne badinent pas avec les principes sacrés de la famille. Si Gorky n'était pas venu sur ce continent avec une actrice qu'il fait passer pour son épouse, tandis que Mme Gorky et ses enfants sont en Russie, Gorky eut été chaleureusement reçu. Or, vu sa fausse situation sociale,



MAXIME GORKY.

dans un pays qui a le bon esprit de ne point croire aux balivernes immorales de l'amour libre, les portes des grands salons américains lui sont fermées. Tant il est vrai que, quel que soit le talent, le génie et la renommée d'un homme, il est des lois sociales qu'il ne peut enfreindre impunément. On objectera, sans doute, que maints yankees n'ont rien à envier à personne sous le rapport du relâchement des moeurs, il se peut, mais ceux-là aussi ont à tenir compte des lois promulguées dans leur patrie. Il ne faut pas oublier que: "charbonnier est maître chez soi". Gorky l'apprendra à ses dépens, et à ceux de la cause par trop violente qu'il défend. Quand on veut être le meneur d'un peuple, il faut d'abord personnellement, savoir guider sa propre barque, sans froisser les lois les plus élémentaires de la morale et de la société établie.

* * *

Néfaste tremblement de terre

COMME l'Album consacre une des pages de ce numéro au cataclysme qui, le 18 avril, faillit anéantir San Francisco et plusieurs villes de la Nouvelle Californie, nous ne nous étendrons pas ici sur ce sujet. En vérité, nos voisins doivent être touchés des marques de sympathie universelle qu'a provoqué l'infortune du plus riant des Etats de leur pays. Une chose, entre autres, nous chagrine pour eux, c'est que malgré l'étendue trop considérable du malheur qui les frappait, leurs journaux aient encore trouvé moyen de grossir l'horreur des rapports de la première heure. A la satisfaction générale, plusieurs de ces rapports ont été contouvés. C'est pourquoi, en certaines rédactions de l'Union, ou devrait se souvenir du: "Guillot criait au loup" du bon Lafontaine. Sinon, les pires calamités pourront atteindre les américains, quand ils en parleront sérieusement, nul ne les croira.

Il est à remarquer que les constructions en fer de San Francisco, ont admirablement supporté les effets du séisme qui a si mal mené la ville reine du Pacifique. A l'heure où nous écrivons, la reconstruction de la grande ville est déjà commencée, et le gouvernement américain refuse les fonds de secours étrangers.

* * *

M. Roosevelt admiré en France

DEPUIS qu'il s'est occupé activement de politique internationale, agissant en pacifiste convaincu, le Président de la République des Etats-Unis est fort admiré en France, où les partisans de la paix sont nombreux. Aussi, pour prouver à M. Roosevelt que ses efforts n'ont pas été vains, tant à la conférence de Portsmouth, qu'à celle d'Algésiras et ailleurs, le groupe français de la paix, a-t-il décidé d'offrir un cadeau souvenir au puissant chef d'Etat américain. Ce cadeau consiste en un superbe volume des "Mémoires de Sully", auquel seront jointes quatre pages de parchemin, enluminées, et portant les signatures autographes des Français en vue qui ont contribué à ce superbe présent. M. le baron d'Estournelles de Constant, président du groupe dont nous parlons, dans un document louangeux, félicite chaleureusement M. Roosevelt de ses bons offices en faveur de la paix mondiale. Suivent les signatures de: M. E. Loubet, ancien président de la République française; de MM. Léon Bourgeois, Berthelot, Alphonse de Courcelles, d'Estournelles de Constant, Rouvier, du sénateur Labiche, de MM. Emile Combes, Aristide Briand, Frédéric Passy, Paul Deschanel, Jules Claretie, Jean Jaurès, Eugène Carrière, Pelletan, Paul Appel, de la comtesse Mathieu, de Noailles, de la comtesse Grepule, de MM. Louis Barthou, R. Poincarré, etc.

Notons que ces "Mémoires de Sully" ont été spécialement choisis, parce que le fameux ministre de Henri IV fut un des premiers à souhaiter l'union des grandes nations, ou au moins une sage concorde entre elles.

* * *

Le Cap Diamant

NOUS ne l'inventons pas, un confrère de Québec nous l'apprend, le cap diamant sur lequel est assise la citadelle de l'ancienne capitale du Bas-Canada, menace de suivre les lois de la pesanteur et de s'écrouler, au moins en partie. Rappelant l'individu qui voulait mettre l'océan en bouteille, quelques québecquois pensent enrayer le déplacement de la menaçante masse rocheuse en l'entourant d'une clôture. Cela prêterait à rire, si nous ne nous souvenions de l'hécatombe qui, il y a quelques années, se produisit au même endroit. En vérité, les loyers doivent être pour rien dans la partie du quartier Champlain que menace la désagrégation du cap diamant. Pour une épée de Damoclès — un peu lourde — sur la tête des citoyens paisibles de l'endroit, c'en est une. On devrait y songer dans le monde administratif de Québec, et savoir que les contreforts betonnés valent, dans ce cas, mieux que des clôtures, sans parler de drainages peut-être tout indiqués.

* * *

Au Vénézuéla

CE brave M. Castro a tellement fait des siennes depuis quelques mois, s'est tellement surmené pour grossir son magot et ennuyer quelques puissances par ses injustes procédés dictatoriaux, qu'il n'en peut plus. Aussi vient-il — temporairement, hâtons-nous de le dire — de lâcher les rênes du pouvoir aux mains du vice-président du Vénézuéla, le général Gomez. Gageons que dès que le beau fixe, qu'il a tant compromis au ciel des relations diplomatiques vénézuéliennes sera revenu, Castro voudra reprendre la présidence. Mais voilà, peut-il assurer, le bouillant homme d'Etat, que son éclipse ne sera que partielle? L'histoire est édifiante sous ce rapport. La plus grande faute d'un politique est de rentrer dans la coulisse, souvent il n'en sort plus. Il est vrai qu'au Vénézuéla les coulisses gouvernementales font honte à l'opéra-comique et au gros mélo! Alors, alors, nous verrons...

L. d'ORNANO.

CROISADE DE LA TEMPERANCE

Texte publié sous les auspices d'un comité d'ecclésiastiques désignés par Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal

Les auberges et nos forces vitales

Chaque année, quand vient la fin de juin, nos prédicateurs et nos hommes publics, dans les chaires et sur les "hustings", parlent avec abondance toujours, et avec éloquence quelquefois, de la race dont nous sommes les fils. On chante les hauts faits de nos aïeux. On célèbre les poétiques souvenirs de nos temps héroïques, "de ces temps où les feux de la Saint-Jean irradiaient les horizons de la côte de Beaupré et de l'île d'Orléans..."

Et tout cela, sans doute, c'est beau et, je le crois, c'est un bon stimulant au patriotisme. Seulement, il y a des gens qui pensent que nous faisons trop de discours. Le fait est que c'est bien là un peu une maladie nationale. Les Canadiens aiment à entendre parler, nos orateurs en vogue sont des demi-dieux; mais nous aimons aussi à parler, beaucoup.

Pourtant ce ne sont pas les beaux discours seuls qui sauvegardront nos plus graves intérêts et protégeront sûrement nos forces vitales comme peuple.

Il faut autre chose. Et l'une de ces autres choses, l'une des plus importantes, c'est la lutte contre l'alcool, contre les occasions de boire, contre les auberges. Il est nécessaire de le dire et de le redire, de le répéter et de le répéter encore. L'alcool nous ruine, les auberges nous minent lentement, notre sang s'appauvrit parce qu'il s'alcoolise.

"L'intempérance fait au milieu de notre peuple des progrès alarmants — écrivait Mgr Emard aux maires et conseillers de son diocèse — et l'alcoolisme menace de devenir une plaie de la race canadinne-française".

Comme il a raison l'avisé prélat! Il écrit que l'alcoolisme "menace" de devenir une plaie; mais on sent que ce mot "menace" est un euphémisme sous sa plume. Hélas! la plaie existe. Et Mgr de Valleyfield le fait voir dans l'une de ces fortes pages qui donnent à ses mandements et lettres pastorales le ton et l'accent qu'on connaît aux Pères de l'Eglise.

"Il est établi — écrit l'évêque — que la consommation des liqueurs enivrantes, même dans nos campagnes, atteint chaque année un chiffre exorbitant, hors de proportion avec le nombre des familles.

"Les auberges, au lieu de diminuer, tendent à augmenter annuellement, et avec elles s'augmente aussi, dans la dépense exagérée de la boisson, la déperdition des forces vitales, physiques et morales des individus et des familles".

"Faisons un simple calcul, mettons à la base le nombre approximatif de douze mille foyers; à côté de ce chiffre, insérez celui de cent cinquante auberges et voyez ce qu'il en coûte au diocèse, à ses diverses paroisses, à nos familles pour alimenter, soutenir, faire prospérer, enrichir quatre fois plus d'auberges qu'il n'en faut.

Songez en conséquence au montant énorme d'argent, qui s'écoule par cette voie néfaste du commerce exagéré des boissons enivrantes et voyez ce qui pourrait, sans effort, au moyen de tant d'argent gaspillé, se faire pour l'avantage matériel de la municipalité, pour la fabrique, pour tenir vos écoles sur un pied convenable, pour garder toutes vos familles dans vos paroisses respectives et y maintenir l'aisance, le confort, la paix et le bonheur.

La boisson à elle seule, simplement en prenant le surplus de ce qui pourrait raisonnablement s'admettre, coûte plus cher que l'instruction de tous vos enfants, que le soutien de toutes vos maisons de charité, et que l'entretien même de vos églises.

Mais ceci n'est qu'un côté et le moins noble de la question. Vous êtes, chacun de vous, messieurs, au milieu d'une famille dont vous soutenez l'honorabilité, et que vous espérez garder longtemps dans la possession des biens que vous lui avez procurés et conservés; c'est votre joie, c'est votre bonheur.

Mais regardez autour de vous, parcourez les rues de votre village et les rangs de votre paroisse, refaites par la pensée l'histoire de tant de familles que vous avez connues, heureuses comme la vôtre, en possession jadis du même bonheur et d'un héritage semblable.

Comptez le nombre de maisons désertées, de familles dispersées, jetées aux quatre vents de la misère et plongées à tout jamais dans la tristesse et le déshonneur.

Cherchez les causes de tant de ruines. Est-ce à la suite de la construction d'une église et d'une répartition trop coûteuse? est-ce pour avoir voulu procurer à leurs enfants une éducation soignée? est-ce pour avoir voulu maintenir dans leur maison un confort raisonnable? est-ce pour avoir fourni honnêtement leur quote-part aux améliorations de la municipalité et au progrès matériel de leur paroisse? Oh non! et vous le savez bien. C'est la boisson, c'est l'intempérance, c'est l'ivrognerie et le cortège de désordres qu'elle traîne après elle qui ont jeté ces familles dans la désolation et la misère".

Nous avons cité longuement. Nos lecteurs sûrement ne le regretteront pas. Le savant et prudent prélat qu'est l'évêque de Valleyfield, en cette page de faits — cette tranche de vie, comme dirait un feuilletoniste! — découpée à même la vie contemporaine, ne tient pas un autre langage d'ailleurs, que celui qu'on retrouve sur les lèvres de tous nos penseurs.

Sous sa plume toutefois, les conseils ont une particulière autorité. C'est pourquoi, nous ne terminerons pas cet article, sans mettre sous les yeux de nos lecteurs, des jeunes surtout, la suite de la lettre de Monseigneur. Cela s'adresse à eux. Qu'ils lisent et par dessus tout qu'ils comprennent!

"Et ces jeunes gens — continue Monseigneur — pour qui l'avenir semblait plein de promesses, qui avaient de la santé, du talent et paraissaient appelés à occuper une place enviable parmi leurs concitoyens, combien de temps leur a-t-il fallu pour se perdre? Ils ont commencé par fréquenter les auberges, ils se sont mis à boire, ils sont devenus ivrognes, ils ont gaspillé le bien paternel, ils sont tombés bien bas... ils ne comptent plus, ce sont des alcoolisés de vingt-cinq ans!"

J'en connais qui sont sur la pente de la ruine, que l'auberge fascine en quelque sorte, qui s'oublient, qui seront bientôt perdus, comme "forces vitales" pour la race... que ces lignes calmes et froides, mais sincères et justes, de l'évêque de Valleyfield pourraient sauver encore peut-être, s'ils les lisaient?

Ah! l'auberge, l'auberge inutile, l'auberge trop facile... quelle cause de désordres pour l'organisme vital d'une race!

Bienveillance mal placée

Ce curé là, dont je veux vous parler, est le meilleur homme du monde. D'un zèle éclairé et d'un abord très facile, il ne peut pas ne pas être aimé de ses paroissiens.

Ceux-ci sans doute voudraient bien l'écouter toujours. Mais tant de préjugés aujourd'hui se glissent, on ne sait comment, dans l'âme et dans la vie de nos gens!

"Eh! oui, comme de raison, disait l'un de ses paroissiens — un conseiller, s'il vous plaît! — M. le curé sera opposé à une troisième licence. Mais, si l'on suit toujours les avis de l'Eglise, la paroisse ne progressera pas!" Comme si, vraiment, la saine morale n'était pas la plus solide base du vrai progrès social et de la seule prospérité durable!

* * *

Je rencontre, l'autre jour, cet excellent curé, et il me dit avec tristesse: "Je n'ai pas eu le bonheur de plusieurs de mes confrères. J'ai pourtant expliqué le moins mal que j'ai pu les instructions de mon évêque à mes paroissiens et je suis convaincu qu'ils ne sont pas plus mal disposés que d'autres. Et voilà qu'au lieu de deux licences j'en aurai trois maintenant dans mon village!"

—"Comment cela a-t-il pu se faire?"

—"Je n'en sais rien, me répondit-il, ou plutôt oui, je sais pourquoi. Le plus futile prétexte a suffi à changer les dispositions de nos conseillers. L'an dernier, le même individu s'était vu refuser sa licence. On avait jugé à bon droit que deux suffisent au besoin de la localité. Mais il a tenu bon le gaillard, il a cabalé ses amis, il a fait des promesses peut-être, qui sait?"

—"Et vous n'avez pu rien faire?"

—"Jusqu'au dernier moment j'ai espéré. J'ai fait des démarches respectueuses mais fermes. Si vous saviez quelles réponses parfois je recevais?"

—"Par exemple?"

—"Je rappelais à l'un de mes conseillers que sa conscience ne pouvait pas lui permettre d'augmenter ainsi le nombre des occasions, auxquelles certains résistent si difficilement. "Oui, M. le curé, "peut-être bien. Mais j'ai donné ma parole!" Mon "ami, une parole donnée pour mal faire n'oblige "pas. D'ailleurs, vous m'aviez donné votre parole, "l'an dernier, de voter contre une troisième licen-"ce?

"C'est vrai, aussi j'ai tenu ce que j'avais pro-"mis. Cette année, j'ai promis à l'autre de ne pas "lui nuire".

"Impossible, mon cher, de le sortir de là!"

* * *

"Ne pas lui nuire!" Raison de bienveillance très mal placée assurément. L'un des motifs cependant qui expliquent beaucoup d'attitudes renversantes de la part de ceux qui sont chargés, de par la loi, de réglementer les affaires des licences!

"Ne pas lui nuire?" S'il commençait, votre solliciteur de licence, par ne pas se proposer de "nuire à tout le monde", à la bonne heure! Mais n'est-ce pas un acte de bienveillance fort mal avisée, que de "ne pas lui nuire", quand il veut, lui, "nuire à tous"?

De nos jours, on fait la part trop belle aux assassins et aux malfaiteurs. La mode est aux appels à la pitié et aux sensations coûte que coûte. Et c'est là la cause de toutes sortes de concessions regrettables et de laisser-faire ridicules.

"Ne pas lui nuire"? En voilà une raison pour laisser au voleur son butin, à l'assassin son arme, et — l'analogie est très juste — à l'aubergiste inutile sa licence!

Mais il est des gens qu'on n'arrive pas à faire sortir de là.

* * *

Cependant de combien de malheurs et de désastres ces licences données ainsi sans raison, pour "ne pas nuire" au solliciteur, ne sont-elles pas la cause?

C'est pourquoi, comme l'explique le savant prélat, dans une croisade contre l'intempérance il faut agir sur les âmes par la persuasion, et par conséquent recourir à la religion seule capable d'amener à se repentir et à se corriger.

"Il n'en est pas moins vrai, continue Mgr Emard, que les tentations extérieures amènent la chute de la plupart des victimes de l'intempérance, lesquelles auraient peut-être vécu dans la sobriété, seraient restées vertueuses, si les occasions de tomber avaient été moins nombreuses et moins pressantes".

"Et alors, s'il y a vraiment moyen de rendre ces tentations moins fréquentes, de diminuer le nombre de ces pièges, est-ce que ceux-là qui peuvent le faire, n'y sont pas tenus absolument, et s'ils persistent à laisser les embûches ouvertes, quand c'est leur de voir de protéger les faibles et les imprudents, ne sont-ils pas alors de connivence avec l'esprit du mal qui pousse les âmes à la perdition, et précipite les familles dans le déshonneur et la misère?"

* * *

Mais les "licences", qui les accorde? Les conseillers. Peuvent-ils se croiser les bras, et, indifférents aux ruines qu'ils causent par leur autorisation de licence, se laver les mains en déclarant qu'ils sont innocents?

"Par notre législation actuelle, argumente le document épiscopal que nous citons, c'est le conseil municipal qui a, d'une façon presque exclusive, l'autorité et les pouvoirs voulus pour règlementer, dans les limites de sa juridiction, le commerce des boissons enivrantes; c'est lui qui accorde les licences, en fixe le nombre, et qui ensuite garde le droit et a le devoir de maintenir les auberges dans l'observance parfaite des lois et des règlements qui les concernent".

"D'un autre côté, il est absolument certain que la consommation des liqueurs enivrantes augmente dans une paroisse avec la multiplication des auberges, et que celles-ci sont elles-mêmes d'autant plus mal tenues, causent d'autant plus de désordres que la concurrence les force, pour ainsi dire, pour gagner leur argent à enfreindre tous les règlements et à mépriser toutes les lois. Ceci est un fait d'expérience qui ne souffre point de réplique, et il se formule ainsi: les auberges trop nombreuses sont la cause immédiate des progrès alarmants de l'intempérance dans nos campagnes, et ce sont les conseils municipaux qui donnent les licences ou les refusent à leur gré".

* * *

La dernière phrase que nous venons de citer devrait être inscrite sur une large affiche et exposée à la vue et aux méditations de tous les citoyens qui ont à coeur les intérêts de leur race.

La pensée et l'action

DEPUIS plusieurs années, de tous les milieux de la société, dans les chaires chrétiennes, dans les salles au Monument National, dans les journaux, dans les banquets, dans les réunions politiques, partout s'est agitée, comme un conflit brûlant et plein d'imprévu, la question sociale. On a parlé! Les théories les plus diverses ont été entr'aperçues. La crainte d'un mouvement socialiste avait mis aux abois tous ceux qui ont à coeur leur sécurité d'abord et la tranquillité publique. Le grand ennemi qu'on croyait voir partout dénoncer les abus du patronat, le grand agitateur dont on redoutait la véhémence inconsciente, n'a point encore paru, et les beaux discours se sont éteints les uns après les autres dans une indifférence réellement douce et reposante. On s'était imaginé que cette grave question était quelque chose de négatif et n'avait de raison d'être que l'apparition de l'ennemi. Le danger passé, rien n'est plus, car la défense est inutile dans la non attaque. Et voilà mes gens remis de leur inquiétude, reprenant un cigare et sensuellement étendus dans leur berceuse, disant avec un sourire: "Ce n'était qu'une fausse alerte!"

Non! ce n'est pas une fausse alerte! Non! C'est bien le bruit de l'armée qui marche et qui vous arrive dans le cliquetis de ses armes, à travers l'océan, à travers les terres américaines. C'est bien le socialisme qui accomplit ses progrès terribles d'un bout du monde à l'autre. Vous n'entendez qu'un bruit sourd, vous ne voyez aucun feu, vous n'apercevez aucun nuage de poussière? L'armée d'invasion n'en est pas moins à vos portes et c'est tactique de guerre d'étouffer tout bruit, de dissimuler tout feu et de masquer ses forces.

Quand elle aura forcé votre première ligne de défense, il sera tard pour vous d'opposer des bataillons levés à l'instant, sans formation et sans discipline. Quand il vous faudra remplir vos citadelles de munitions et vos greniers de vivres, quand il s'agira d'élever retranchement par retranchement pour couvrir les premières retraites, vous trouverez sans doute qu'il est un peu tard. Mais il ne sera pas trop tard seulement ce sera du temps perdu!

Pourquoi donc ne pas comprendre aujourd'hui que la question sociale est indépendante du socialisme; que si le socialisme mourait ou s'il n'avait jamais existé, la question sociale serait là toujours, dans sa même gravité, dans ses mêmes exigences, dans ses mêmes menaces. Car après tout, le socialisme est né de cette question. Il fallait la résoudre! Il semblait à certains penseurs et sociologues que le temps passait, qu'on pouvait bien se passer des éternelles vérités qui régissent tous les peuples et qui ne s'accommodent pas des rapidités inopportunes. De plus, il fallait pour les classes ouvrières qu'elle intéressait, un attrait, une flatterie: on espérait aussi consoler les masses souffrantes et miséseuses: on fit le communisme, le socialisme.

Mais il faut le reconnaître cette idée, ce système ne resta point lettre morte. Il y eut la parole; mais il y eut aussi l'action!

C'est qu'à vrai dire la question sociale est moins dans le verbe que dans l'oeuvre. Elle s'accommode mal avec les essais et les systèmes. La théorie qui la voudrait résoudre est aussi éloignée de son but que le télescope qui prétendrait renfermer dans son miroir la comète qu'il réfléchit. L'économie politique et sociale est certes une science appréciable et précieuse; mais à la condition toutefois de n'être qu'un guide et qu'un conseiller. Si son ambition la portait à résoudre la question sociale par l'établissement d'un système, je crierais immédiatement à l'utopie. Et je n'aurais pas tort, car un système est trop catégorique et trop étroit pour envelopper un problème universel et fluctuant.

Je voudrais que l'on reconnut enfin que la première démarche à tenter, le premier pas à faire, c'est l'action!

Agir? C'est mettre en mouvement vers un but coordonné, pour l'accomplissement d'une idée, tous les moyens naturels et surnaturels dont l'homme peut disposer. Aussi l'action humaine doit être chrétienne; mais catholique.

A Dieu ne plaise que je veuille ici nier ou mettre en doute l'efficacité de certaines oeuvres qui n'ont pas été créées ou qui ne sont pas directement soutenues par nous, catholiques! Elles ont déjà prouvé qu'elles faisaient et qu'elles pouvaient faire beaucoup pour l'ouvrier; elles ont calmé bien des chagrins et dissipé bien des misères; elles ont découvert pour des milliers d'être souffrants un peu d'horizon clair et pur, elles ont mis l'espoir et la consolation dans plus d'un coeur: saluons la charité chrétienne ou civile, saluons l'action sociale!

Mais il faut le reconnaître, trop de liens rattachent la question sociale à la question religieuse pour qu'il soit permis aux catholiques de ne pas s'y intéresser et de ne pas lui donner l'impulsion droite de la vérité catholique.

Aux prêtres surtout elle réclame l'activité et l'apostolat. Le prêtre est pasteur: c'est à lui à donner au troupeau confié la nourriture de l'âme et aussi les moyens d'augmenter le bien-être matériel. Le prêtre est docteur: et à ce titre les erreurs des socialistes ou des démocrates bien intentionnés, doivent trouver en lui un réfutateur et un adversaire à outrance. Il ne lui est pas loisible à l'heure actuelle de se coulisser entre les murs de sa sacristie ou de son presbytère. Il faut qu'il aille au peuple! C'est le mot de Léon XIII.

Grand Dieu! que nous avons souffert, en France, de l'apathie du vieux clergé! Que d'initiatives brisées par la moue désolante d'un excellent curé de campagne qui ne voyait pas qu'autour de son hameau les masses socialistes envahissaient la mine et qu'il laisserait à son successeur la tâche difficile et lente de lutter contre ces éléments dissipateurs! Je professe le plus grand respect pour le caractère sacerdotal; mais je ne puis pas ne pas dire que si la France en est à ce point de décadence et de ruine, la faute en est au vieux clergé. Quand le peuple commençait à déserter les églises, on se contentait de fonder des espérances sur les bonnes vieilles dévotes, on se désintéressait de l'ouvrier qui perdant contact avec l'élément religieux devenait sans heurt libre penseur et impie. On laissait agir sourdement la franc-maçonnerie alliée au protestantisme, et les forces socialistes placées aux endroits vulnérables et faibles. Les crises ouvrières et agricoles apportèrent leur contingent de circonstances aggravantes: la révolte intime des miséreux s'adressa à la Providence. Et de la Providence à la Religion, il n'y eut qu'un pas. à

Reprendre l'ouvrier, telle est la fin de toute oeuvre sociale. C'est-à-dire que toute institution désireuse de dissiper par son influence le désaccord universel entre l'ouvrier et le patron, devra dans la mesure du possible ramener la conscience prolétaire à l'accomplissement de la morale, et l'on ne conçoit pas de morale sans Dieu, et nous savons que Dieu existe en nous par le Christ, et le Christ nous vivifie par sa religion.

Le prêtre est avant tout apôtre du Christ: c'est au prêtre qu'il faut ramener l'ouvrier et pour le ramener, il faut aller le chercher...

Placer en dehors de là la résolution de ce grave conflit, c'est rêver un monde sans intellectualité, sans vie supérieure; c'est effacer du genre humain l'élément essentiel qui le constitue tel qu'il est: matière et esprit. Je ne conçois pas de création d'oeuvre, sans cette âme qui vivifie et qui dirige. A quoi bon, dites-moi, ces syndicats, ces coopératives, ces caisses rurales, ces mutualités, ces patronages, ces cercles catholiques, tout ce que l'initiative sociale a fondé, s'il n'est point de but supérieur assigné à ces oeuvres qui doivent faire de l'ouvrier une personnalité consciente.

Et c'est là toute la question sociale: c'est là que se résume le programme de la démocratie chrétienne: faire le peuple conscient de lui-même. On dira que c'est une utopie, un rêve d'idéaliste! Soit! mais avouez que le coup d'oeil est sublime; avouez qu'il a fallu le rêve merveilleux d'un enthousiaste et d'un croyant pour esquisser ce programme magnifique qui veut non pas élever l'homme; mais le remettre à son rang. Il désire lui rendre sa conscience, le faire travailler lui-même, ouvrier, miséreux, que les soucis de l'existence empêchent de s'intéreser aux discussions politiques et économiques, que les étroitesses du travail resserrent dans le sentier de la routine, à l'avènement d'un régime démocratique plus responsable et au progrès de la condition du travail. Remettre plus d'égalité dans les rapports sociaux en faisant du prolétaire l'artisan lui-même de son relèvement, jeter plus de douceur et de bien-être dans son existence matérielle pour abattre la montée constante des convoitises et des jalousies, ouvrir aux yeux des désespérés ou des inquiets un horizon d'espoir et de tranquillité avec cette parole du Christ: "Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné comme par surcroit"; faire plus et mieux que ne faisait Rome quand elle donnait à ses citoyens du pain et des jeux au milieu de l'inactivité, mais procurer à l'ouvrier du pain et de la conscience: si c'est une utopie, j'en salue la réalisation prochaine, comme les philosophes romains malgré leur sagesse et leurs systèmes saluaient l'avènement du royaume du Christ parce qu'il était l'oeuvre d'un Dieu. Or cette démocratie chrétienne c'est encore l'oeuvre du Christ adaptée aux circonstances actuelles.

C'est là que doit se porter l'action. Discutons! oui, discutons en petits comités; mais agissons surtout, agissons tous...

Il faut reprendre l'ouvrier, c'est incontestable! D'autres objecteront qu'au Canada, à Montréal, le parti ouvrier est un parti de croyants, de catholiques. Dieu merci! l'impiété n'y a pas encore causé ses ravages. L'ouvrier est bon, docile, il aime encore le prêtre! Mais pourtant, les infiltrations dans la masse se font sentir de jour en jour plus intenses. Des idées socialistes, libres-penseuses, sous la pression secrète du protestantime et de l'indifférence de plusieurs, pénètrent à la faveur du silence et de l'inattention! Bergers, prenez garde aux loups!

N'attendez pas que le peuple s'en soit allé pour le ramener... Non! allez à lui, dès maintenant; groupez-le dans des oeuvres véritables et actives et non dans une organisation factice!

J'ai admiré à Montréal la force du travail uni. Sans doute il est invincible dans son organisation, la solidarité l'anime et le soutient, dans sa lutte contre le capital, il est assuré de la victoire. Mais il est un autre adversaire plus terrible qui peut se montrer un jour, en dépit des volontés patronales, dans ces circonstances tellement particulières que son invasion ne peut être arrêtée. Elle force toutes les digues qui ont contenu le flot patronal, elle se répand partout: il n'y a qu'un grain de sable qui puisse l'arrêter... et les plages du Travail organisé de Montréal ne le possèdent pas. Qui résistera à la misère? à celle qui vient aux heures de crises générales jeter partout le désarroi et la confusion? On voudra lutter obstinément contre le capital qui n'en peut, mais on s'aliénera tous ceux qui pourraient nous donner main-forte, le conflit sera tellement aigu que le patronat lui-même sera ruiné! Quelle situation! Le capital n'est plus et la misère est encore là!

Crise sociale! crise ouvrière! Il faut dire aussi: crise religieuse! L'homme est ainsi fait que ce n'est pas aux heures de l'affliction qu'il porte ses regards vers le ciel. Quand le désespoir a jeté dans l'âme son triste éclair, c'est le blasphème qui gronde, c'est la malédiction, c'est l'impiété! Plaise à Dieu que nos ouvriers de Montréal ne connaissent jamais ces moments pénibles et ces orages affreux! Hélas! que l'espoir est difficile quand on sait que d'une part toutes les éventualités sont possibles d'un instant à l'autre et qu'il n'est rien, d'autre part, pas une institution, pas une oeuvre, pour enrayer la marche du fléau. J'ai confiance pourtant dans ce dévouement, dans la sagesse, dans l'esprit d'initiative du clergé canadien. Oh! comme je le supplie de ne pas rester réfractaire au mouvement général d'immense pitié que l'on porte aux malheureux, à ceux qui souffrent des peines imméritées. "En aucun temps, le sentiment de la fraternité humaine, dit Léon XIII, n'a pénétré plus avant qu'aujourd'hui dans les âmes, et aucune époque ne vit l'homme plus attentif à s'enquérir de ses semblables pour les connaître et pour les secourir". Il ne s'agit plus maintenant de devancer l'évolution sociale, on demande tout simplement de la suivre, de l'accompagner! Le prêtre se refusera-t-il d'être au poste? J'ai la certitude qu'il fera son devoir et que ce devoir sera non seulement dans la parole; mais surtout et davantage dans l'action!

La prise de conscience populaire ne se fera que par l'éducation du peuple, et cette éducation se buttant à mille obstacles aura sa marche lente. La première barrière qui arrêtera la démocratie chrétienne est connue: ce sera toujours la misère!

Avant donc que d'éduquer le peuple il faut lui donner à manger! Certes, Jésus a dit: "L'homme ne se nourrit pas seulement de pain"; mais bien téméraire celui qui oserait compter sur son éloquence et sur sa valeur personnelle pour captiver l'attention des masses affamées. Un Dieu seul le pouvait... et le Christ ne l'a point fait. Le pain du corps est essentiel à la vie. Procurons-le d'abord à l'ouvrier! chassons de son esprit torturé les soucis du présent et les appréhensions de la faim.

(La suite à la page 27)

Causerie scientifique -- L'air liquide

LA seconde partie du siècle dernier, chacun le sait, a été tout particulièrement fertile en découvertes et en inventions étonnantes. Dans les efforts de chaque jour pour pénétrer les secrets de la nature, il semble que le génie des travailleurs se soit surtout appliqué à enrichir le domaine scientifique de phénomènes inattendus, de nouveautés stupéfiantes, comme pour démontrer, une fois de plus, l'extrême fécondité de la science, et les ressources inépuisables de l'expérimentation adroitement mise au service des conceptions théoriques.

Parmi les nouveautés scientifiques des dernières années — rayons X, radium, télégraphie sans fil, et une foule d'autres, — la "liquéfaction des gaz", et, en particulier, de "l'air atmosphérique", occupe une place d'honneur, soit à cause des procédés ingénieux que l'on emploie pour la produire, soit aussi à cause des curieuses expériences que les basses températures de ces gaz ont permis de réaliser.

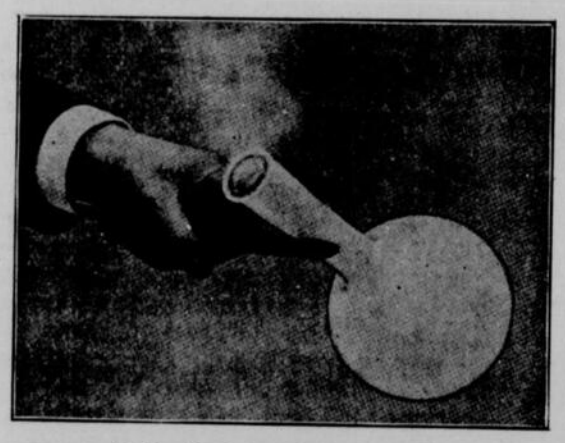
Nous croyons intéresser les lecteurs de l'Album en donnant quelques détails sur la liquéfaction de l'air, sur le mode de conservation, les propriétés et les applications possibles de ce nouveau produit de l'industrie humaine.

* * *

Tout le monde sait que les corps, dans la nature, nous apparaissent sous trois états divers: l'état solide, l'état liquide et l'état gazeux.

Dans les conditions ordinaires de température et de pression, les corps affectent l'un de ces trois états. C'est ainsi que l'eau est liquide, l'air est gazeux, et la presque totalité des substances métalliques sont solides.

Mais si ces conditions viennent à changer, si l'on modifie convenablement la température et la pression, un même corps peut successivement se présenter sous les trois états; l'eau, par exemple, ordinairement liquide, peut devenir gazeuse sous l'influence de la chaleur, ou solide, lorsqu'elle se congèle par abaissement de température.



Air liquide dans un ballon ordinaire

Il en est de même des gaz; les particules de ceux-ci, rapprochées les unes des autres par la pression ou le refroidissement, finissent par s'unir plus intimement, et donnent naissance à un liquide: c'est le phénomène de la "liquéfaction".

Pour liquéfier un gaz, il faut donc le soumettre à la pression ou au refroidissement, et il arrive souvent, en particulier pour les gaz réfractaires appelés autrefois "gaz permanents", que l'un ou l'autre de ces deux procédés est insuffisant; il est nécessaire, dans ces conditions, de recourir aux deux effets combinés.

C'est de cette manière que le gaz suffocant des allumettes, l'acide sulfureux, le gaz de nos foyers, l'acide carbonique, l'ammoniaque, que chacun connaît, et une foule d'autres, ont été réduits à l'état de liquides.

Toutefois, malgré les pressions énormes employées, pressions qui peuvent aller jusqu'à des milliers d'atmosphères (l'atmosphère équivaut à une pression de 15 livres par pouce carré), il n'a jamais été possible de liquéfier un certain nombre de gaz récalcitrants, comme l'hydrogène, l'oxygène, et l'air en particulier. La raison de cet insuccès incompréhensible a été donnée par le physicien anglais, Andrews, en 1869.

Ce dernier a démontré qu'il existe pour chaque gaz une température particulière, appelée "température critique", au-dessus de laquelle toute liquéfaction est impossible, quelle que soit la pression. La solution du problème revient donc à refroidir le gaz au-dessous, ou du moins jusqu'à cette température, laquelle, pour certains gaz, est extrêmement basse.

La découverte d'Andrews explique donc pourquoi les tentatives de liquéfaction avaient échoué: c'est que le refroidissement employé n'était pas assez considérable.

Eprouvette d'Arsonval

La température critique de l'air est environ 140 degrés centigrades au-dessous de 0o (—140o C.). La production d'un pareil froid est donc indispensable à sa liquéfaction, et, de plus, il faut y ajouter une pression d'une quarantaine d'atmosphères.

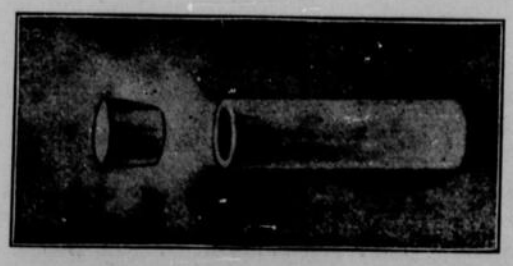
Il est facile maintenant de concevoir qu'un refroidissement encore plus énergique exigera une pression moins grande, d'autant plus faible que la température sera plus considérablement abaissée. L'expérience a fait voir qu'à —190o, l'air se liquéfie de lui-même, c'est-à-dire sous la seule pression atmosphérique.

Mais, nous dira-t-on, comment produire des températures aussi basses, aussi fantastiques que les plus grands froids polaires ne peuvent même pas nous faire soupçonner ?

Il ne faut pas songer aux mélanges réfrigérants de nos laboratoires; les plus efficaces abaissent à peine la température jusqu'à —50o ou —60o. Il faut chercher ailleurs une source plus énergique de refroidissement, et on l'a trouvée dans la "détente" du gaz comprimé lui-même.

Sans entrer dans des détails techniques qui ne sauraient trouver place ici, rappelons simplement qu'un gaz que l'on comprime se réchauffe assez pour enflammer de l'amadou. L'effet contraire se produit quand on le laisse se "détendre" librement en diminuant brusquement la pression ; cette détente énergique est une source considérable de froid, à ce point qu'un gaz, à 0o et sous 300 atmosphères, ramené subitement à la pression ordinaire, se refroidit jusqu'à —200o.

Voilà l'élégante solution du problème si longtemps cherchée et qu'on peut citer comme un des plus beaux triomphes de l'application des méthodes scientifiques. Le procédé de la détente, inauguré



Air liquide en vase clos

en 1877, par Cailletet, a été considérablement amélioré par Linde, en Allemagne, par Tripler, aux Etats-Unis, par Dessar, en Angleterre, et par d'Arsonval et Georges Claude, en France.

Grâce à ces habiles opérateurs, l'air liquide n'est plus un produit dispendieux de laboratoire, une fantaisie scientifique que peuvent se permettre certains savants fortunés ; il est maintenant entré dans le domaine industriel, les machines que l'on construit de nos jours peuvent en fournir des soixantaines de kilogrammes par heure, et il est peut-être destiné, dans un avenir qui n'est pas très éloigné, à produire, par la multiplicité de ces applications, une véritable révolution économique.

Bien que nous ayons passé sous silence la construction et le fonctionnement des machines à air liquide, parce que nous avons jugé inutile et toujours quelque peu délicate la description d'appareils de ce genre, il nous a toutefois paru nécessaire de donner les quelques notions un peu arides qui précèdent; il est naturel, en effet, de se demander comment on a réussi à liquéfier un gaz comme l'air, et nous n'avons pas cru devoir nous dispenser de satisfaire la légitime curiosité des lecteurs.

* * *

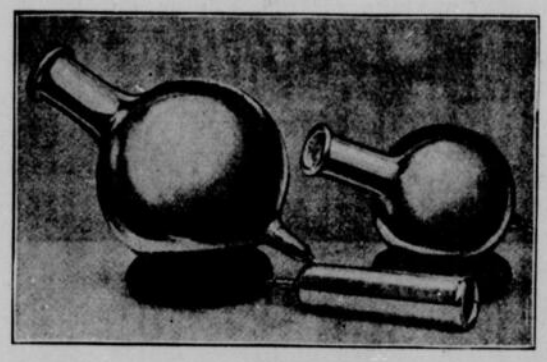
Une fois l'air réduit à l'état de liquide, une question importante se pose immédiatement.

Comment conserver à l'état liquide un gaz qui exige pour sa liquéfaction une pression et un refroidissement si considérables ?

Ne semble-t-il pas naturel que l'air, à la suppression de ces moyens énergiques de contraction, reprenne, sans plus tarder, son état normal de fluide gazeux, par une ébullition tumultueuse ?

Ce problème de la conservation de l'air liquide, au premier abord tout hérissé de difficultés, a été résolu d'une façon très ingénieuse et vraiment facile à saisir.

On se rappelle que la seule pression de l'atmosphère suffit pour liquéfier l'air, lorsque la température s'abaisse jusqu'à —190o. Il en résulte que cette même pression permettra de conserver de l'air liquéfié dans un vase ouvert, pourvu — et toute la question se résume à ce point important — pourvu que l'on réussisse à maintenir l'air à la température de —190o, malgré le voisinage des corps ambiants, incomparablement plus chauds que lui; en un mot, il faut empêcher l'air liquide de se réchauffer, en supprimant toute action de la chaleur extérieure; il faut procéder de la même manière que si l'on



Recipients Dewar

voulait conserver de l'eau ordinaire dans un four chauffé au rouge. L'air gardera d'autant plus longtemps la forme liquide que la chaleur extérieure sera plus parfaitement interceptée.

C'est ce qu'ont réalisé le Dr d'Arsonval, en France, et Dewar, en Angleterre.

Le Dr d'Arsonval a eu l'heureuse idée de placer l'air liquide dans des récipients à deux enveloppes concentriques séparées par un vide le plus parfait qu'on puisse produire. La suppression d'un milieu gazeux empêchait la propagation de la chaleur extérieure par "conductibilité".

Mais il restait encore le "rayonnement". La chaleur émise par les corps voisins, analogue à celle que le soleil "rayonne" sur la terre, après qu'elle a franchi les espaces planétaires, traverse le vide des ballons d'Arsonval, et pénètre sans obstacle jusqu'au liquide intérieur. Dewar opposa à cette chaleur une barrière presque infranchissable en "argentant" les surfaces internes des vases à double enveloppe, parce que l'argent poli est la substance qui rayonne le moins de chaleur.

Si les récipients Dewar permettent de soustraire à l'action de la chaleur un liquide aussi froid que l'air liquéfié, ils ne sont pas moins efficaces pour conserver longtemps un liquide très chaud, en empêchant la chaleur de ce dernier de se perdre à l'extérieur. C'est ainsi qu'on est parvenu à maintenir brûlant une certaine quantité de café pendant quatre jours. Voilà le procédé idéal que devraient employer certains serviteurs qui ont l'habitude de faire réchauffer le café sur le coin de la table !

(La suite à la page 25)

Le cataclysme de la Nouvelle Californie

La presse internationale et tous les pays, s'occupaient encore des récents malheurs italiens, dus à la dernière éruption du Vésuve, lorsque, le 18 avril dernier, l'univers apprenait l'épouvantable tremblement de terre, qui: affectant la Nouvelle-Californie, à cette date, y détruisait plusieurs villes, endommageait considérablement sa métropole San Francisco; et, sur divers points de cet état, tuait des centaines de personnes.

A la suite de cette formidable commotion sismique, pendant plusieurs jours, les journaux quotidiens s'en donnèrent à coeur joie. Il n'est pas d'exagérations auxquelles ils ne se soient livrés.

Aujourd'hui que le calme est rétabli, que l'on parle déjà de la reconstruction des immeubles démolis, pondérément, nous causerons à nos lecteurs: et des pertes réelles occasionnées par le dit tremblement de terre, et des théories scientifiques auxquelles il donne lieu.

Donc, le 18 avril 1906 semblait devoir être pour les Californiens une douce journée de printemps, remarquable, même dans un pays où le printemps est quasi éternel.

Le jour s'était levé calme, comme d'habitude, sur les riantes campagnes, chères jadis aux chercheurs d'or. Rien ne faisait prévoir un horrible désastre.

Or, à 5 heures 10 du matin, un tremblement de terre violent qui dura 3 minutes, vint semer la mort et la désolation dans ce pays à la luxuriante végétation, aux richesses immenses.

Les tremblements de terre se produisant presque toujours au bord de la mer, et dans des régions montagneuses, voyons, brièvement, quelle est la géographie physique de la Nouvelle Californie.

C'est, nul ne l'ignore, un des états de la confédération américaine. Située sur l'Océan Pacifique qui la baigne à l'ouest, la Nouvelle Californie est bornée au nord par l'état d'Orégon, à l'est, par celui de Nevada et par le territoire d'Arizona, au sud par la basse Californie.

Cet état a environ 900 milles de long sur 200 milles de large; sa population est d'environ 1,200,000 âmes; sa capitale est Sacramento.

Le relief de ce pays est formé de deux chaînes qui se développent parallèlement au rivage du Pacifique, et que séparent une longue vallée. La chaîne côtière domine à pic la mer (Mont St Gabriel 9,000 pieds; Mont St Johns, 6,700 pieds).

La Sierra Nevada plus élevée que la précédente, contient, comme son nom l'indique, une série de montagnes couvertes de neige dont les principales sont: Le mont Whitney, 12,000 pieds; le mont Lyell, 13,800 pieds; et le mont Lhasta, 13,200 pieds. Entre ces deux chaînes se déroule une large vallée, arrosée par deux rivières importantes, coulant en sens inverse et débouchant toutes deux dans la baie de San Francisco. Le rio Sacramento arrivant du nord et le San Joaquim venant du sud.

Cette contrée jouit d'un excellent climat, très doux, (température moyenne de l'année 68 degrés F.). Quant aux pluies, assez abondantes, elles tombent pendant la saison froide: d'octobre à mars.

Ces heureuses conditions climatériques expliquent la vigueur et la richesse de la végétation californienne: Les flancs des montagnes sont couverts de magnifiques forêts: chênes, cèdres et surtout séquoias, et la plaine n'est qu'un immense tapis de verdure (prairies et cultures) parsemé d'arbres fruitiers, qui ont fait donner à la Californie le nom de verger des Etats-Unis.

Et cependant, ce n'est pas sa fertilité qui a fait au début la fortune du pays, c'est l'or qu'on y a découvert en 1848 et qui y attira des aventuriers accourus de tous les coins du monde.

Les nouveaux venus ne s'occupèrent d'abord que du métal précieux; mais, quand la production vint à baisser, ils se retournèrent du côté de l'exploitation agricole, et la Californie se transforme chaque année davantage en pays de grande culture. Elle produit déjà beaucoup plus de blé et de vin qu'elle n'en consomme, et elle en exporte de notables quantités. Le grand débouché de la région, c'est San Francisco, admirablement abritée; elle est en relations par mer avec le monde entier et une voie ferrée (Central Pacific) l'unit à New-York.

La carte que nous publions ici, permettra à nos lecteurs de se faire une idée exacte de la position de plusieurs centres avoisinant San Francisco, dont on a beaucoup parlé ces jours derniers.

San Francisco est un chef-lieu de comté, sur la baie de ce nom. Sa population est d'environ 350,000 habitants, c'est-à-dire à peu près égale à celle de Montréal. San Francisco, placée au point terminus du chemin de fer Pacific Central et sur la baie la plus profonde et la plus sûre de tout le Far West américain, est la grande métropole des Etats-Unis de l'ouest, et leur débouché naturel sur le Pacifique. Bâtie avec la régularité coutumière des cités américaines, avec ses rues orientés dans la direction des quatre points cardinaux, pourvue de beaux monuments (City Hall, Hôtel des Monnaies, Bourse des Marchands, etc.) et de larges parcs à la végétation semi-tropicale, la ville est une des plus belles du monde.. Dans la partie nord, le quartier chinois dépare quelque peu l'ensemble. L'industrie et le commerce de San Francisco n'ont cessés de s'accroître pendant tout le cours du XIXe siècle, en même temps que la population grandissait avec une invraisemblable rapidité.

L'industrie comprend la métallurgie, la fabrication des machines, la construction de maisons de bois de cèdre, la sucrerie, la salaison de viandes de porc, la tannerie, la fabrication de chaussures.

Car le terme de "Golden Gate", porte d'or, est fort bien approprié, comme l'affirment toutes les personnes qui, s'intéressant au commerce de la Californie, ont pu en constater l'essor d'après le passage des multiples navires de tous tonnages qui passent par la "Golden Gate".

Quant à la baie de San Francisco, une des merveilles de la nature, par endroits c'est un véritable fjord aux rives escarpées, tandis qu'en d'autres son littoral reste indistinct et marécageux. Et c'est cette admirable contrée, Eden de l'Amérique du Nord, que le pire des cataclysmes vient d'affecter.

Aux dernières nouvelles, et toute abstraction faite d'amplifications indignes d'une revue, nous savons que: environ cinq cents personnes ont été tuées par l'écrasement des édifices de plusieurs des villes de la Nouvelle Californie, parmi lesquelles il faut citer tout d'abord: San Francisco, Sacramento, Santa-Rosa, Santa-Clara, etc., où le tremblement de terre s'est fait sentir. Mais, c'est surtout à San Francisco que le cataclysme a produit des ravages considérables. Non seulement nombre de grands immeubles s'écroulèrent, mais l'incendie qui se déclara dans les ruines prit des proportions gigantesques et occasionna des pertes énormes. A un moment donné, Frisco, comme disent nos voisins, fut sous la loi militaire, et confiée aux troupes et aux pompiers, qui: combattaient le feu ou fusillaient les pillards; ne cessant leur service actif, que pour porter secours aux sans asiles. Parce qu'il faut dire qu'en quelques heures des milliers de demeures qui avaient échappé aux secousses sismiques, devinrent la proie des flammes. Tout le quartier chinois du nord de la ville, et au sud de la Porte d'or, fut consumé. Ce n'est qu'à grand'peine qu'on put conserver l'hôtel des Monnaies qui contenait à ce moment $200,000,000 en espèces. Cependant, le désastre est bien moins considérable qu'on ne l'avait laissé entendre dès le début, ce qui n'empêche pas les compagnies d'assurances d'avoir, dit-on, à payer $250,000,000 de dommages causés par le feu. Nous sommes fort heureux d'avoir eu à en rabattre sur notre première impression d'horreur, comme aussi de savoir prochaine la reprise de la construction et des affaires de la reine du Pacifique. La charité universelle y envoie en ce moment des millions de dollars et tout ce qu'il faut pour secourir une population affligée, cela aidera considérablement au relèvement de San Francisco, que ses édiles prétendent rendre bientôt plus belle et plus riche qu'elle ne le fut jamais.

Aussi, bien que la mesure ait été peut-être hâtive, approuvons-nous le geste du gouvernement canadien qui a voté $100,000 en faveur des sinistrés de Frisco, tandis que quelques-unes de nos villes suivent spontanément ce généreux exemple.

Que de deuils, que d'infortunes, n'a-t-il pas semé en un instant, ce tremblement de terre qui a secoué un coin du continent Nord Américain!

C'est bien en présence de telles calamités que l'humanité doit se solidariser, et compatir à l'infortune de ceux qui sont éprouvé. Car nul pays n'étant à l'abri des cataclysmes du genre de celui dont nous parlons, une générosité en vaut une autre, à l'occasion. Réciproque qui n'est pas à souhaiter.

Ceux de nos lecteurs qui ont lu l'histoire canadienne savent, sans doute, que ce pays eut à subir les effets d'un tremblement de terre assez rigoureux en 1663.

C'est dire que malgré l'étendue et les assises apparemment bonnes du sol canadien, nous nous voyons dans la nécessité de prier qu'un désastre comme celui qui a affecté la Californie, ne frappe jamais nos paisibles populations.

Maintenant, si vous le voulez bien, nous dirons quelques mots de ces tremblements de terre, ou séismes, si terrifiants par leurs effets, et devant lesquels l'homme tremble, impuissant à se protéger contre les forces déchaînées de la nature.

Comme il fallait s'y attendre, le tremblement de terre si néfaste à la Californie, venant immédiatement après une très intense éruption du Vésuve, a réclamé l'attention des savants de l'Ancien et du Nouveau Monde.

(La suite à la page 25)

A TRAVERS LA MODE

En cette saison où la mode se montre plus éclectique qu'à toute autre époque, nous voyons les ruches à l'ampleur foisonnante triompher côte à côte avec les écharpes plates et souples. On fait de délicieuses écharpes en mousseline de soie d'un ton dégradé, fleuris en encadrement de guirlandes de roses de tons fantaisistes; un large ourlet de mousseline unie, monté à jours au bord de l'écharpe, l'encadre et met en valeur toute la fantaisie des dessins et des nuances. Ces mêmes écharpes peuvent également servir de ceintures sur les robes de linon, de mousseline blanche qui vont s'épanouir aux chauds rayons du soleil.

Les voilettes légères s'harmonisent à la nuance du chapeau: le réseau fin et léger se sème de pois de chenille très espacés et très petits. La nuance mordorée est favorable au teint clair; mais il est d'autres nuances dont l'effet est très douteux. Il sera donc préférable, lorsqu'on choisira une voilette, de ne pas trop se soucier de la mode et de s'inquiéter principalement de choisir celle qui sied. Les voilettes blanches à réseau velouté de pois de chenille noire sont, généralement, très embellissantes. Il faut avoir soin de les choisir de belle qualité. Pour les attacher au chapeau, par derrière, on fait des épingles spéciales, sortes d'épingles à cheveux en métal blanc avec tête en perle ou en pierre fantaisie. Très commodes et très pratiques, ces épingles peuvent servir également à attacher au chapeau les mèches de cheveux, relevées très haut par devant.

Signalons aussi la vogue, pour les demi-toilettes, des longs voiles de gaze ou de Chantilly, de nuance assortie à celle du chapeau, que l'on rejette en arrière, sur la forme, et dont les pans, très longs, retombent à la taille dans le joli mouvement harmonieux des voiles de religieuse. C'est tout un art que de draper joliment ces voilettes, et cette nouvelle exigence de la mode va compliquer encore l'arrangement de notre parure. Mais que de choses ne faut-il pas supporter pour être jolie, aussi séduisante que sa voisine!

Déjà les chapeaux printaniers commencent à se faner et leurs bords étroits ne sont plus une protection suffisante contre les rayons solaires; si nous songeons à renouveler cette partie de notre parure, nous pourrons choisir des capelines, en paille d'Italie ou des manilles de nuances variées que la mode remet en honneur. Beaucoup de rouge, de mordoré, de vert russe, garnis de plumes claires ou de paquets d'épis.

La dentelle de paille souple et légèrement soutenue remplace, sur nos chapeaux, le volant de dentelle ou de broderie: ce sera une charmante manière de modifier et de ragrandir une paille de l'année dernière. La calotte se garnira d'une écharpe drapée en ruban pékiné, en taffetas à fleurs ou en foulard à ramages; l'écharpe maïs à palmes blanches a beaucoup de cachet, comme, d'ailleurs, tous les mélanges de ces deux nuances. Le ruban, plus coûteux, pourra être remplacé par des bandes de taffetas en pièce coupées en biais ou en droit fil, ourlées à chaque bord. Si on préfère les fleurs aux rubans, on pourra choisir un composé de cerises et de myosotis ou la guirlande de petites roses nacrées, dont les nuances, harmonieusement combinées, reproduisent tous les jolis reflets capricieux de la nacre.

Quant au canotier, les calottes en sont plates et larges; le ruban qui cercle la calotte est en faille à picots avec noeud cravate ou en velours de nuance vive. Signalons aussi quelques formes originales à fond rond et élevé, très seyante à quelques personnes; puis la faveur, pour nos chapeaux très habillés, des aigrettes et des paradis. Sur les pailles de crin légères comme un souffle, que vaporise encore les nuages de tulle diaphane, rien n'est joli, léger comme ces jaillissements d'aigrettes qui donnent au chapeau une grâce, une envolée aériennes.

La gent ailée est vraiment en honneur dans nos coiffures, et l'on se demande avec effroi s'il restera encore quelques oiseaux après toute cette hécatombe. Pas un des chapeaux de la nouvelle saison qui ne soit embelli de plumes ou d'ailes.

On porte énormément le voile barège rayé de lignes ajourées, d'un effet très léger, très estival. Il nous rajeunit un peu des voiles unis dont, cependant, le succès est toujours très affirmé; pour garnir le voile, la broderie anglaise sur taffetas est très employée: généralement faite à la mécanique, nos lectrices pourront facilement la reproduire à la main, de façon à harmoniser ainsi la nuance du taffetas à celle de leur toilette. La toilette en voile barège, que nous avons admirée dernièrement, était de nuance bleu marine: le corsage, drapé, s'entr'ouvrait, formant volant, sur un gilet, en pointe devant et dans le dos, en taffetas brodé de broderie anglaise bleu marine sur transparent vert. Les manches étaient en voile, froncées à l'extérieur, formant un petit volant suivant la ligne du bras; elles s'écourtaient, au bas, sur un poignet de taffetas en broderie anglaise sur transparent vert. Une ceinture drapée en liberty vert cru cerclait la taille. La jupe, en forme, était garnie de deux larges entre-deux en broderie anglaise transparentée sur vert; un volant de taffetas bleu marine bordait l'entre-deux de chaque côté. Voici encore une charmante robe en voile barège rouge; le corsage forme boléro froncé, monté sur un petit empiècement en taffetas rouge; revers en taffetas rouge, bordés d'un galon d'or, au bord du boléro que ferme un gilet de taffetas rouge avec boutons d'or. Col et guimpe en guipure écrue. Manches courtes, en voile, s'ouvrant sur un bouffant de voile, et haut poignet de guipure. La jupe, froncée, remonte en corselet, sous le boléro, et le bas, très ample, est garni d'une grecque en taffetas rouge.

Costume de ville en tissu "homespun" de deux tons de gris. Garniture de taffetas vert et boutons artistiques. Chapeau Panama orné d'ailes vertes et de ruban de velours.

* * *

On sait que la coiffure basse a vécu. Sa vogue fut tout éphémère; elle ne sied, en effet, qu'aux jeunes filles et aux très jeunes femmes. Beaucoup la conservent parce qu'il leur plaît ainsi, mais la plupart reviennent au chignon haut relevé. Pour les jeunes physionomies, le catogan noué d'un large ruban noir fait un accompagnement plein de charme. Les formes nouvelles des chapeaux ne lui seront guère favorables, sauf le chapeau bergère Watteau, très plat.

La coiffure la plus seyante pour les différents âges et les divers types de physionomie, c'est le chignon noué très haut avec le gracieux enroulement des bandeaux très gonflés sur une légère armature de crin. Cet arrangement, qui ombre délicieusement le visage, est propice au port des tout petits chapeaux que lance la mode nouvelle. Il est absolument nécessaire, sur une coiffure étriquée, aplatie, ces chapeaux minuscules seraient tout à fait disgracieux.

Dans ces cheveux bouffants, aux coquettes ondulations, se posent des noeuds de velours noir dont la matité avive l'or des cheveux blonds, accentue les reflets des cheveux sombres. On y pique des peignes plus ou moins riches, des barrettes.

Le soir seulement, peignes et barrettes sont de vrais bijoux. Il est mieux de les choisir simples durant le jour. L'écaille vraie ou en imitation est très portée, l'écaille blonde fait un joli contraste sur les têtes casquées de cheveux couleur de nuit; elle est une charmante harmonie dans les cheveux dorés.

Le bon ton déconseille les ornementations trop riches; un peu d'or, de rares pierres, à moins que l'on ne préfère les peignes sans garniture du tout.

Il faut bien dire que ce conseil de discrétion est un peu à côté des tendances de la mode, qui multiplie les bijoux et les amplifie. On en porte jusque sur les chapeaux. Mais il faut se défier de cette vogue soudaine, se défier d'un trop grand étalage, des bijoux trop volumineux, des diamants trop gros pour paraître "vrais" même quand ils le sont.

Les diamants en forme de bouchons de carafe sont le monopole de gens habitués aux extravagances de la nature équatoriale. Il leur faut sur eux comme autour d'eux tous les scintillements, tous les éblouissements d'un luxe indiscret.

Donc, on porte et on portera beaucoup, beaucoup de bijoux, même le jour. Avec l'été qui vient, les corsages largement échancrés, apparaîtront les colliers de chiens en perles, à barrettes de brillants, les fils de perles, encore plus jolis que les colliers. Finis les colliers de velours ou de satin perlés, pailletés ou cloutés. Beaucoup de corail, surtout rose. Des broches et des pendentifs, des sautoirs et des boucles de ceintures, art ancien ou art nouveau. On revient beaucoup à l'ancien. C'est très joli, les bijoux, mais c'est bien un peu clinquant dans la toilette de jour. Et puis, l'exagération en ce sens est un inconvénient grave, auquel on ne réfléchit pas assez. Cette mode nous habitue au faux semblant, au faux luxe, au mensonge, car c'est un mensonge en acte que la fausse parure. On veut suivre la mode; on porte de faux or, de fausses pierreries, de fausses perles; on jette de la poudre aux yeux. A ces inutilités, à ces frivolités qui n'ont pas même le mérite d'être toujours jolies et qui ne font illusion à personne, on dépense une somme assez importante pour acheter un bijou de réelle valeur. Ne serait-il pas mieux de n'en avoir qu'un et qu'il fût beau?

Un accessoire indispensable de la toilette, c'est le petit sac dans lequel, la poche étant supprimée, on enferme sa bourse, son mouchoir, sa boîte à poudre avec la minuscule houppette. Quelle est la femme qui ne la promène plusieurs fois par jour sur son nez et ses joues, au détriment de la réelle beauté de sa peau, que la poudre finit par durcir, par craqueler?

Le réticule n'est plus à la mode. Les très élégantes le remplacent par une bourse d'or ou d'argent. La dimension exagérée de cette bourse est de mauvais goût. Les personnes en deuil ont une bourse en argent noir.

JACQUELINE

LE CHÂTEAU DE RAMEZAY

APRES avoir admiré le Palais de Justice et l'Hôtel-de-Ville, somptueux édifices qui font honneur à notre cité, le voyageur étranger, qui pour la première fois suit la rue Notre-Dame, s'arrête agréablement surpris devant une vieille maison tenant à la fois du château fort et de l'habitation bourgeoise.

Un énorme canon, flanqué de deux petits mortiers, semblent garder jalousement l'ancienne demeure, et leurs gueules noires agressivement braquées sur l'inoffensif passant, semblent prêtes à cracher la mort.

Une pyramide de boulets, sur la droite du gros canon, attend la rude main de l'ancien artilleur, qui les fera un à un disparaître dans la terrible estomac du colosse de bronze.

Mais leur attente est vaine, à ces vieux instruments de combat, devenus d'antiques curiosités, et les calmes échos de la vallée du St Laurent ne rediront plus leurs tragiques grondements.

Semblables à la maison qu'ils ornent de leur présence, et à laquelle ils conservent son cachet intéressant de primitif castel, ils reposent sur le bois vermoulu de leurs affûts, songeant à ce qu'ils furent voici deux siècles, et à ce que la civilisation et le progrès en ont fait: de vieilles armes rouillées dont la vaine menace fait sourire doucement.

Le château Ramezay, appellation qui semble un peu pompeuse, pour cette petite bâtisse, composée d'un rez-de-chaussée, surmonté d'un grenier, et dont la façade percée de sept fenêtres et de deux portes, est simplement badigeonnée à la chaux, mérite cependant de porter son titre de château.

M. McLachlan, conservateur honoraire du Musée que la Société de Numismatique et d'Archéologie de Montréal, présidée par l'honorable juge Baby, a fait

Instrument de musique dont se servaient les médecins Indiens pour chasser les mauvais esprits. Pot en terre cuite trouvé à Hochelaga.

installer, et auquel chaque jour elle apporte une nouvelle pièce intéressante grâce à ses patientes recherches, M. McLachlan, avec la plus grande amabilité, nous fait l'historique du château de Ramezay.

Le terrain sur lequel est érigé le château, a été, selon "l'ancien Terrien", concédé avant 1660, alors que la seigneurie de Montréal devint la possession de la Compagnie de Saint-Sulpice. Ce fut M. D'Ailleboust, le premier acquéreur de ce terrain. Il vint à Montréal en 1649 et en fut gouverneur.

M. de Ramezay fut nommé gouverneur de Montréal en 1703.

De Ramezay était issu d'une illustre famille. Son père, sir James Ramezay, entra au service de Louis XIII en 1633 comme capitaine dans le régiment levé en Ecosse par Sir John Hepborn. Ce régiment prit en France le nom de régiment Hébron, mais il fut mieux connu sous le nom de "régiment de Ponce Pilate".

Sir James de Ramezay se maria en Bourgagne et se fit naturaliser Français. Son fils Claude de Ramezay naquit en 1657. Il entra très jeune au service du roi Louis XIV et fit sa première campagne en Hollande. Il devint plus tard capitaine dans le corps appelé "le détachement de la Marine" organisé pour la défense du Canada contre les fréquentes et terribles incursions des Iroquois.

Ce régiment n'était que sous l'administration du département de la Marine, sans pour cela être effectivement un régiment de marine.

Il vint au Canada vers 1685 et plusieurs de ses officiers se sont distingués, parmi lesquels de Ramezay que l'on décora de l'ordre de Saint-Louis et qui fut nommé gouverneur des Trois-Rivières en 1690.

Claude de Ramezay épousa Mlle Charlotte Denis de la Ronde, fille d'un ancien seigneur né au Canad Il administra pendant treize années les affaires de la milice aux Trois-Rivières, et laissa plus tard la défense de cette ville en excellente condition.

Lorsqu'il fut nommé gouverneur de Montréal, en 1703, de Ramezay n'y habita presque jamais, passant la majeure partie de son temps à Québec. Mais à la fin de 1704 il loua rue Notre-Dame, une maison où il logea pendant tout le temps que dura la construction de son château.

Le Château de Ramezay, construit en 1704-1705.

Comme il ne touchait qu'un médiocre salaire et que ses rentes seigneuriales étaient fort modestes il faisait du commerce pour grossir un peu son budget. C'est pour des raisons d'économie que M. de Ramezay fut à la fois l'architecte et le constructeur de son château. Il prit comme modèle le style ordinaire des manoirs normands, à la fois très simple et très solide, sans aucune ornementation.

Pour prévenir les incendies, très fréquents à cette époque, de Ramezay prit toutes les précautions nécessaires, toutes les divisions du château sont faites en pierre et le sous-sol voûté, où fut installé la cuisine, la boulangerie et la cave pouvait servir de refuge de sûreté en cas d'incendie.

C'est dans le château Ramezay que le gouverneur général, avec Ramezay et ses officiers se réunissaient pour tenir leurs conciliabules.

Après la mort de de Ramezay à Québec, au mois d'août 1723, le château resta en la possession de la veuve et de la famille. Lorsqu'à son tour Madame de Ramezay mourut, ses héritiers vendirent le château à la Compagnie des Indes qui le transforma en entrepôts pour ses fourrures. Cette compagnie vendit le château à William Grant, qui, en 1774, céda l'édifice au gouvernement.

En 1775 une armée américaine recruter parmi les treize colonies rebelles à l'Angleterre, envahit le Canada et établit ses quartiers généraux au château de Ramezay.

Pendant les troubles de 1837 Montréal devint la capitale et le gouvernement siégea au château. C'est dans son enceinte que de nouvelles ordonnances furent passées et qu'une nouvelle législation fut décrétée.

En 1849 le château Ramezay fut désigné de nouveau pour être le siège du gouvernement.

Canon ayant appartenu au navire de guerre français, "La Prudente" qui sauta en rade de Louisbourg, en 1758.

C'est en franchissant le seuil du château pour aller signer le bill d'indemnité aux patriotes que Lord Elgin fut hué par la foule, et ce fut cette manifestation qui décida les gouvernants de cette époque à changer encore le siège du gouvernement.

Depuis, le château Ramezay a servi de cour de magistrats, cour civile, pour l'école Normale Jacques Cartier l'Université Laval et la faculté de Médecine.

En 1891, la Société de Numismatique et d'Archéologie résolut de sauver de la destruction cette vieille relique de notre histoire nationale sous le toit de laquelle s'accomplirent d'importants travaux qui eurent une si grande influence sur la destinée du pays.

La société réussit à induire le gouvernement à faire l'achat de la propriété qui, depuis juin 1895, est convertie en un musée national.

. . . . . .

Après nous avoir fourni tous ces détails et maints autres que nous ne pouvons, faute d'espace, reproduire ici, M. McLachlan nous invite gracieusement à faire le tour des salles toutes emplies de collections du plus haut intérêt.

Avec un guide aussi érudit que l'est M. McLachlan nous sommes certains de faire une visite profitable et nullement ennuyeuse.

Dans une des salles, la cloche de Louisbourg attire notre attention. Nous donnons une copie de son acte de baptême: "L'an mille sept cent vingt-qua-"tre, le 19 Fév. Nous, curé missionnaire de Louis-"bourg, soussignés avons fait la bénédiction d'une "cloche pesant 30 livres avec son battant, dans no-"tre chapelle conventuelle de Ste Claire — en pré-"sence des témoins soussignés.

"Le parrain a été le Sieur et honorable homme "Joseph Lartigue, marchand bourgeois du lieu et "conseiller au conseil Supérieur de Louisbourg, et "la marraine, honorable demoiselle Marie Jeanne "Lamoureux de Rochefort, lesquels lui ont donné

Débris de poterie. Pipe en pierre sculptée. Pipe en terre affectant la forme d'une tête de serpent.

"le nom de Marie Josephe, en foy de quoi ils ont "signé avec le jour et an que dessus.

"Signé Fre
"CLAUDE SAUQUIER".

Dans une vitrine où s'étalent des armes diverses ayant appartenu aux sauvages de l'époque de la fondation de Montréal, nous remarquons des crânes alignés, dont les mâchoires nous semblent sourire et dont les orbites béantes semblent regarder les curieux qui défilent.

Un de ces crânes fut trouvé à Westmount, par M. W. D. Lighthall. On croit que c'est le crâne d'un des indiens d'Hochelaga, qui fut visitée par Jacques Cartier en 1535. Un autre crâne plus petit est celui d'une jeune indienne.

La vue de ces crânes, de ces armes, casse-têtes, lances garnies de plumes, poignards en os, nous reporte aux temps ou le hardi navigateur Jacques Cartier explora les contrées peuplées de ces dangereux habitants, et il nous semble que la citation d'une page empruntée à l'Histoire du Canada de Garneau, ne serait pas déplacée ici et ne pourrait que plaire à nos lecteurs. Voici donc ce que dit Garneau à ce propos :

"Jacques Cartier parti de Québec le 29 sebtembre 1535 avec les gentilshommes et une partie des matelots, mit treize jours à parvenir au village d'Hochelaga situé à 60 lieues plus haut sur le fleuve.

Cette bourgade occupait à peu près l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la florissante ville de Montréal.

A l'apparition des Français, une grande foule de peuple, hommes, femmes et enfants vint au-devant d'eux et les reçut avec les marques de la joie la plus vive. Le lendemain, Cartier entra dans la bourgade suivi des gentilshommes et des marins qui n'étaient pas restés à la garde des embarcations, et qui avaient mis leurs plus beaux habits pour la fête.

Hochelaga se composait d'une cinquantaine de maisons en bois de cinquante pas de long, sur

douze ou quinze de large, couvertes d'écorces cousues ensemble avec beaucoup de soin. Chaque maison contenait plusieurs chambres distribuées autour d'une grande salle carrée, ou la famille se tenait habituellement et faisait son ordinaire. Le village lui-même était entouré d'une triple enceinte circulaire palissadée, percée d'une seule porte, fermant à barre. Des galeries régnaient en plusieurs endroits au haut de cette enceinte et au-dessus de la porte, avec des échelles pour y monter et des amas de pierres déposées au pied pour la défense. Dans le milieu de la bourgade se trouvait une grande place. C'est là où l'on fit arrêter les Français.

A cette époque de nombreuses tribus nomades, vivant de chasse et de pêche habitaient l'Amérique. Ces tribus appartenaient à trois des huit grandes familles indiennes qui se partageaient le territoire situé entre le Mississipi, l'Océan et la terre des Esquimaux, savoir: les Algonquins, les Hurons, les Sioux, les Cherokis, les Catawbas, les Uchés, les Natchez et les Mobiles. Elles ont été divisées ainsi, d'après les langues qu'elles parlaient et que l'on a appelées langues-mères parce que ces langues n'avaient aucune analogie entre elles, et que ceux qui parlaient des idiômes de la même langue-mère, s'entendaient quelqu'éloignée que fut d'ailleurs leur dérivation. Les Sioux, les Hurons et les Algonquins se partageaient les territoires de la Nouvelle-France.

La cloche de Louisbourg.

Voici la description de leur physique telle que Garneau la donne dans son Histoire du Canada :

"Ils étaient en général grands et sveltes, indices de l'agilité plutôt que de la force, et ils portaient cet air farouche que donnent l'habitude de la chasse et les périls de la guerre. Le teint bronzé par le soleil, la pluie et les vents, ils avaient le visage plus rond qu'oval, les pommettes des joues élevées et saillantes, les yeux noirs ou châtains, petits et enfoncés, brillant dans leurs orbites, le front étroit, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux gros et longs, le menton sans barbe, se l'arrachant soigneusement à mesure qu'elle paraissait, suivant un usage universel en Amérique. Tel était l'homme du Nouveau-Monde. Il avait la vue, l'ouïe et l'odorat d'une finesse et d'une sensibilité exquise.

L'indien allait presque nu l'été, et l'hiver se ceignait d'une peau d'élan ou de quelque autre bête sauvage autour des reins, tandis qu'une autre tombait de ses épaules. Les griffes d'un ours formaient des agrafes dignes d'un chef de guerre à ces manteaux peints de diverses couleurs, et sur lesquels ils représentaient souvent l'histoire de leurs exploits. Des guêtres de peaux repassées et ornées de broderie en poils de porc-épic, avec des souliers de peau de chevreuil, composaient leurs chaussures.

Les femmes couvertes jusqu'aux genoux, avaient un costume qui différait peu de celui des hommes, excepté qu'elle avaient la tête et les bras nus. Elles portaient des colliers de coquillages, dont elles distribuaient des branches sur le devant de leurs vêtements resplendissants de couleurs brillantes, ou le rouge prédominait.

Mais c'est dans la manière de se parer que se distinguaient les diverses tribus. "Ils se peignaient le visage et le corps, dit Raynay, soit pour se reconnaître de loin, soit pour se rendre plus terribles dans la guerre".

Pupitre de campagne ayant appartenu au Comte de Malartic, secrétaire de Montcalm (1754-1760)

A ce vernis ils joignaient des frictions de graisse de quadrupède ou d'huile de poisson, usage familier et nécessaire pour se garantir de la piqûre insoutenable des moucherons et des insectes qui couvrent tous les pays en friche".

Ils se couvraient le corps de figures d'animaux, de poissons, de serpents avec des couleurs très vives et très variées selon leurs caprices. Ils aimaient beaucoup le vermillon. Les uns se peignaient le nez en bleu, les sourcils, le tour des yeux et les joues en noir, le reste de la figure en rouge; les autres se traçaient des bandes rouges, noires et bleues d'une oreille à l'autre.

Les hommes s'arrangeaient les cheveux diversement, tantôt relevés ou aplatis sur la tête, tantôt pendants par tresses. Ils y ajoutaient des plumes d'oiseaux coloriés, des touffes de poils, le tout distribué de la manière la plus bizarre. Ils portaient des pendants aux narines et aux oreilles, des bracelets de peaux de serpent aux bras et des coquillages pour décorations. Ils n'avaient pour armes offensives que la flèche, espèce de javelot garni d'une pointe de pierre ou d'os, et un casse-tête de bois extrêmement dur, ayant un côté tranchant..

Le mot seul de guerre excitait surtout chez les jeunes sauvages une espèce de frémissement plein de délices, fruit d'un profond enthousiasme. Le bruit du combat, la vue d'ennemis palpitants dans le sang, les enivraient de joie. L'imagination sans cesse excitée par le récit des exploits de leurs ancêtres, ils brûlaient de se distinguer comme eux dans les combats.

Comme on le voit d'après ce tableau des moeurs indiennes, ce fut à de rudes adversaires que les premiers colons eurent affaire, et tout leur courage, leur endurance et leur inébranlable volosté de réussir dans l'entreprise commencée, ne fut pas de trop pour maîtriser ces sanguinaires défenseurs du territoire convoité.

M. McLachlan, après avoir très obligeamment mis à la disposition de l'artiste-photopraphe qui nous accompagnait tous les objets qui tentèrent son objectif, nous reconduisit jusqu'à la grille extérieure du château. Il nous fit l'historique du gros canon, lequel fut trouvé dans la rade de Louisbourg, il y a environ six ou sept ans, par des gens qui cherchaient à tirer parti des débris d'un bateau de charbon coulé à quelques brasses de la rive.

Des déductions faites par des personnes compétentes, démontrèrent que ce canon, ainsi que quelques autres trouvés à la même place, avait appartenu à un frégate française "La Prudente", au bord de laquelle le feu s'étant déclaré et ayant gagné les soutes aux poudres, fit explosion et sombra immédiatement.

La Société de Numismatique et d'Arcréologie voulut à tout prix posséder une de ces reliques et y parvint à force de diplomatie.

Crane d'un Indien trouvé à Westmount par M. W. D. Lighthall. Crâne d'une jeune indienne.

M. McLachlan, nous fait remarquer ce que nous savions du reste, que les tourelles qui flanquent le château Ramezay sont de construction récente.

Même, nous ajoutons que nous les trouvons plutôt déplacées et contraire à l'architecture Bas-Normande qu'avait suivi M. de Ramezay dans la construction de sa demeure.

Le parler canadien

Quand j'ai écrit mon dernier article, je n'avais pas encore lu — et je m'en accuse — le beau travail de Monsieur Adjutor Rivard publié dans la livraison de mars du "Bulletin du parler français". J'avais tout juste parcouru d'un oeil rapide la courte et forte page où Monsieur Nantel parle de décentralisation littéraire.

Depuis, le temps m'a permis de revenir sur une lecture que je fais religieusement tous les mois, et j'ai lu attentivement le "Bulletin" de la première à la dernière page. J'ai goûté de façon toute particulière, l'étude substantielle qui a pour titre: "Les formes dialectales dans la littérature canadienne". On devine pourquoi. La modestie la plus austère ne saurait m'interdire, ce me semble, un sentiment de joie bien légitime, quand je me trouve en parfaite communauté d'idée avec le distingué secrétaire de la Société du parler français au Canada. C'est bien la thèse de Monsieur Rivard qu'en somme — humble bretteur à côté d'un professionnel — j'ai voulu soutenir dans la dernière livraison de l'Album.

"Le peuple étant le créateur des mots, le forgeur des langues, le père légitime des vocables bien venus, c'est dans le vieux fonds toujours mouvant, toujours vivace, toujours fécond de son vocabulaire que l'officielle littérature doit prendre les expressions dont elle veut enrichir son patrimoine verbal... Puisque nous voulons créer une littérature qui traduise notre pays, notre âme, demandons-nous si la langue française a bien tout ce qu'il faut pour exprimer notre âme, notre pays? Il y a vraiment des choses qui ne sont pas de la France, mais qui sont du Canada, et pour les dire, des mots canadiens que la langue française ne connaît pas. Comment donc mettre dans nos livres, notre histoire, nos légendes, nos moeurs, notre vie, si d'abord nous rejetons les mots les mieux imprégnés de l'esprit canadien?

Voilà ce que dit l'éminent québecquois. Et que dis-je autre chose? j'ai demandé pour le canadianisme droit de cité dans le vocabulaire canadien, et pour les peuples et pour nos littérateurs, le droit naturel de parler notre langue. Est-ce si extravagant et si criminel?

A-t-on pesé les conséquences plutôt considérables qui ne manqueraient pas de découler d'une sorte d'autonomie linguistique? En imprégnant notre parler de l'esprit de chez nous, non seulement nous créerons une tradition littéraire véritablement nationale, mais du même coup, nous produirons une littérature qui, du moins, dans ses formes dialectales, aura une forte couleur d'originalité et qui nous vaudra devant les académies et sur le marché littéraire, de devenir un peu mieux que les émules malheureux et toujours dédaignés des écrivains de France. Pas ne sera besoin de parler le huron ou l'iroquois — comme se prenait à le souhaiter Crémazie — pour nous faire lire par nos cousins de làbas. Il y a dans l'âme, dans la vie, dans les choses canadiennes, assez de sèves originales, d'arômes du terroir, de parfums vierges, pour que les mettant dans nos oeuvres, les lettrés, les délicats et les critiques avertis qui vont à tout ce qui est neuf — et qui en veulent à tout prix, n'y en eût-il plus en ce bas-monde — se penchent avec curiosité, sinon avec intérêt, sur les productions de la jeune France d'Amérique, afin de humer les robustes senteurs et les fraîches exhalaisons d'une âme neuve et d'un pays nouveau.

Monsieur Rivard va même jusqu'à demander pourquoi le glossaire canadien n'entrerait pas dans la langue française, pourquoi nous qui avons conservé le parler ancestral, l'ancien dialecte de l'Ile-de-France, avec, brochant sur le vocabulaire classique, les formes patoises les plus légitimes, serions exclus de ce concours des peuples à l'enrichissement d'une langue qui est nôtre et qu'on a appelé "la langue humaine". A coup sûr, nous sommes, autant que ces messieurs de l'Afrique et de l'Asie, habiles à donner au français des mots conformes à son génie. La plus fruste de nos vieilles expressions a meilleure forme encore que les féroces assemblages de consonnes fournis par l'allemand et l'anglais. Horace, dans la création des néologismes, se contentait de réclamer un droit qu'on n'avait pas refusé à ses prédécesseurs. Avec combien plus de raisons nous pourrions réclamer, nous, qu'on ne nous ferme ni l'Académie, ni Larousse, quand nous n'entendons pas y parler un langage barbare, mais rappeler à la France moderne le doux parler des aïeux qu'elle n'a pas su conserver aussi bien que nous?

Donc — pour me borner à une catégorie d'expressions — nous garderons précieusement chez nous et pour nous, nos "poudreries", nos "bordées" de neige, nos "casques", nos "ceintures fléchées", nos "balises" de chemins d'hiver, nos "traînes sauvages", nos "souliers mous", nos "raquettes" qui sont bien de physionomie et de tournure canadiennes, qui appartiennent en droit strict à la langue de notre fier et rude "habitant", et que n'auraient jamais pu nous donner nos frileux de cousins d'outremer.

* * *

On me pardonnera d'être revenu deux fois de trop sur une question que je débats ici pour la seconde fois. Ou je me trompe fort, ou je me heurte en cette matière à l'omnipotence d'un préjugé. Et le préjugé! On sait s'il s'enracine dans l'esprit de chez nous — qu'on me passe l'expression — avec la ténacité du chiendent, plante graminée bien canadienne par quelques-unes de ses propriétés, et à cause de cela absolument symbolique dans le cas présent.

Que la Société du parler français poursuive ferme son projet d'un dictionnaire du français à l'usage des Canadiens; qu'elle nous donne ce dictionnaire où, à côté des mots de la langue académique, nous pourrons trouver tous les bons mots canadiens-français, produits de notre crû ou formes dialectales anciennes, mais d'où sera banni tout anglicisme qui n'est pas absolument nécessaire, qui ne prend pas au dépourvu les ressources linguistes de la langue ou qui résiste à la francisation; qu'elle ne se croie pas tenue de ne pas dépasser la célérité de l'Académie française dans son travail, et le jour où le livre attendu aura comme consacré officiellement le parler canadien, l'âme canadienne-franaise en aura fini avec une tutelle dangereuse et ce sera pour elle l'heure d'une nouvelle émancipation, et elle se dégagera plus libre, plus originale et plus fière.

LIONEL MONTAL.

ELLE

ELLE ET LUI

LUI

Montréal, 17 mars 1905.

Monsieur,

Il est bien étrange de vous écrire! Mais ce manquement même aux convenances et l'imprévu de notre correspondance a le don de m'attirer.

Il serait tout à fait de circonstance, n'est-ce pas, de vous dire : j'ai des yeux bleus ou bruns, une grande ou une petite bouche, etc. Eh! bien non ! Il faudra me juger par mon style et beaucoup par mes idées et mes sentiments. J'en ferai de même pour vous. Gardons l'incognito, je vous en prie !

Mais " oui ", et j'ajoute avec plaisir: je vous permets de m'écrire.

Merci pour les jolies cartes que vous m'avez envoyées... elles ont une place d'honneur dans ma collection.

Au revoir. NATHALIE BERNARD.

❖

Avenida des Arbores, Manille, 2 avril 1905.

Mademoiselle,

J'ai reçu votre aimable lettre, et je vous en remercie bien sincèrement.

Puisque vous ne voulez pas que je vous dise si j'ai des yeux bleus ou bruns, une grande ou petite bouche, je vous obéis ! Mais quelle antithèse avec le proverbe :

" Femme, femme, ton nom est curiosité ! "

Pardonnez-moi si je vous taquine, et consolez-vous en pensant qu'avant longtemps vous deviendrez curieuse à ce sujet-là !

Me permettez-vous au moins de parler de mon pays d'adoption. Il est enchanteur avec son éternel printemps. On y aime la vie, on voudrait même qu'elle se prolonge à l'infini, et les jours se passent, je vous l'avoue, dans une paresse déplorable. Ce chaud soleil des tropiques tue toute énergie. Malgré ses beautés, le pays est malsain, et je suis " presque " résigné, comme à l'inévitable, à mourir un jour ou l'autre des fièvres. Ceci en cas où notre correspondance cesserait inopinément.

Qu'allez-vous penser d'un pareil correspondant qui, quelquefois, faute d'énergie, laissera peut-être vos lettres durant des semaines et des semaines sans réponse.

Connaissez-vous l'espagnol ? Votre nom dans cette langue est ravissant :

Senorita Natalia, je vous salue !

Sur ce, je vous quitte. MICHEL JACQUES.

❖

Montréal, 14 avril 1905.

Mon cher monsieur,

Que vous êtes vilain! Vouloir mourir des fièvres! Mais avec cela je découvre quelque chose : vous vous résignez "presque" à mourir, c'est que vous êtes jeune! Les vieux s'accrochent avec désespoir à la vie... Fi... j'ai honte pour vous ! Se résigner à mourir! Un homme qui doit et peut faire tant de grandes choses avec sa vie! Ce n'est donc pas une chose qui en vaut la peine que de se faire une belle place au soleil? Et "moi" donc, je n'aurais plus de correspondant!

Assez de gronderie, ce qui ne veut pas dire que vous aurez autre chose. Croiriez-vous que plus je cherche de choses intéressantes dans ma vie, moins j'en trouve. Je m'en désespère, car cela me laisse sans rien à vous dire.

Allons... une longue, longue lettre.

A vous,

Dites-moi dans votre prochaine lettre si vous croyez à l'amitié. Senorita N.

❖

Manille, 24 avril 1905.

Ma chère " Amie ",

Vous devez être une véritable enfant, cela perce au travers de votre dernière lettre. Que vous importe ma mort ? Le titre de correspondant, c'est flatteur !

Se faire une " place au soleil " : avez-vous bien pensé à toutes — je souligne ce mot — les difficultés qu'il y a à rencontrer? Quel grand nombre de circonstances indépendantes de nous-mêmes il y a à surmonter ?

Ce que je pense, ou plutôt si je crois à l'amitié. Y croyez-vous vous-même ?

Oui, bien sincèrement, je crois à l'amitié, mais de là à trouver ce que j'appelle une "véritable amitié", c'est un peu comme... se faire une place au soleil! Voyez comme je suis à plaindre : un homme sans pays, sans ami-e, sans place au soleil. Il n'y a qu'une chose qui puisse me consoler, l'espoir de découvrir le trésor un jour ou l'autre.

Vous vouliez une longue, longue lettre. Celle-ci n'est que longue. Je suis occupé en ce moment, résultat d'un effort inouï de volonté.

J'attends avec impatience une lettre. Je ne dis pas longue, mais telle que le coeur vous la dictera. N'oubliez pas que vos lettres sont pour moi l'oasis du désert.

En dépit de notre incognito, et les yeux bleus ou bruns, ce qui ne se voit pas sur une photographie, faites-moi donc le plaisir de me faire parvenir la vôtre. Je désire savoir sous quelle enveloppe se cachent... les idées et le style et les sentiments!

Au revoir. MICHEL JACQUES.

❖

Montréal, 30 avril 1905.

Mon cher monsieur,

Votre lettre, je ne sais trop pourquoi, m'a bouleversée. Vous êtes triste, seul dans cet horrible pays. J'ai pensé à vous beaucoup depuis, et je vous demande bien simplement si vous voulez que je sois cet ami-e pour vous? Dites, le voulez-vous? Je peux l'être, et je vous assure que je saurai résister aux tempêtes et aux rafales!

Comme " consolation ", ci-inclus ma photographie. Je vous avoue bien franchement qu'elle me flatte ! Envoyez-moi la vôtre très prochainement, et s'il vous plaît, une... aussi laide que vous ! ! !

Tant pis pour notre incognito, mais je ne veux pas un ami que je ne connais pas. J'attends donc avec impatience! Vous savez que j'affectionne tout particulièrement les "blonds", mais... les circonstances peuvent tant changer les goûts !

Moi, je vous écrirai une longue, longue lettre quand j'aurai votre photographie. Voilà !

Votre amie, NATHALIE.

❖

Manille, 12 mai 1905.

Ma chère amie,

Je n'écris qu'un mot — j'ai bien reçu votre envoi et ce n'est pas pour vous punir — mais parce que je suis extrêmement occupé en ce moment. Je vous écrirai plus longuement dans quelques jours.

Allons, amie Nathalie, ne soyez pas fâchée! On ne doit pas se fâcher avec ses amis!... en tout cas, en colère vous devez être ravissante... je n'ai qu'à fermer les yeux... et vous voilà!

Mille remerciements et,

Bien à vous, MICHEL JACQUES.

❖

Mon cher ami,

J'attends! Je ne reçois rien! Je suis très en colère avec vous ! Mais je vous avertis que j'ai pris la ferme résolution de ne plus vous écrire une seule lettre avant l'envoi de votre photographie. Maintenant, choisissez! Dixi!

Ça m'est bien égal de l'avoir... mais je la veux ! !

N. B.

❖

Montréal, 4 juin 1905.

Ma chère amie,

Vous insistez — il n'y a qu'à rendre les armes ! Je vous en prie, envoyez-moi une lettre. Si je vous disais que j'ai même fait faire une nouvelle photographie, vous seriez plus indulgente!

Un mot, en attendant qu'elle vous parvienne!

A vous, MICHEL J.

❖

Montréal, 9 juin 1905.

Mon cher monsieur,

La nouvelle photographie me touche... Mais non! non, non, vous n'aurez pas de lettre avant que je la reçoive. C'est tout !

A vous, N. B.

❖

Manille, 20 juin 1905.

Ma chère amie,

Qu'il soit donc fait comme vous l'entendez. Dans quelques jours vous recevrez ma photographie.

Hélas! saurez-vous "résister aux tempêtes" ? L'écorce fera-t-elle disparaître l'homme que vous avez connu dans vos lettres? J'en ai peur! Je ne sais que penser. Serez-vous comme les autres ?

J'espère que vous me pardonnerez ce que, j'en suis certain, dans un moment de colère vous serez tentée d'appeler un manque de franchise et d'honnêteté? Là où j'ai été coupable fut de céder à votre caprice... mais vous comprendrez que c'était au-dessus de mes forces de refuser ce peu de bonheur — le seul de ma vie !

Si nous devons briser, amie Nathalie, j'en éprouverai quelque chagrin.

Au revoir.

Rappelez-vous que jamais, jamais je ne vous oublierai ! MICHEL JACQUES.

❖

Cette lettre fut la dernière échangée — car quelques jours plus tard, Nathalie, impatiente, quoique ne soupçonnant rien, reçut enfin la photographie. Fébrilement, elle déchira l'enveloppe, regarda, contempla, les yeux agrandis par un sentiment inexprimable, ne trouvant qu'un son, qu'un mot, qu'une angoisse :

Lui ! Lui ! LUDGER E. MOREAU.

Fall River, Mass.

LA VILLE AGONISANTE

La grande cité repose sous le ciel bleu qui s'éclaire des premières lueurs du jour.

Dans le port, l'eau clapote doucement le long des quais; de petites barques se balancent mollement, s'entrechoquant avec un bruit monotone, et les gros vaisseaux immobiles dorment, enchaînés par leurs cables d'acier.

Tout est paisible et beau dans l'aube naissante.

Aucun bruit ne trouble le profond silence des vastes avenues, et il semble que la ville entière soit peuplée de fantômes.

La grande cité sommeille. . . . . .

. . . . . .

Tout à coup, épouvantablement, la nouvelle Babylone tressaille ; dans ses fondations elle a senti passer la mort et elle tremble si fort que ses puissantes assises ne la soutiennent plus, elle s'abat, pantelante, dans un fracas de tonnerre, couvrant de ses gigantesques débris, le sol tourmenté qui frémit et gronde

Couchée à terre, elle se tord en d'affreuses douleurs, et chacune de ses convulsions géantes achève de tuer en elle la vie forte qui faisait sa gloire.

Une clameur éperdue, apocalyptique, s'élève dans l'atmosphère sereine parmi des tourbillons de fumée, de poussière et de feu.

. . . . . .

Echevelés, à demi vêtus, hurlant de terreur, des milliers d'êtres humains se précipitent à travers les rues éventrées, le long des maisons croulantes dont les débris les écrasent atrocement.

Ils vont, au hasard de l'affolement qui les pousse, ne sachant comment fuir un danger qui de tous côtés les menace.

Ils vont, lamentables pygmées, minuscules victimes de l'immense désastre, et, dans le chaos qui disloque leur grande oeuvre, ils disparaissent, poussières balayées par l'orage, fétus dévorés par la flamme.

Mais Dieu a donné à ces malheureux la force de comprendre et le courage de lutter.

Et ils engagent un combat désespéré, héroïque, insensé, avec l'élément dévorant qui consume ce qui reste de leur belle cité agonisante.

. . . . . .

Le feu a vaincu les hommes, et son oeuvre destructrice est achevée.

Maintenant rien n'existe plus à la place ou s'élevait la riante et florissante ville.

Des ruines, des ruines, encore des ruines..... et sur ces noirs amas de pierres calcinées, le profond silence de l'éternel sommeil.

La grande cité est morte.

. . . . . .

JACQUES SQUIRE.

Sans Famille

Par HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'académie française

(Suite)

Alors je crois que d'ici deux ou trois jours cela va le décider à m'envoyer à l'hôpital; parce que vous comprenez, un moutard qui crie la nuit, ça gêne les autres, et Garofoli n'aime pas à être gêné. Quel bonheur qu'il m'ait donné ce coup de bâton! Voyons, là, franchement, est-ce que je suis pâle ?

Disant cela il vint se placer en face de moi et me regarda les yeux dans les yeux. Je n'avais plus les mêmes raisons pour me taire, cependant je n'osais pas répondre sincèrement et lui dire quelle sensation effrayante me produisaient ses grands yeux brûlants, ses joues caves et ses lèvres décolorées.

—Je crois que vous êtes assez malade pour entrer à l'hôpital.

—Enfin!

Et, de sa jambe traînante, il essaya une révérence. Mais presque aussitôt, se dirigeant vers la table il commença à l'essuyer.

—Assez causé, dit-il, Garofoli va rentrer et rien ne serait prêt; puisque vous trouvez que j'ai ce qu'il me faut de coups pour entrer à l'hospice, ce n'est plus la peine d'en récolter de nouveaux; ceux-là seraient perdus; et maintenant ceux que je reçois me paraissent plus durs que ceux que je recevais il y a quelques mois. Ils sont bons, n'est-ce pas, ceux qui disent qu'on s'habitue à tout.

Tout en parlant il allait clopin-clopant, autour de la table, mettant les assiettes et les couverts en place. Je comptai vingt assiettes, c'était donc vingt enfants que Garofoli avait sous sa direction; comme je ne voyais que douze lits on devait coucher deux ensemble. Quels lits! pas de draps mais des couvertures rousses qui devaient avoir été achetées dans une écurie, alors qu'elles n'étaient plus assez chaudes pour les chevaux.

—Est-ce que c'est partout comme ici? dis-je épouvanté.

—Où, partout?

—Partout chez ceux qui ont des enfants.

—Je ne sais pas, je ne suis jamais allé ailleurs; seulement, vous, tâchez d'aller ailleurs.

—Où cela?

—Je ne sais pas; n'importe où, vous seriez mieux qu'ici.

N'importe où; c'était vague; et dans tous les cas comment m'y prendre pour changer la décision de Vitalis.

Comme je réfléchissais sans rien trouver, bien entendu, la porte s'ouvrit et un enfant entra; il tenait un violon sous son bras, et dans sa main libre il portait un gros morceau de bois de démolition. Ce morceau, pareil à ceux que j'avais vu mettre dans la cheminée, me fit comprendre où Garofoli prenait sa provision, et le prix qu'elle lui coûtait.

—Donne-moi ton morceau de bois, dit Mattia en allant au-devant du nouveau venu.

Mais celui-ci, au lieu de donner ce morceau de bois à son camarade, le passa derrière son dos.

—Ah! mais non, dit-il.

—Donne, la soupe sera meilleure.

—Si tu crois que je l'ai apporté pour la soupe, je n'ai que trente-six sous, je compte sur lui pour que Garofoli ne me fasse pas payer trop cher les quatre sous qui me manquent.

—Il n'y a pas de morceau qui tienne; tu les payeras, va; chacun son tour.

Mattia dit cela méchamment, comme s'il était heureux de la correction qui attendait son camarade. Je fus surpris de cet éclair de dureté dans une figure si douce; c'est plus tard seulement que j'ai compris qu'à vivre avec des méchants on peut devenir méchant soi-même.

C'était l'heure de la rentée de tous les élèves de Garofoli; après l'enfast au morceau de bois il en arriva un autre, puis après celui-là dix autres encore. Chacun en entrant allait accrocher son instrument à un clou au-dessus de son lit; celui-ci un violon, celui-là une harpe, un autre une flûte, ou une "piva"; ceux qui n'étaient pas musiciens, mais simplement montreurs de bêtes, fourraient dans une cage leurs marmottes ou leurs cochons de Barbarie.

Un pas plus lourd résonna dans l'escalier, je sentis que c'était Garofoli; et je vis entrer un petit homme à figure fiévreuse, à démarche hésitante; il ne portait point le costume italien, il était habillé d'un paletot gris.

Son premier coup d'oeil fut pour moi, un coup d'oeil qui me fit froid au coeur.

—Qu'est-ce que c'est que ce garçon? dit-il.

Mattia lui répondit vivement et poliment en lui donnant les explications dont Vitalies l'avait chargé.

—Ah! Vitalis est à Paris, dit-il, que me veut-il?

—Je ne sais pas, répondit Mattia.

—Ce n'est pas à toi que je parle, c'est à ce garçon.

—Le padrone va venir, dis-je, sans oser répondre franchement, il vous expliquera lui-même ce qu'il désire.

—Voilà un petit qui connaît le prix des paroles. Tu n'es pas Italien?

—Non, je suis Français.

Deux enfants s'étaient approchés de Garofoli aussitôt qu'il était entré, et tous deux se tenaient près de lui, attendant qu'il eût fini de parler. Que lui voulaient-ils? J'eus bientôt réponse à cette question que je me posais avec curiosité.

L'un lui prit son feutre et alla le placer délicatement sur un lit, l'autre lui approcha aussitôt une chaise; à la gravité, au respect avec lesquels ils accomplissaient ces actes si simples de la vie, on eût dit deux enfants de choeur s'empressant religieusement autour de l'officiant; par là je vis à quel point Garofoli était craint, car assurément ce n'était pas la tendresse qui les faisait agir ainsi et s'empresser.

Lorsque Garofoli fut assis, un autre enfant lui apporta vivement une pipe bourrée de tabac et en même temps un quatrième lui présenta une allumette allumée.

—Elle sent le soufre, animal! cria-t-il lorsqu'il l'eut approchée de sa pipe; et il a jeta dans la cheminée.

Le coupable s'empressa de réparer sa faute en allumant une nouvelle allumette qu'il laissa brûler assez longtemps avant de l'offrir à son maître.

Mais celui-ci ne l'accepta pas.

—Pas toi, imbécile, dit-il en le repoussant durement, — puis se tournant vers un autre enfant avec un sourire qui certainement était une insigne faveur :

—Ricardo, une allumette, mon mignon.

Et le mignon s'empressa d'obéir.

—Maintenant, dit Garofoli, lorsqu'il fut installé et que sa pipe commença à brûler, à nos comptes, mes petits anges; Mattia, le livre?

C'était vraiment grande bonté à Garofoli de daigner parler, car ses élèves épiaient si attentivement ses désirs ou ses attentions, qu'ils les devinaient avant que celui-ci les exprimât.

Il n'avait pas demandé son livre de comptes que Mattia posait devant lui un petit registre crasseux.

Garofoli fit un signe à l'enfant qui lui avait présenté l'allumette non désoufrée, celui-ci s'approcha.

—Tu me dois un sou d'hier, tu m'as promis de me le rendre aujourd'hui, combien m'apportes-tu?

L'enfant hésita longtemps avant de répondre; il était pourpre.

—Il me manque un sou.

—Ah! il te manque un sou, et tu me dis cela tranquillement.

—Ce n'est pas le sou d'hier, c'est un sou pour aujourd'hui.

—Alors c'est deux sous? tu sais que je n'ai jamais vu ton pareil.

—Ce n'est pas ma faute.

—Pas de niaiseries, tu connais la règle: défais ta veste, deux coups pour hier, deux coups pour aujourd'hui; et en plus pas de pommes de terre pour ton audace; Ricardo, mon mignon, tu as bien gagné cette récréation par ta gentillesse; prends les lanières.

Riccardo était l'enfant qui avait apporté la bonne allumette avec tant d'empressement; il décrocha de la muraille un fouet à manche court se terminant par deux lanières en cuir avec un gros noeuds. Pendant ce temps, celui auquel il manquait un sou défaisait sa veste et laissait tomber sa chemise de manière à être nu jusqu'à la ceinture.

—Attends un peu, dit Garofoli avec un mauvais sourire, tu ne seras peut-être pas seul, et c'est toujours un plaisir d'avoir de la compagnie, et puis Riccardo n'aura pas besoin de s'y reprendre à plusieurs fois.

Debout devant leur maître, les enfants se tenaient immobiles; à cette plaisanterie cruelle, ils se mirent tous ensemble à rire d'un rire forcé.

—Celui qui a ri le plus fort, dit Garofoli, est, j'en suis certain, celui auquel il manque le plus. Qui a ri fort ?

Tous désignèrent celui qui avait arrivé le premier apportant un morceau de bois.

—Allons toi, combien te manque-t-il? demanda Garofoli.

—Ce n'est pas ma faute.

—Désormais, celui qui répondra: "Ce n'est pas ma faute", recevra un coup de lanière en plus de ce qui lui est dû; combien te manque-t-il?

—J'ai apporté un morceau de bois, ce beau morceau-là.

—Ça c'est quelque chose; mais va chez le boulanger et demande-lui du pain en échange de ton morceau de bois, t'en donnera-t-il? Combien te manque-t-il de sous; voyons, parle donc.

—J'ai fait trente-six sous.

—Il te manque quatre sous, misérable gredin, quatre sous! et tu reparais devant moi! Riccardo, tu es un heureux coquin, mon mignon, tu vas bien t'amuser: bas la veste!

—Mais, le morceau de bois?

—Je te le donne pour dîner.

Cette stupide plaisanterie fit rire tous les enfants qui n'étaient pas condamnés.

Pendant cet interrogatoire, il était survenu une dizaine d'enfants; tous vinrent à tour de rôle, rendre leurs comptes; avec deux déjà condamnés aux lanières, il s'en trouva trois autres qui n'avaient point leur chiffre.

—Ils sont donc cinq brigands qui me volent et me pillent! s'écria Garofoli d'une voix gémissante; voilà ce que c'est que d'être trop généreux; comment voulez-vous que je paye la bonne viande et les bonnes pommes de terre que je vous donne, si vous ne voulez pas travailler? Vous aimez mieux jouer; il faudrait pleurer avec les jobards, et vous aimez mieux rire entre vous; croyez-vous donc qu'il ne vaut pas mieux faire semblant de pleurer en tendant la main, que de pleurer pour tout de bon en tendant le dos. Allons, à bas les vestes!

Riccardo se tenait le fouet à la main, et les cinq patients étaient rangés à côté de lui.

—Tu sais, Riccardo, dit Garofoli, que je ne te regarde pas parce que ces corrections me font mal, mais je t'entends, et au bruit je jugerai bien la force des coups: vas-y de bon coeur, mon mignon, c'est pour ton pain que tu travailles.

Et il se tourna le nez vers le feu, comme s'il lui était impossible de voir cette exécution. Pour moi, oublié dans mon coin, je frémissais d'indignation et aussi de peur. C'était l'homme qui allait devenir mon maître; si je ne rapportais pas les trente ou les quarante sous qu'il lui plairait d'exiger de moi, il me faudrait tendre le dos à Riccardo. Ah! je comprenais maintenant comment Mattia pouvait parler de la mort si tranquillement et avec un sentiment d'espérance.

Le premier claquement du fouet frappant sur la peau me fit jaillir les larmes des yeux. Comme je me croyais oublié, je ne me contraignis point, mais je me trompais. Garofoli m'observait à la dérobée; j'en eus bientôt la preuve.

—Voilà un enfant qui a bon coeur, dit-il en me désignant du doigt; il n'est pas comme vous, brigands, qui riez du malheur de vos camarades et de mon chagrin; que n'est-il de vos camarades; il vous servirait d'exemple!

Ce mot me fit trembler de la tête aux pieds: leur camarade!

Au deuxième coup de fouet le patient poussa un gémissement lamentable, au troisième un cri déchirant.

Garofoli leva la main, Riccardo resta le fouet suspendu.

Je crus qu'il voulait faire grâce; dais ce n'était pas de grâce qu'il s'agissait.

—Tu sais combien les cris me font mal, dit doucement Garofoli en s'adressant à sa victime, tu sais que si le fouet déchire la peau, tes cris me déchirent le coeur; je te préviens donc que pour chaque cri, tu auras un nouveau coup de fouet et ce sera ta faute; pense à ne pas me rendre malade de chagrin; si tu avais un peu de tendresse pour moi, un peu de reconnaissance, tu te tairais. Allons, Riccardo!

Celui-ci leva le bras et les lanières cinglèrent le dos du malheurweux.

—Maman! maman! cria celui-ci.

Heureusement je n'en vis pas davantage, la porte de l'escalier s'ouvrit et Vitalis entra.

Un coup d'oeil lui fit comprendre ce que les cris qu'il avait entendus en montant l'escalier lui avaient déjà dénoncé, il courut sur Riccardo et lui arracha le fouet de la main; puis se retournant vivement vers Garofoli, il se posa devant lui les bras croisés.

Tout cela s'était passé si rapidement que Garofoli resta un moment stupéfait, mais bientôt se remettant et reprenant son sourire doucereux :

—N'est-ce pas, dit-il, que c'est terrible; cet enfant n'a pas de coeur.

—C'est une honte! s'écria Vitalis.

—Voilà justement ce que je dis, interrompit Garofoli.

—Pas de grimaces, continua mon maître avec force, vous savez bien que ce n'est pas à cet enfant que je parle, mais à vous; oui, c'est une honte, une lâcheté de martyriser ainsi des enfants qui ne peuvent pas se défendre.

—De quoi vous mêlez-vous, vieux fou? dit Garofoli changeant de ton.

—De ce qui regarde la police.

—La police, s'écria Garofoli en se levant, vous me menacez de la police, vous?

—Oui, moi, répondit mon maître, sans se laisser intimider par la fureur du padrone.

—Ecoutez, Vitalis, dit celui-ci, en se calmant et en prenant un ton moqueur, il ne faut pas faire le méchant, et me menacer de causer, parce que, de mon côté, je pourrais bien causer aussi. Et alors, qui est-ce qui ne serait pas content? Bien sûr je n'irai rien dire à la police, vos affaires ne la regardent pas. Mais il y en a d'autres qu'elles intéressent, et si j'allais répéter à ceux-là ce que je sais, si je disais seulement un nom, un seul nom, qui est-ce qui serait obligé d'aller cacher sa honte?

Mon maître resta un moment sans répondre. Sa honte? J'étais stupéfait. Avant que je fusse revenu de la surprise dans laquelle m'avaient jeté ces étranges paroles, il m'avait pris par la main.

—Suis-moi.

Et il m'entraîna vers la porte.

—Eh bien! dit Garofoli en riant, sans rancune, mon vieux; vous vouliez me parler?

—Je n'ai plus rien à vous dire.

Sans une seule parole, sans se retourner, il descendit l'escalier, me tenant toujours par la main. Avec quel soulagement je le suivais! j'échappais donc à Garofoli; si j'avais osé, j'aurais embrassé Vitalis.

XVIII

LES CARRIERES DE GENTILLY

Tant que nous fûmes dans la rue où il y avait du monde, Vitalis marcha sans rien dire, mais bientôt nous nous trouvâmes dans une ruelle déserte; alors il s'assit sur une borne et passa à plusieurs reprises sa main sur son front, ce qui, chez lui, était un signe d'embarras.

—C'est peut-être beau d'écouter la générosité, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même, mais avec cela nous voilà sur le pavé de Paris, sans un sou dans la poche et sans un morceau de pain dans l'estomac. As-tu faim?

—Je n'ai rien mangé depuis le petit croûton que vous m'avez donné ce matin.

—Eh bien! mon pauvre enfant, tu es exposé à te coucher ce soir sans dîner; encore si nous savions où coucher.

—Vous comptiez donc coucher chez Garofoli?

—Je comptais que toi tu y coucherais, et comme pour ton hiver il m'eût donné une vingtaine de francs, j'étais tiré d'affaire pour le moment. Mais en voyant comment il traite les enfants, je n'ai pas été maître de moi. Tu n'avais pas envie de rester avec lui, n'est-ce pas?

—Oh! vous êtes bon..

—Peut-être le coeur du jeune homme n'est-il pas tout à fait mort dans le vieux vagabond. Par malheur, le vagabond avait bien calculé, et le jeune homme a tout dérangé. Maintenant, où aller?

Il était tard déjà, et le froid, qui s'était amolli durant la journée, était redevenu âpre et glacial; le vent soufflait du nord, la nuit serait dure.

Vitalis resta longtemps assis sur la borne, tandis que nous nous tenions immobiles devant lui, Capi et moi, attendant qu'il eût pris une décision. Enfin, il se leva.

—Où allons-nous?

—A Gentilly, tâcher de trouver une carrière où j'ai couché autrefois. Es-tu fatigué?

—Je me suis reposé chez Garofoli.

—Le malheur est que je ne me suis pas reposé, moi, et que je n'en peux plus. Enfin, il faut aller. En avant, mes enfants!

C'était son mot de bonne humeur pour les chiens et pour moi; mais ce soir-là il le dit tristement.

Nous voilà donc en route dans les rues de Paris; la nuit est noire et le gaz, dont le vent fait vaciller la flamme dans les lanternes, éclaire mal la chaussée; nous glissons à chaque pas sur un ruisseau gelé ou sur une nappe de glace qui a envahi les trottoirs: Vitalis me tient par la main et Capi est sur nos talons. De temp en temps seulement il reste en arrière pour chercher dans un tas d'ordures s'il ne trouvera pas un os ou une croûte, car la faim lui tenaille aussi l'estomac; mais les ordures sont prises en un bloc de glace et sa recherche est vaine; l'oreille basse, il nous rejoint.

Après les grandes rues, des ruelles; après ces ruelles, d'autres grandes rues; nous marchons toujours, et les rares passants que nous rencontrons semblent nous regarder avec étonnement : est-ce notre costume, est-ce notre démarche fatiguée qui frappent l'attention? Les sergents de ville que nous croisons tournent autour de nous et s'arrêtent pour nous suivre de l'oeil.

Cependant sans prononcer une seule parole, Vitalis s'avance courbé en deux; malgré le froid, sa main brûle la mienne; il me semble qu'il tremble. Parfois, quand il s'arrête pour s'appuyer une minute sur mon épaule, je sens tout son corps agité d'une secousse convulsive.

D'ordinaire je n'osais pas trop l'interroger, mais cette fois je manquai à ma règle; j'avais d'ailleurs comme un besoin de lui dire que je l'aimais ou tout au moins que je voulais faire quelque chose pour lui.

—Vous êtes malade! dis-je dans un moment d'arrêt.

—Je le crains; en tout cas, je suis fatigué; ces jours de marche ont été trop longs pour mon âge, et le froid de cette nuit est trop rude pour mon vieux sang; il m'aurait fallu un bon lit, un souper dans une chambre close et devant un bon feu. Mais tout ça est un rêve: en avant, les enfants!

En avant! nous étions sortis de la ville ou tout au moins des maisons; et nous marchions tantôt entre une double rangée de murs, tantôt en pleine campagne, nous marchions toujours. Plus de passants, plus de sergents de ville, plus de lanternes ou de becs de gaz; seulement de temps en temps une fenêtre éclairée ça et là et au-dessus de nos têtes, le ciel d'un bleu sombre avec de rares étoiles. Le vent qui soufflait plus âpre et plus rude nous collait nos vêtements sur le corps: il nous frappait heureusement dans le dos, mais comme l'emmanchure de ma veste était décousue, il entrait par ce trou et me glissait le long du bras, ce qui était loin de me réchauffer.

Bien qu'il fit sombre et que des chemins se croissassent à chaque pas, Vitalis marchait comme un homme qui sait où il va et qui est parfaitement sûr de sa route; aussi je le suivais sans crainte de nous perdre, n'ayant d'autre inquiétude que celle de savoir si nous n'allions pas arriver enfin à cette carrière. Mais tout à coup il s'arrêta :

—Vois-tu un bouquet d'arbres? me dit-il.

—Je ne vois rien.

—Tu ne vois pas une masse noire?

Je regardai de tous les côtés avant de répondre; nous devions être au milieu d'une plaine, car mes yeux se perdirent dans des profondeurs sombres sans que rien les arrêtât, ni arbres ni maisons; le vide autour de nous; pas d'autre bruit que celui du vent sifflant à ras de terre dans les broussailles invisibles.

—Ah! si j'avais tes yeux! dit Vitalis, mais je vois trouble, regarde là-bas.

Il étendit la main droite devant lui, puis comme je ne répondais pas, car je n'osais pas dire que je ne voyais rien, il se remit en marche.

Quelques minutes se passèrent en silence, puis il s'arrêta de nouveau et me demanda encore si je ne voyais pas de bouquet d'arbres. Je n'avais plus la même sécurité que quelques instants auparavant, et un vague effroi fit trembler ma voix quand je répondis que je ne voyais rien.

—C'est la peur qui te fait danser les yeux, dit Vitalis.

—Je vous assure que je ne vois pas d'arbres.

—Pas de grande route ?

—On ne voit rien.

—Nous sommes nous trompés!

Je n'avais pas à répondre, je ne savais ni où nous étions, ni où nous allions.

—Marchons encore cinq minutes, et si nous ne voyons vas les arbres nous reviendrons en arrière; je me serai trompé de chemin.

Maintenant que je comprenais que nous pouvions être égarés, je ne me sentais plus de forces. Vitalis me tira par le bras.

—Eh bien!

—Je ne peux plus marcher.

—Et moi, crois-tu que je peux te porter? si je me tiens encore debout c'est soutenu par la pensée que si nous nous asseyons nous ne nous relèverons pas et mourrons là de froid. Allons!

Je le suivis.

—Le chemin a-t-il des ornières profondes?

—Il n'en a pas du tout.

—Il faut retourner sur nos pas.

Le vent qui nous soufflait dans le dos, nous frappa à la face et si rudement, qu'il me suffoqua : j'eus la sensation d'une brûlure.

Nous n'avancions pas bien rapidement en venant, mais en retournant nous marchâmes plus lentement encore.

—Quand tu verras des ornières, préviens-moi, dit Vitalis; le bon chemin doit être à gauche, avec une tête d'épine au carrefour.

Pendant un quart d'heure, nous avançâmes ainsi luttant contre le vent; dans le silence morne de la nuit, le bruit de nos pas résonnait sur la terre durcie: bien que pouvant à peine mettre une jambe devant l'autre, c'était moi maintenant qui traînais Vitalis. Avec quelle anxiété je sondais le côté gauche de la route ! Une petite étoile rouge brilla tout à coup dans l'ombre.

—Une lumière, dis-je en étendant la main.

—Où cela?

Vitalis regarda, mais bien que la lumière scintillât à une distance qui ne devait pas être très grande, il ne vit rien. Par là je compris que sa vue était affaiblie, car d'ordinaire elle était longue et perçante la nuit.

—Que nous importe cette lumière, dit-il, c'est une lampe qui brûle sur la table d'un travailleur ou bien près du lit d'un mourant, nous ne pouvons pas aller frapper à cette porte. Dans la campagne, pendant la nuit, nous pourrions demander l'hospitalité, mais aux environs de Paris on ne donne pas l'hospitalité. Il n'y a pas de maisons pour nous. Allons!

Pendant quelques minutes encore, nous marchâmes, puis il me sembla apercevoir un chemin qui coupait le nôtre, et au coin de ce chemin un corps noir qui devait être la tête d'épine. Je lâchai la main de Vitalis pour avancer plus vite. Ce chemin était creusé par de profondes ornières.

—Voilà l'épine, il y a des ornières.

—Donne-moi la main, nous sommes sauvés, la carrière est à cinq minutes d'ici; regarde bien, tu dois voir le bouquet d'arbres.

Il me sembla voir une masse sombre, et je dis que je reconnaissais les arbres.

L'espérance nous rendit l'énergie, mes jambes furent moins lourdes, la terre fut moins dure à mes pieds. Cependant, les cinq minutes annoncées par Vitalis me parurent éternelles.

—Il y a plus de cinq minutes que nous sommes dans le bon chemin, dit-il en s'arrêtant.

—C'est ce qui me semble.

—Où vont les ornières?

—Elles continuent droit.

—L'entrée de la carrière doit être à gauche, nous aurons passé devant sans la voir; dans cette nuit épaisse rien n'est plus facile; pourtant nous aurions dû comprendre aux ornières que nous allions trop loin.

—Je vous assure que les ornières n'ont pas tourné à gauche.

—Enfin, rebroussons toujours.

Une fois encore nous revînmes en arrière.

—Vois-tu le bouquet d'arbres ?

—Oui, là, à gauche.

—Et les ornières?

—Il n'y en a pas.

—Est-ce que je suis aveugle? dit Vitalis en passans la main sur ses yeux, marchons droit sur les arbres et donne-moi la main.

—Il y a une muraille.

—C'est un amas de pierres.

—Non, je vous assure que c'est une muraille.

Ce que je disais était facile à vérifier, nous n'étions qu'à quelques pas de la muraille. Vitalis franchit ces quelques pas, et comme s'il ne s'en rapportait pas à ses yeux, il appliqua les deux mains contre l'obstacle que j'appelais une muraille et qu'il appelait, lui, un amas de pierre.

—C'est bien un mur; les pierres sont régulièrement rangées et je sens le mortier: où donc est l'entrée? cherche les ornières.

Je me baissai sur le sol et suivis la muraille jusqu'à son extrémité sans rencontrer la moindre ornière; puis revenant vers Vitalis, je continuai ma recherche du côté opposé. Le résultat fut le même : partout un mur ? nulle part une ouverture dans ce mur, ou sur la terre un chemin, un sillon, une trace quelconque indiquant une entrée.

(A suivre)

VIENNOISE

Pour Piano

EMILE PESSARD

Tempo di Mazurka

sonore

PIANO

p rit. a Tempo

rit. a Tempo rit.

pp f p

a Tempo rit.molto a Tempo

ff p ff

ff p ff p ff p ff p ff p ff p ff p ff p ff p ff p ff p ff p

1a 2a

rit. a Tempo

dim.

rit. a Tempo

rit. a Tempo

pp f p

rit. a Tempo

rit. molto a Tempo

ff p ff

délicatement

p le contre chant bien marqué

rinf

p rinf

rit. a Tempo rit. a Tempo

pp f p

rit. a Tempo

ff p

rit.molto a Tempo

ff p

dolce

rit. a Tempo dim. pp

rit. a Tempo mf rit. pp

a Tempo f p rit a Tempo ff

p rit.molto a Tempo ff

Pressez p f f

Presto p f ff Ped.

* Ped. 8a *

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

La guerre noire

Par J. B. D'AURIAC

(Suite)

—Si j'avais une de ces lianes en guise de corde à noeuds! murmura-t-il... ah! ma petite hache! voyons si je saurai lancer le "tomahwawk" comme un Indien!

Au même instant, la lame brilla dans l'espace, s'engagea dans les rameaux touffus, et retomba, entraînant avec elle quelques longs filaments qui vinrent caresser la tête du Parisien.

Il y avait vingt chances de mort contre une de salut, au bout de ce frêle lien suspendu à la crête des rochers.

Avec un sang-froid terrible, le Parisien essuya dans la terre sèche ses mains mouillées de sueur, et fit un signe de croix:

—Mon Dieu! dit-il, en ce moment protégez-moi!

Et il s'éleva à force de poignets le long des lianes tremblantes qui s'allongeaient en craquant sous le poids de son corps.

CHAPITRE VI

"PERDU! LUI! OH!!"

Cette effroyable ascension dura trois mortelles minutes; le major Spencer, saisi d'une émotion toute anglaise, les comptait sur son chronomètre.

Mais enfin, le courageux grimpeur arriva au sommet sans avoir fait rompre un fil de sa corde végétale.

Au moment où sa tête apparaissait au milieu des broussailles, Naïa arrivait sur l'extrême bord du roc à deux pas sur la droite... Si elle faisait un mouvement de plus, l'espace béant l'engloutissait... tant de dévouement était perdu!...

—Naïa! dit le Parisien d'une voix forte, mais tranquille, donne-moi donc ta main pour m'aider à monter.

Cet incroyable sang-froid eut un plein succès: Naïa s'arrêta comme fascinée par cet appel inattendu; puis, obéissant à une sorte de passivité mécanique, elle vint au Parisien, se baissa vers lui et le tira avec une vigueur fébrille.

—Vous venir du trou noir? Massa, quoi faire là, vous? dit-elle.

En même temps, un éclair fauve brilla dans ses yeux caves; d'un brusque mouvement, elle voulut s'échapper; mais le Parisien n'était pas homme à se laisser surprendre: Il saisit Naïa par les deux mains, et la retenant avec précaution:

—Est-ce que tu vas m'abandonner maintenant, tout seul, au milieu du bois? Je croyais que nous étions plus amis que ça... voyons, parle-moi un peu, et allons ensemble à ta cabane.

—Moi plus de cabane... plus rien moi sur terre; là-bas, loin... moi voir un rêve qui m'appelle... moi, partie en grand voyage, pas me retenir...

—Veux-tu que j'aille avec toi; je chasserai pour nous deux?

Naïa secoua la tête:

—Moi pas besoin... Lui chasser pour moi..

—Qui, lui?

La pauvre folle chercha un moment dans ses pensées errantes, pour trouver une réponse à cette question: mais déjà d'autres idées l'avaient assaillie; elle ne s'occupa plus du Parisien, et frappant avec humeur la terre de son petit pied:

—Moi bien pressée pourtant... attendue par maîtresse Reillière...

—Tu l'as vue!.. où? quand?... dis-moi vite, mignonne! s'écria le Parisien, oubliant à qui il parlait.

Naïa poussa un éclat de rire:

—Vous ressembler à un "goddam" amoureux qui voulait toujours faite visite à madame... mais madame pas vouloir... le goddam me demandait elle toujours, comme vous... plus troublé que vous... mais moi rien dire! allez-vous-en!

—Je veux aussi parler à maîtresse Reillière... elle m'attend aussi, tu sais qu'elle m'avait donné une commission pour Tiboë... mène-moi où elle est.

—Moi pas savoir où elle est... moi plus revu maîtresse...

—Que viens-tu faire ici?

—Moi chercher lui...

Et Naïa, se penchant à l'oreille du Parisien, ajouta d'une voix frissosnante:

—Lui parti... avec grandes ailes noires... lui "marron" dans les grands... grands bois.. pauvre petite Na' abandonnée chercher tout le jour, toute la nuit, partout... mais...

Elle s'interrompit pour essuyer une grosse larme... puis elle ajouta:

—Mais... rien trouver... perdu lui... oh!

A ce cri fatal qui rappelait toutes les terreurs de cette nuit sanglante, le Parisien ne put retenir un frémissement douloureux; la jeune femme se tut subitement, et roula autour d'elle des yeux hagards, comme si elle eût redouté de voir surgir encore cette clameur sinistre... comme si elle eût craint la réponse de quelque funèbre écho...

Au même instant, les pentes sonores des hautes collines apportèrent un cri étrange qui, dominant les rumeurs confuses des bois et des eaux, vint se répercuter aux flancs de la vallée.

Ce n'était pas le cri d'un animal féroce, ce n'était pas un appel sorti de quelque gosier humain; on eût dit une longue plainte surgie des entrailles de la terre, se traînant dans l'espace avec des notes lugubres et prolongées.

Na' et le Parisien demeurèrent immobiles, retenant leur respiration pour mieux écouter: au bout de quelques secondes, le même cri s'éleva encore, d'abord bas et tremblotant, puis vibrant et aigu, enfin sourd, lamentable, sinistre, et s'éteignit lentement au milieu des clameurs confuses qu'il avait soulevées parmi les échos.

—Quelle complainte est-ce donc là! murmura le Parisien; j'ai entendu le rugissement nocturne des bêtes fauves; j'ai entendu craquer les arbres et siffler les branches sous la tempête; j'ai entendu, sur les champs de bataille, gémir les poitrines humaines sous l'étreinte de l'agonie; j'ai souvent entendu, dans ce désert, des voix inconnues qui n'appartenaient à aucun gosier humain; mais jamais cri semblable n'a frappé mes oreilles... as-tu entendu, Na?

—L'oreille des "faces pâles" est faible, murmura près de lui une voix basse et gutturale, elle ne sait pas distinguer le cri du "pipa" (crapaud moustrueux) du sifflement du "bengali"... les voix du désert sont pour elle comme un souffle muet...

Le Parisien se retourna surpris, et demeura bouche béante en présence du spectacle extraordinaire qui frappa ses regards.

Debout, sur le bord d'un bosquet, à demi caché par les branches d'un arbre contre lequel il s'appuyait, Jérémie... Jérémie... mort et enseveli depuis trois jours... Jérémie venait de lui parler!

Le Parisien se crut le jouet d'une vision... il ne put trouver aucun son dans son gosier, et demeura muet, fixant sur l'apparition de syeux dilatés par la frayeur.

Le fantôme continua en s'adressant à la jeune femme:

—Muchacha! me voici... tu m'as cherché bien loin... j'étais bien près de toi... pourquoi es-tu pâle? as-tu froid? voilà ta mantille... as-tu faim? voilà des oeufs d'"oüjouoü"... nous sommes ensemble.

Naïa releva sa tête qu'elle avait penchée pour écouter, ouvrit ses yeux à demi-éteints et brûlés par le feu du délire. A chaque parole que prononçait Jérémie — son cher Jérem' — elle se retournait vers lui lentement comme attirée par une puissance invisible...

Avant qu'il eut cessé de parler, elle regarda en en face et resta abîmée dans une contemplation morne et inintelligente; quand il lui présenta la mantille elle tendit la main avec indifférence et jeta le vêtement sur ses épaules sans y faire attention...; mais, lorsqu'elle vit rouler jusqu'à ses pieds le globe blanc et irisé du premier oeuf qu'avait montré Jérem', elle se baissa vivement, un éclair d'intelligence brilla dans ses yeux, et prenant cette offrande de son mari:

—Bon ami! Jérem'!... bon pour sa petite Na'! bon lui... c'est lui!... s'écria-t-elle avec explosion.

Et, d'un bond fébrile, elle s'élança dans ses bras, en murmurant des paroles confuses; en même temps, un torrent de larmes déborda de ses paupières brûlantes; et cachant sa tête dans le sein du — bon Jérem, — elle s'abandonna à une joie silencieuse.

Au même instant les feuillages s'entr'ouvrirent de divers côtés; le Parisien stupéfait vit apparaître successivement Bono-Jocko, Taralcaral, Tsiah et un ecclésiastique aux cheveux blancs, bien connu dans l'île, sous le nom du pèe Ambroise.

Ce dernier s'avança rapidement vers le Parisien, en lui faisant signe de garder le silence:

—Elle est guérie, lui dit-il à voix basse; elle a pleuré enfin, la pauvre enfant... Hélas! il lui faudra pleurer encore, lorsque plus tard elle ne retrouvera plus son Jérem'; mais alors, sa raison revenue l'aidera à supporter sa douleur; elle pourra remercier Probado qui, en ce moment, la soutient dans ses bras. Ne trouvez-vous pas que l'illusion a été aussi complète que salutaire?

—Oui !... oui !... padre ! reprit le Parisien, encore interdit et troublé de cette scène étrange, oui! certes, j'y suis pris encore moi-même, ajouta-t-il, en passant dans ses cheveux sa main humide d'une sueur froide. C'est égal, vous avez eu une fameuse idée, padre, car il n'y a que vous pour imaginer des choses semblables; vous êtes comme le bon Dieu, vous faites tout ce que vous voulez.

—Ce n'est pas moi, c'est Celui qui est là-haut, notre père à tous, qu'il faut remercier, mon ami, dit le père Ambroise d'une voix grave... Disparaissez tous! ajouta-t-il vivement en voyant Naïa faire un mouvement pour relever la tête.

Alors s'approchant d'elle avec précaution, il prit paternellement sa tête chancelante, et l'attira doucement à lui, pendant que Probado (ou Jérem') se cachait sans bruit dans les broussailles. Naïa se tourna vers le vieux missionnaire, et, le reconnaissant aussitôt, lui sourit au travers de ses larmes.

Au moment où elle ouvrait la bouche pour lui parler, le même cri déjà deux fois entendu, surgit dans la forêt: à cette clameur effrayante, la jeune femme tressaillit; un feu sauvage brilla dans ses yeux... A ce sinistre symptôme, précurseur de la folie, le père Ambroise pâlit, mais ce fut l'affaire l'une seconde ; et comprimant les terribles battelents de son coeur, il s'écria d'un ton calme et presque joyeux:

—Ah! Jérem' a perdu un de ses chiens, je reconnais la voix de Nino; l'entendez-vous qui appelle? Taïaut! Taïaut! ajouta-t-il en jetant sa voix à la manière des chasseurs... Taïaut! Nino!...

Naïa sourit de nouveau... elle était hors de danger; l'héroïque sang-froid du missionnaire l'avait sauvée:

—Vous savez tout faire, padre, lui dit-elle en prenant ses grosses mains brunies dans ses petites mains tremblantes, vous savez appeler aussi bien que Jérem'...

A ce nom, elle fit une pause et se cacha un instant le visage dans ses mains. Le père Ambroise, qui, malgré son calme apparent, l'observait avec anxiété, vit reluire encore dans ses yeux le même éclair sinistre; il se hâta de lui parler:

—Pourquoi ne saurais-je pas ouvrir la bouche et crier comme un autre, mon enfant; j'ai de bons poumons... Entendez, s'écria-t-il, entendez! voilà le brave chien, il arrive au grand galop dans les broussailles!...

En effet, un bruit de branches heurtées, grandissant à chaque seconde, annonçait l'approche d'un animal; bientôt des aboiements brefs et entrecoupés se firent entendre, et Nino, le beau Terre-Neuve de M. de Reillière, fondit vers Naïa, aux pieds de laquelle il se roula avec des gémissements joyeux.

Elle jeta ses bras au coup de l'animal fidèle et l'embrassa, pendant qu'il promenait affectueusement sa large langue sur ses joues encore pâles, mais auxquelles commençait à revenir un sang généreux.

Le bon missionnaire, appuyé contre un arbe, remerciait Dieu et souriait, sans s'apercevoir qu'une grosse larme (perle précieuse de la charité) roulait sur le bord de sa paupière.

—Mon Dieu! murmura-t-il, le plus difficile est fait; étendez encore sur nous votre main paternelle, et aidez-nous à accomplir notre tâche.

—Où est le maître?... où est Jérem'? dit enfin Naïa, faisant au chien une question enfantine... appelez maître, Nino? appelez!

L'intelligent animal aboya en remuant la queue joyeusement; mais, comme si un triste souvenir eût traversé sa pensée, il s'arrêta court et poussa un demi-hurlement doux et plaintif; puis il redoubla ses caresses.

—Appelez! appelez! dit encore Naïa, lui entendre !

Nino fixa ses brands yeux noirs sur la jeune femme; et, après un moment d'hésitation, fit un effort pour aboyer; puis il se détourna en baissant la tête, et, aspirant l'air du côté de la plaine, poussa un nouveau hurlement bas et prolongé que répétèrent les collines environnantes.

Il n'y avait pas à s'y tromper; c'était bien cette clameur douloureuse, si bien nommée "hurlement de la mort", que jettent les chiens lorsqu'ils sont avertis, par leur merveilleux instinct, que leur maître va mourir, ou est mort.

C'était bien cette plainte lointaine déjà tant de fois entendue dans le désert.

Nino, après avoir vainement cherché au milieu des ruines de Port-au-Prince, effrayé et chassé par les noirs, avait suivi la piste de Mme de Reillière, et sur sa route avait rencontré deux tombes.

A la dernière, le désespoir l'avait pris, et il avait huré... hurlé... grattant la terre pour retrouver l'ami perdu.

Mais ses pattes s'étaient ensanglantées contre les lourdes pierres placées pour préserver le corps des bêtes carnassières.

Alors le chien avait repris sa course inquiète, jetant, par intervalles, sa voix désolée au silence de la solitude, et cherchant toujours.

A l'appel du missionnaire, il était accouru presque consolé; mais ne trouvant point là, encore ce maître, dont on lui parlait, il se reprenait à gémir, ne pouvant comprendre la joie de sa maîtresse.

Naïa pâlit et chercha autour d'elle: le père Ambroise, toujours seul, la regardait d'un air triste et paternel; il avait tiré de sa ceinture son Crucifix noir, seule arme, seule richesse du missionnaire; d'une main il le présenta à la jeune femme, de l'autre il lui montra le ciel.

L'affreuse vérité se faisait jour dans son esprit; elle tomba sur les genoux, et élevant au-dessus de sa tête ses mains jointes :

—Lui?.. demanda-t-elle.

—Là-haut! mon enfant, dans le ciel du bon Dieu! répondit la voix émue du vieillard.

Naïa fondit en larmes et s'affaissa évanouie...

Probado, accouru sur un signe du missionnaire, la prit doucement dans ses bras et la déposa sur un lit de mousse; puis, avec la sollicitude d'un père, il s'agenouilla auprès d'elle.

—La voilà hors de tout danger, dit le père Ambroise, après lui avoir tâté le pouls; sa faiblesse extrême l'a sauvée en la préservant d'une crise nerveuse que je redoutais. Couvrez-la de vêtements, et que Nino se place auprès d'elle pour la réchauffer: son évanouissement va se terminer par un sommeil salutaire.

Aussitôt chacun s'empressa de donner, l'un sa couverture, l'autre son manteau ; le Terre-Neuve n'attendit pas l'ordre de se coucher auprès d'elle. Bientôt un profond silence régna dans le petit bivouac; les hommes gardant ; le chien couvant de l'oeil sa maîtresse; celle-ci dormant; et, à quelques pas, le bon missionnaire priant avec ferveur.

Une demi-heure s'était écoulée ainsi, lorsque Jocko, redressant sa grande taille, se mit à prêter une oreille attentive et chercha à sonder de sa vue perçante l'épaisseru des feuillages.

Au même instant, Nino leva la tête et poussa un grognement sourd.

Chacun aussitôt se mit en observation :

—Pas de bruit! dit Jocko d'une voix basse comme un souffle... moi ramper... moi voir plus loin que les nuages.

Il disparut comme une ombre dans les broussailles, sans froisser une branche, sans faire tomber une seule feuille.

CHAPITRE VII

HISTOIRE DE TSIAH

Au bout de quelques minutes, Jocko reparut comme un fantôme sortant de terre, et s'assit tranquillement sur la pierre qui lui avait déjà servi de siège.

—Les Goddam et Mac-Héron, dit-il, petite troupe, autant de bruit qu'une grande armée! eux boiteux, et penser que tout le monde être sourd.

—Qu'allons-nous faire de ces sots compagnons ? dit Probado, auquel le Parisien avait déjà rendu compte de ses aventures.

—Je m'en charge, répondit celui-ci ; ce soir, ils seront perdus en pleine forêt... La patience leur a manqué là-bas, à m'attendre le nez en l'air, ils ont "filé" tout droit devant eux, et ils arrivent par le "Saut de la Louve", n'est-ce pas, Bono-Jock' ?...

Le nègre hocha la tête affirmativement; le Parisien continua en s'adressant à Tsiah :

—Ils en ont pour trois grands quarts d'heure avant d'arriver; "petit", termine-moi ton histoire... tu me disais qu'après avoir enseveli ton pauvre père, vous aviez pris le sentier des "Grands-Vents", tournant ainsi, à votre insu, le dos à la mer; puisque, vers le soir, après une dure journée, vous aviez dormi dans une clairière...? et le lendemain?... voyons ?...

—Quand le matin est venu, dit Tsiah, j'ai voulu me lever en me réveillant, mais je n'ai pas pu : une corde me serrait le cou, huit Peaux-Noires nous entouraient. Castaing était assis à quelques pas... Castaing le chef... vous savez ?

—Oui, je ne le connais que trop, grommela le Parisien, mais ma carabine désire faire plus ample connaissance avec lui... continue, Nino.

—En voyant ces hommes, j'ai compris que tout était perdu... j'ai regardé vite maîtresse Reillière ; elle pleurait à genoux contre un arbre auquel elle était attachée... les petites filles avaient leurs quatre mains prises dans un noeud coulant... Castaing les tenait couchées sur l'herbe à deux pas devant lui.

—Oh! le gredin! attacher une femme et des enfants... et puis?...

—Alors j'ai appelé doucement... "Maîtresse! maîtresse! je suis là!" Il me semblait que ma voix lui ferait plaisir... mais elle n'a rien dit, elle ne m'a pas regardé; ses yeux semblaient se fondre à contempler en pleurant ses deux mignonnes. Blanche ne disait rien non plus, ses yeux brillaient comme des lampyres; mais la petite Louise tremblait de tous ses membres; en m'entendant, elle s'est mise à crier : "Tsiah! ces cordes font bien mal, viens les couper; je me lèverai pour aller consoler petite maman qui pleure." Castaing a secoué la corde comme on retire la laisse d'un chien. Louise, épouvantée, n'a plus rien dit...

—Oh!... fit le Parisien en se rongeant les poings; oh!... allons! continue!...

—Quand le soleil a été levé, poursuivit Tsiah, Castaing a bien déjeuné avec ses hommes ; nous n'avons rien mangé, pourtant j'avais bien faim; la veille, nous n'avions eu pour nourriture que des bananes trouvées par terre, déjà attaquées par les fourmis. Je voyais bien aussi que les enfants avaient besoin: Louise regardait avidement les bons morceaux que chaque noir portait à sa bouche; une fois, je crus qu'elle allait demander, mais Blanche, qui se tenait raide comme une feuille sèche, lui fit un signe de ses yeux noirs et brillants; la pauvre petite baisse la tête, et, au mouvement de ses lèvres, je compris qu'elle balbutiait ces mots: "J'ai faim!"

Le Parisien s'arracha une poignée de cheveux qu'il tenait dans la main et chercha autour de lui quelque chose à fracasser... ce fut un mimosa qui paya pour Castaing; il fut déchiqueté en mille morceaux.

Cependant, Tsiah continuait son histoire.

—Après le déjeuner, Castaing leva en l'air son grand fouet, et, en nous menaçant, donna le signal du départ. Nous marchâmes longtemps en silence, nous dirigeant du côté de la vallée "del Duende". Maîtresse Reillière et les petites avaient bien de la peine à marcher; leurs souliers minces étaient tout déchirés; au bout d'une heure, Louise boitait si fort, qu'elle tomba par terre; elle était toujours liée à sa soeur: la mère était à quelques pas en avant, et ne la vit pas tomber. Blanche, les lèvres serrées, marchait sans broncher, quoique laissant à chaque pas une trace sanglante; elle suspendit Louise à son cou et essaya de la porter ; mais, au bout de quelques pas, elles tombèrent toutes deux. Au bruit de leur chute, la mère se retourna et vit que Castaing les tirait encore avec la corde, marchant toujours. Je ne sais pas comment elle a fait, mais tout à coup elle a bondi sur Castaing comme une panthère, et lui a arraché la corde si violemment, qu'il est tombé à la renverse: en même temps elle s'est jetée à genoux près des enfants. Castaing, furieux, s'est relevé, le fouet en l'air, et il allait en cingler les pauvres créatures; ça m'a fait monter le sang au visage, j'ai pris mon élan, et, saisissant la lanière au vol, je lui ai rompu le manche dans les mains ; puis, avec un bon moulinet, je l'ai refoulé à deux pas, en lui disant: "Prends garde, lâche, il y a un homme ici !"

—Bien, mon fils! viens que je t'embrasse, brave enfant! s'écria le Parisien. Et il le serra dans ses bras avec une telle ardeur que Tsiah en perdit haleine. Et ensuite?... dis-moi vite... que fit-il, ce grand mannequin? Oh! il faudra qu'on lui mange le coeur !...

—Ensuite, dit Tsiah en reprenant sa respiration, Castaing a voulu me lancer un coup si furieux, avec le tronçon du manche, qu'il a trébuché et s'est blessé le genou sur une grosse pierre tranchante. Moi, toujours en garde, je me tenais droit devant les femmes. Malheureusement, un noir m'a pris en traître, et m'a jeté dans les bras de Castaing. Alors celui-ci, crispant ses grosses mains crochues, m'a élevé au-dessus de sa tête, a couru vers le précipice et m'a jeté de toutes ses forces.

—Brrrr! fit le Parisien, voilà un être que je ferai sauter aussi haut que le Piton des Curidas! Et toi, mon pauvre papillon noir, à quelle branche t'es-tu raccroché ?

—Comme vous le dites, après avoir tournoyé en l'air, je me suis abattu sur un tamarinier dont les rameaux serrés m'ont retenu; je m'y suis cramponné des mains et des dents, et j'ai assez facilement gagné la terre. Mais que de fois, sur la mousse, il m'a semblé que la montagne tournait autour de moi, je suis tombé, puis il m'a semblé que la nuit venait, et j'ai perdu connaissance. Quand je suis revenu à moi, le soleil brûlait ; il paraît que j'étais resté longtemps "endormi". Aussitôt j'ai fait tous mes efforts pour remonter le flanc de la montagne; mais la chose n'était pas facile, il m'a fallu au moins trois heures pour arriver à la cîme: une fois là, je n'ai plus su me reconnaître, j'ai erré longtemps dans les bois, cherchant les traces de Castaing, je n'ai rien pu découvrir. La nuit venue, je me suis niché dans un arbre creux, où j'ai bien reposé. Le lendemain, j'ai recommencé ma course au hasard, toujours sans trouver aucune trace; vers le soir, j'ai rencontré Jocko: il était temps, je ne pouvais plus marcher, et je mourais de faim.

—De sorte, ajouta le Parisien, en se parlant à lui-même, que les traces de madame de Reillière sont jusqu'à présent tout ce qu'il y a de plus inconnues. Mons' Castaing a fait un retour dans le bois, comme le loup traqué par les chasseurs; je parierais qu'il a tourné le dos à sa direction première, et qu'il marche au nord maintenant, après avoir visé le midi. Qu'en dis-tu, Bono ?...

Celui-ci étendit la main du côté de l'est :

—Les "pipas" ne sont pas seuls aux marais de Riquille, dit-il, je regarde, et je vois jusqu'au fond des savanes... Il y a loin d'ici au morne des Curidas ; mais le loup poursuivi fait de grands détours dans la plaine avant de regagner sa tanière.

—Ce qui, en bon français, veut dire que Castaing va au more des Curidas en passant par les marais de Riquille; est-ce ça, Probado? demanda le Parisien.

Le Basque hocha silencieusement la tête.

—Bien! vous avez vu les traces?

—Je le sais! dit sentencieusement Probado.

—Il faut courir l'atteindre, avant qu'il ait mis les fondrières entre lui et nous !

—Les balles siffleront demain soir, mais non dans les marécages... nous serons sur les montagnes. "Pensez-y bien".

—Ah! j'entends; nous allons prendre les devants et nous placer en embuscade. C'est une bonne idée, le noir serait capable de noyer dans les "vases" la mère et les enfants, s'il se voyait serré de près... Ah! comme je vais lui travailler les côtes... En tout cas, je connais une balle qui lui traversera la tête en passant par ses deux vilaines oreilles... vous entendez, Taral !

Celui-ci, en forme de réponse, abattit son gros poing sur une pierre, qui s'enfonça d'un demi-pied sous le coup.

—Charam ! grommela-t-il, je l'écraserai comme une orange gâtée.

Probado ne dit rien, mais il se mit à visiter "Souffle-dur" avec ardeur et prépara des rondelles de cuir pour envelopper ses balles; ce luxe de précautions était chez lui l'indice de grands projets. Par imitation, le Parisien en fit autant. Jocko, depuis quelques instants, s'occupait d'un affreux mélange bouillonnant dans une coquille de coco, et destiné à empoisonner les pointes de ses flèches. Taralcaral s'exerçait à casser d'un coup de poing les pierres qui avaient le malheur d'être à sa portée.

Le père Ambroise, aidé de Tsiah, avait allumé un petit feu sur lequel il préparait pour Naïa une boisson salutaire.

Celle-ci dormait toujours, chaudement blottie contre le brave Nino, qui, lui, ne dormait pas, bâillant pour se désennuyer, mais sans se permettre le moindre mouvement.

Sur ces entrefaites, arriva la troupe anglaise, précédée de Mac-Héron. Probado et le Parisien allèrent au-devant des nouveaux venus: après les présentations réciproques et quelques pourparlers, le major Spencer fit camper ses hommes dans un bosquet voisin.

Il fut résolu qu'on partirait la nuit suivante à minuit; en conséquence, tous se mirent à préparer le repas du soir; les Anglais se livrèrent avec emporteemnt aux délices d'un rostbeef chaud, burent un bon verre de "gin" et s'apprêtèrent à dormir "double", en prévision des veilles futures.

La petite troupe française s'abandonna également au repos.

Ceepndant, Probado, toujours sur ses gardes, ne dormait que d'un oeil.

Bien lui en prit, car lorsque la nuit fut devenue sombre, des mouvements suspects, partant du bivouac anglais, éveillèrent son attention. Il mit "Souffle-dur" à l'épaule, et se glissa d'arbre en arbre, après avoir averti le père Ambroise, qui se plaça en sentinelle dans un tronc d'arbre creux.

Toutes ces précautions prises, Probado fit le tour du campement, l'oeil au guet, l'oreille tendue, le doigt à la détente de sa carabine.

(A suivre)

Les origines du café

LE café est servi ! Chacun s'apprête à le déguster lentement, et des exclamations s'entrecroisent, admiratives et enthousiastes.

Le noir breuvage provoque avant que d'être bu la joie de l'odorat, agréablement caressé par son parfum pénétrant.

Sa couleur, plus ou moins sombre, sa saveur, plus ou moins forte, le mélange des différentes variétés d'espèces, combiné avec art pour obtenir un arôme parfait, sont d'interminables sujets de conversation animée entre véritables gourmets amateurs de café.

Mais combien parmi ceux qui discutent ainsi, seraient à même de fournir sur les origines du café, sur sa culture, sur la manière dont on le récolte, des renseignements même superficiels ?

Ils sont uniquement dégustateurs, et bornent leur savoir à goûter savamment et à exprimer leur plaisir ou leur mécontentement.

Ce sont les papilles de la langue qui se réjouissent ou s'indignent, mais n'en demandez pas davantage aux amateurs.

Par contre, les producteurs, et tous ceux qui ont affaire à eux, les gros acheteurs, les importateurs, sont très exactement documentés, et nous croyons avoir été bien avisés en nous adressant à M. Aug. Comte, qui, revenant d'un long voyage d'étude et d'affaires dans toutes les Antilles, a acquis une connaissance très approfondie sur le sujet que nous voulons traiter aujourd'hui.

Marchands de paniers, de la Jamaïque

M. A. Comte s'est gracieusement mis à notre disposition, et c'est d'après son propre récit que nous offrons à nos lecteurs les intéressants détails qui suivent.

L'origine du café est assez obscure. Un médecin arabe du IXème siècle, Raczès, en fit mention dans un mémoire et en indiqua les propriétés. On attribue sa découverte à un jeune berger, qui aurait remarqué que ses chèvres manifestaient une vivacité extraordinaire après avoir brouté les graines et les feuilles de l'arbrisseau appelé " cafier ".

Mais ces histoires tiennent trop de la légende pour qu'on puisse y attacher la moindre importance.

Le café fut importé de Perse à Aden par Gèmal-Eddin, vers 1420; il n'arriva à Constantinople qu'en 1550. Les ambassadeurs de la Sublime-Porte l'introduisirent en France, et Louis XIV en but pour la première fois en 1644.

L'usage s'en répandit bientôt en Italie, puis en Angleterre.

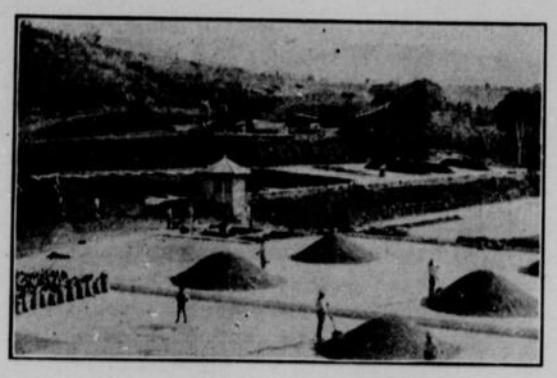
Les Hollandais plantèrent le caféier à Java, et en offrirent quelques pieds au Jardin des Plantes de Paris. L'un de ces pieds, donné par Louis XIV au capitaine Du Clieux, fut par ce dernier transporté à la Martinique et planté avec succès. C'est donc de cet unique pied de caféier que naquirent les immenses plantations qui couvrent aujourd'hui une partie de l'Amérique Méridionale.

Le nombre est grand des variétés de café, dont les noms rappellent les pays d'origine.

Le café " Moka " est le plus estimé, et celui dont le nom est le plus répandu. C'est cependant une des sortes qui est la plus rare à trouver, car la plus grande partie de la récolte du " Moka " est consommée en Asie Mineure et en Perse. Ce qui n'empêche pas de dire " une tasse de moka ", en parlant de n'importe quel café.

Sous les Tropiques le caféier se cultive très facilement, à presque toutes les altitudes. Il aime les régions tempérées, dont la température ne descend pas au-dessous de 75 degrés Fahrenheit et ne monte pas au-dessus de 20 degrés; le versant des montagnes lui convient bien.

Les graines, qui perdent très vite leur pouvoir germinatif, sont semées presque aussitôt qu'on les a recueillies, de préférence à l'équinoxe, dans des pépinières dont le sol, très meuble, doit être souvent arrosé; au bout de neuf ou dix mois, on repique le jeune pied à sa place définitive; la plantation doit être sarclée trois ou quatre fois par an, et protégée par un rideau d'arbres contre le vent et l'ardeur du soleil.



La fermentation du café en plein air

Lorsque le caféier atteint l'âge de trois ans, il commence à fructifier. Il atteint alors une hauteur moyenne de 15 pieds.

En mars, il donne des fleurs blanches dont l'odeur est fort agréable.

Le fruit, appelé communément " cerise ", est une sorte de drupe contenant deux noyaux minces, de consistance parcheminée, convexes sur leur face interne qui regarde le noyau opposé. Ils enveloppent chacun une graine de même forme (grain de café ou fève) qui porte un sillon sur sa face plane et contient un albumen corné.

La récolte du café se fait en deux ou trois fois ; les drupes intactes constituent le café en cerise; réduites aux noyaux, elles forment le café en parches; les graines dépouillées de leurs noyaux donnent le café décortiqué; il est dit pelliculé quand elles sont encore pourvues de leur périsperme, et " nu " quand celui-ci a été détruit par le frottement.

On se débarrasse de la pulpe du fruit soit par dessication à l'air libre, soit en laissant les cerises fermenter à l'humidité, soit, ce qui est bien préférable, en grageant le café, c'est-à-dire en soumettant les cerises à l'action de moulins spéciaux qui déchirent la pulpe puis en entraînent les débris par un lavage à eau courante. On sèche ensuite les grains dans une étuve à 52 degrés.

Le café est enfin pesé et mis en sacs, barils, ballots.

La torréfaction se fait à l'endroit même de la consommation dans des brûleurs tournants qu'un homme expert surveille.

M. A. Comte, achetant des fruits à une négresse des Antilles

Pour sécher le café brûlant au sortir des brûloirs, on emploie un grand éventail mécanique, puis on le passe dans un élévateur, afin d'enlever les pierres et autres saletés qui pourraient s'y trouver.

Il ne reste plus qu'à le moudre et à le vendre.

N'est-il pas étonnant, nous dit M. Comte après cette longue explication technique, que les prix du café puissent rester si bas après un aussi grand nombre d'opérations ?

Le café est soumis à un grand nombre de sophistications, même à l'état de grains.

On cherche à donner aux grains, soit cueillis trop tôt, soit altérés, l'aspect, la couleur des grains des espèces recherchées.

Le café, comme toute chose supérieure, a ses ennemis. Des gens le calomnient, après en avoir abusé, d'autres lui attribuent à tort une action néfaste sur le système nerveux. Il en est du café comme de toute autre chose. L'abus ne peut qu'être nuisible, mais, pris à petites doses, après les repas, le café est un stimulant des fonctions stomacales, et ne cause jamais cette dépression fonctionnelle qui accompagne inévitablement l'ingestion de l'alcool.

Lorsque l'on veut demander un effort supplémentaire aux forces physiques, une tasse de café est le meilleur excitant du système nerveux que l'on puisse trouver.

Les écrivains, les poètes en firent jadis et en font aujourd'hui un usage constant pour stimuler leurs cerveaux, fatigués par les multiples efforts que nécessitent leurs travaux.

Au Canada, comme en tous pays anglais, il est fait une consommation considérable de café, et, à Montréal, les importateurs de cette denrée alimentaire sont très nombreux.

Cependant, si, comme nous l'avons dit au début de cet article, rares sont les personnes qui pourraient disserter sérieusement sur les cafés, non

La demeure d'un planteur de café

moins rares sont celles qui le préparent d'une façon parfaite.

Aussi, en terminant, conseillons-nous aux ménagères qui nous lirons, de bien se renseigner quant à la façon culinaire de préparer le café, avant de blâmer, soit le produit lui-même, soit son importateur.

En cela comme en bien d'autres choses, c'est le tour de main qui est indispensable au succès.

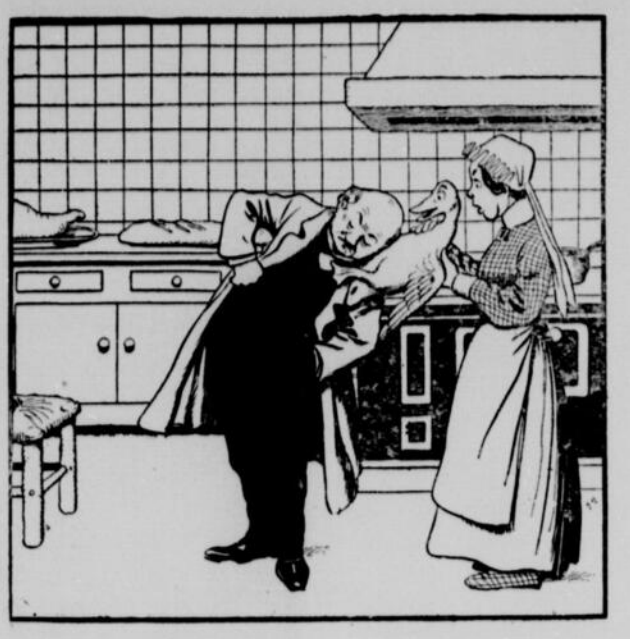
A une vieille chaise

(PIÈCE A DIRE)

Pauvre chaise branlante, en un coin délaissée,
Où s'asseyait toujours notre aïeule, lassée,
Quand elle revenait, à petits pas tremblants,
Avec son grand foulard serrant ses cheveux blancs,
D'une légère course à travers la campagne.
Comme tu l'accueillais, ta fidèle compagne,
Tendant ton souple jonc vers les membres raidis
De la chère grand'mère aux regards attiédis;
Avec quel soin ému, quelle grâce empressée,
Tu la laissais s'asseoir encore toute oppressée
De l'effort dangereux qu'elle s'était permis
Pour aller voir, là-bas, quelques anciens amis !...
Mais depuis que la mort vers elle est accourue,
Qu'on n'entend plus son pas trottiner dans la rue,
Que tu ne perçois plus son bâton familier
Annoncer sa venue au bas de l'escalier,
La tristesse te ronge et ton vieux bois s'effrite!
Dans ton coin isolé, profané par la mite,
Tu ne peux supporter le poids de ce malheur
Et te livres, vaincue, à ton âpre douleur.
C'est pourquoi, dans la nuit, quand soufflent les ra- [fales,
Tu laisses s'échapper parfois comme des râles
Et que l'on voit ton dos s'effacer, sombre et las,
Car tu sens s'approcher l'heure du noir trépas...
Tu t'éteindras soudain dans la flamme bleuâtre;
L'essence de ton bois, en prenant son essor
Sur les rayons ardents de tes flammèches d'or,
Ira tout doucement se glisser sous sa cendre,
Pour la lui rendre encor plus moelleuse et plus ten- [dre,
Et tu pourras alors, dans ta félicité,
Lui servir de soutien toute l'Eternité !

PAUL PLAN

POUR RIRE



HYGIENE MODERNE — Le docteur — Les bronches sont excellentes... les poumons fonctionnent admirablement... vous pouvez mettre au four.

Un souper inattendu

Un jour que les deux grands musiciens Biszt et Rubini donnaient un concert dans une grande ville de France où, paraît-il, on aimait la belle musique, ils furent fort surpris de ne trouver qu'une cinquantaine d'auditeurs dans la salle. Faisant contre fortune bon coeur, Rubini chanta de son mieux et Biszt joua de même.

Pourtant, l'assemblée semblait distraite et maussade; le célèbre violoniste hongrois s'arrêta alors et dit :

—Messieurs et madame (il n'y avait qu'une dame), je pense que vous avez assez de musique; oserai-je maintenant vous prier de vouloir bien souper avec nous?

Les conviés se regardèrent fort étonnés, puis, comme la proposition ainsi faite était très engageante, ils ne tardèrent pas à accepter. Le souper coûta à Biszt plus de 240 piastres. Seulement, le lendemain, la salle était bondée bien avant le commencement du concert: on dut refuser plus de deux mille personnes, que l'espoir d'un souper avait attirées. Les deux artistes, enchantés, se gardèrent bien alors de renouveler leur proposition de la veille.

Un papetier philosophe

—A quand le mariage? demanda le papetier en souriant à la belle jeune fille qui venait de terminer son emplette.

—Comment pouvez-vous savoir?... demanda la jeune fille en rougissant.

—Quand une demoiselle de votre âge achète cent feuilles de papier à lettre et vingt-cinq enveloppes seulement, c'est que le mariage n'est pas très loin.

M. Facheux, on se moque de vous!

Pour faire des discours, il n'est pas besoin d'être éloquent, pas plus que, pour faire des romans, il n'est utile d'écrire le bon français! Une voix forte, beaucoup de toupet et peu d'idées: voilà un orateur improvisé ! M. Fâcheux, par exemple, qui prit la parole dimanche dernier au banquet des fabricants de noyaux de pêche, manque moins d'aplomb que d'orthographe! Durant une demi-heure, au dessert, il ennuya ses compagnons par un interminable discours qu'il acheva enfin en un toast bien senti :

—Messieurs, je 'boi-t-aux arts ".

Et son voisin lui réplique aussitôt:

—Et moi, je " boi-t-aux lettres " !

Préférences peu familliales.

Le papa du petit Pierre lui dit :

—Tu as été bien sage, alors maman va aller au marché pour acheter un enfant. Qu'est-ce que tu aimes le mieux, un petit frère ou une petite soeur ?

—Moi, dit petit Pierre, si ça ne fait rien à maman, j'aime mieux un petit poney.

Comment les Japonais s'invitent à diner.

Jusqu'à quel point peut aller l'humilité dans la politesse japonaise ? Nos lecteurs s'en rendront compte par cette curieuse invitation à dîner, que nous traduisons le plus fidèlement possible, et dont les termes sont assez fréquemment employés dans les classes moyennes et élevées du Japon :

" Je vous demande très humblement pardon si je vous outrage en vous priant de bien vouloir venir dîner chez moi. La maison est petite et très mal tenue. Nos habitudes sont mauvaises et vous n'aurez probablement rien à manger; et cependant, j'ose espérer que vous voudrez bien condescendre à m'honorer de votre présence à six heures. "

Comment trouvez-vous ce petit morceau ?

En arrivant à la maison " très mal tenue ", vous trouvez tout admirablement propre et arrangé avec un goût délicat. L'hôte et l'hôtesse se confondent en affabilités, et le menu ne comporte pas moins de dix à quinze services...

Ah! si les Japonais mettaient autant de politesse à faire la guerre !

EN RUSSIE — Comparaison entre deux types connus.

Le cosaque turc. Le Bachi-Bouzouk russe. (Les Strieli de St Pétersbourg.)

A malin malin et demi.

Bob et Rémy se promènent ensemble. Soudain, Bob s'arrête et ramasse un objet qu'il s'empresse de fourrer dans sa poche.

—Qu'est-ce que c'est ? demande Rémy.

—Une pièce de vingt sous.

—Elle ne t'appartient pas.

—Non des fois! Elle est peut-être à toi !

—Pour sûr, j'en ai perdu une il y a quelques jours.

—Ta pièce n'était pas trouée!

—Si, justement, elle était percée.

—Et bien, mon vieux, regarde, celle-ci ne l'est pas !...

La mégère enragée

Mme Lavasse n'aime pas son mari: ça c'est de notoriété publique. Aussi quand M. Lavasse s'est trouvé hier gravement indisposé et que le médecin a reconnu en lui tous les symptômes de l'empoisonnement ne s'est-il élevé qu'une voix dans tout le quartier pour accuser du crime l'épouse trop acariâtre.

Un vomitif énergique a sauvé le mari, et maintenant le commissaire de police interroge la mégère.

—Qu'avez-vous à répondre à l'accusation portée contre vous?

—Je proteste! c'est faux! Je n'ai rien fait.

Et, avec un regard féroce jeté sur le malheureux:

—Je demande l'autopsie!

A belles dents.

En un bal charmant, où les langues s'agitent autant que les " gambettes ".

Une jeune fille longue, maigre, un " mât de cocagne ", vient de faire son entrée en une toilette rose singulièrement ajustée.

Aussitôt, dans le groupe des mères :

—Oh ! voilà Mlle Chafouine ! Quel port, ma chère !

—Pauvre fille, comme sa robe est mal faite!

—Mais, chère madame, si sa robe était bien faite, elle ne lui irait pas !

A l'école de droit.

Un élève, qui n'est plus de la première jeunesse, s'avance pour subir son examen.

Le professeur pose la question suivante:

—Dans certains cas, vous le savez, la mère peut être tutrice de ses enfants si elle est majeure.

—Oui, monsieur, répond le candidat.

—Est-ce que, à son défaut, la grand'mère peut être aussi tutrice de ses petits-enfants ?

Le candidat, sans sourciller :

—Mais oui, monsieur, pourvu que la grand'mère soit " aussi " majeure !

Calino au salon

Calino, qui se pose volontiers en "amateur d'art", fait des compliments extrêmements flatteurs à un peintre médaillé au dernier Salon.

Le peintre est, naturellement, enchanté au fond ; mais, pour la forme et par feinte modestie, il croit devoir se défendre quelque peu.

—Non, non, mon cher maître, insiste, de plus en plus gracieusement, l'excellent Calino; moi, je suis sincère; je ne vous dis pas ça parce que vous êtes là. Vous n'y seriez pas, je vous le dirais tout de même!

C'est pas juste.

—Qu'est-ce que ça veut dire, André, de couper du vin? demande le petit Paul à son frère.

—Ça veut dire d'y ajouter un autre liquide.

—Alors, quand on coupe le vin, il augmente ?

—Bien sûr.

—Je trouve que c'est pas juste, moi !

—Comment, ça n'est pas juste ?

—Mais non, puisque quand on " coupe " le pain, il diminue.

RASTAS PARISIENS — Le photographe qui a fait ce portrait n'est pas ouné bonne opérateur; celui qui me fit mon portrait à moi est bien plous fort.

—Oh!... comment s'appelle-t-il ?

—Qu'importe, vé né lé connaissez pas.

—Ça ne fait rien, dites toujours son nom.

—Eh bien, il se namme Moussié Bertillon !

Bravo, villageois!

Histoire d'amuser sa femme, M. Foidoie, épicier, a invité à dîner le jeune Pichet, cocher de fiacre, récemment débarqué à la ville. M. Foidoie, qui est un bel esprit à ses moments perdus, s'est bien promis de rire du villageois. A peine le dessert est-il sur la table que l'amphitryon s'écrie :

—Allons, Pichet, poussez-nous-en une.

—Oh! m'sieu Foidoie, jamais je ne chante.

—Alors, sifflez! Voyons, voyons, ne vous faites pas prier !

—Je ne siffle pas.

—Allons, monsieur Pichet, insiste Mme Foidoie, sifflez: à la campagne, on siffle souvent.

—Oui, madame, mais seulement quand les bêtes sont loin !

Vouloir et pouvoir

Lapanne doit beaucoup d'argent à son boucher. Celui-ci, bon garçon, n'a encore rien dit, mais il commence cependant à trouver que cela suffit comme ça.

Hier, Lapanne entre chez lui et lui dit:

—Il me faudrait un beau gigot, mais je voudrais le payer au comptant.

—Très bien, fit le boucher, satisfait.

Et il lui servit la viande demandée.

Mais, voyant Lapanne se diriger vers la porte avec son gigot sous le bras, il le retint.

—Vous m'avez dit que vous voudriez le payer comptant.

—En effet, répliqua Lapanne, je voudrais bien le payer comptant, mais je ne peux pas.

Voix d'outre-tombe

Deux quidams se présentent chez un spirite de profession, en relations suivies avec les âmes de l'au-delà.

—Monsieur, je voudrais entendre la voix de ma tante, morte l'an dernier.

—Moi, monsieur, je voudrais parler à mon frère, mort en mer il y a trois ans.

—C'est facile, messieurs.

Extinction des feux, bruits étranges, frôlements.

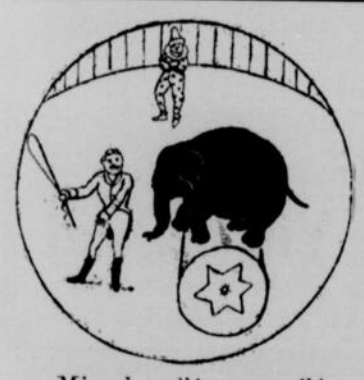
La "tante" dit qu'il fait chaud dans l'autre monde; le frère parle de bâbord et de tribord...

—Etes-vous satisfaits, messieurs?

—Oui, monsieur, mais je dois vous dire que je n'ai jamais eu de tante!

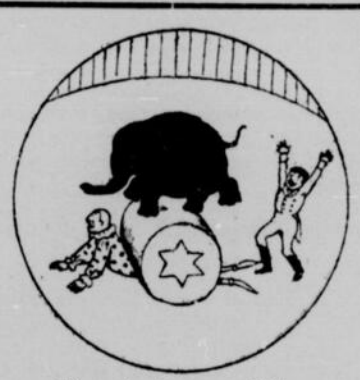
—Et moi, monsieur, je n'ai pas eu de frère!

LA PUNITION DE MONSIEUR CLOWN



Microbe, l'énorme éléphant du cirque Pompus, exécutait pour la centième fois son fameux tour.

Quand M. Clown arriva, se moqua de lui, le traitant d'âne, de tortue, d'ours mal léché.



C'en était trop. Microbe empoigna ou plutôt "entrompa" l'insolent et le fourra sous le rouleau.

On releva M. Clown en piteux état, tout aplati et allongé. On l'a mis dans l'alcool comme un phénomène.

Les précautions sont toujours bonnes

C'était un dimanche qu'il pleuvait, Tistet le Frisé se promenait tête nue avec quelque chose de caché sous sa blouse.

—Eh! que portes-tu, Tistet, caché sous ta blouse? lui dis-je. Fais-tu la contrebande?

—Ce que je porte? répondit Tistet; je porte mon chapeau.

—Comment, avec l'eau qui tombe tu fourres ton chapeau sous ta blouse?... Tu te laisses tremper la tête comme une éponge?

—Avec ça! me dit Tistet, de ma tête, je sais que j'en ai pour ma vie, et de chapeau, il m'en faut un tous les ans.

Ce que contient un estomac de crocodile.

Dans l'estomac d'un crocodile qui vient de mourir au Jardin zoologique de Cincinnati, aux Etats-Unis, on a trouvé la collection d'objets suivante : un morceau d'aérolithe d'un poids de quinze livres environ, trois dents d'un râteau de jardin, trois paires de lunettes, trois pièces de cinquante cents et dix gros "deux sous", une paire de ciseaux, un bouton de porte et dix-sept brosses à dents.

Le tout en parfait état.

Ce n'était pas un estomac que possédait ce crocodile: c'était le bureau des objets perdus !

* * *

Mme Bigoudis compte quarante-cinq printemps et s'en attribue trente avec beaucoup de difficultés. Elle joue au poète, à l'artiste; elle raffole des fleurs, des parfums.

—Oh! l'extrait de violette! l'extrait de lilas! l'extrait de verveine! l'extrait d'oeillets! j'adore tous les extraits.

—Un seul excepté, toutefois, murmure une excellente amie à l'oreille d'une autre.

—Et lequel donc? L'extrait de naissance!.'.

* * *

Un juge remettait une cause à huitaine. L'avocat sollicitait qu'elle fût entendue tout de suite.

—De quoi s'agit-il donc? demanda le magistrat.

—D'une pièce de vin, monsieur le président, la Cour peut vider cela sur-le-champ !

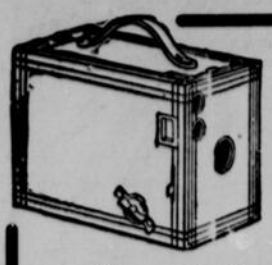
TOTO DANS LA MARMELADE

Toto — Si Julie s'en allait seulement pour cinq minutes!

"La voilà partie! Dépêchons-nous de goûter à ces bonnes confitures...

Julie — Au secours ! Au secours! M. Toto se noie dans la marmelade !

"Vous êtes un vilain gourmand monsieur Toto, et vous méritez une solide correction.



Pour les
JEUNES
comme
pour les
VIEUX

Un appareil photographique

'BROWNIE'

est une source d'agrément et de plaisir

Le "Brownie" est un appareil photographique élégant, simple et pratique. Nous vous expédierons notre No 1, par express, sur réception de **$1.10**, ou notre No. 2, pour **$2.18.**

Brochures descriptives gratis et sur demande.

THE D. H. HOGG CO., 660 rue Craig, MONTREAL

DEMANDEZ

L'EMPOIS JAPONAIS

IL DONNE SATISFACTION

Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'est-à-dire un produit de qualité absolument supérieure.

Un produit parfait

Demandez-le à votre épicier et exigez qu'il vous le fournisse.

L'EMPOIS JAPONAIS

Est en vente chez tous les épiciers

Nouvelles Tapisseries

Immense variété de patrons du pays et étrangers. Effets rayés, floraux ou de Dresde; couleurs et styles les plus modernes. Prix modérés.

N'achetez pas avant d'avoir examiné notre étalage.

H. C. GREGOIRE

Marchand de

Tapisserie, Vaisselle, Verrerie, Coutellerie et Argenterie

2 magasins

Tel. Bell Est 2079

Bloc Barsalou
1347 Ste-Catherine, Ancien No.
775 " Est, Nouv. No.
377 Ste-Catherine, Ancien No.
1595 " Est, Nouv. No.
Coin Moreau.

Catalogue GRATIS

Ecrivez aujourd'hui pour mon catalogue illustré de

Mercerie pour Hommes,

Nouveautés du Printemps

BEAUPRÉ

Dept. "D"

1718, Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

A. LECLAIRE

223 RUE ST-LAURENT

Spécial cette semaine

Etoffe à Robe, Canevas, Voile, Alpaga, nuancée et avec pois, valant 50 et 60c pour **28c**

Demandez les Timbres d'Escompte

Recettes pour la ménagère

Remise à neuf des velours.

Lorsque le velours se trouve fané, lustré par le frottement inévitable à l'usage, il importe de savoir lui faire recouvrer sa fraîcheur et sa souplesse primitives.

On mouillera donc l'envers du velours, puis on exposera ce côté au-dessus d'un fer bien chaud, et ayant soin que le velours ne touche pas le fer, qui aura été retourné.

Sa chaleur vaporise l'eau; celle-ci, sous forme de vapeur, traversant la trame, sépare et relève les fils entremêlés ou rabattus les uns sur les autres. Quand l'opération est terminée, on sèche à l'air libre.

Lorsque le velours est non seulement fripé, mais encore défraîchi, on le nettoie de la façon suivante:

Mélangez de l'ammoniaque liquide ou alcali volatil avec une égale quantité d'eau; on étend cette solution avec une brosse dure sur le velours, et cela en frottant bien pour la faire pénétrer dans les poils, de manière à atteindre toutes les taches et les faux plis.

On couvre alors un fer à repasser chaud avec un linge mouillé et on l'applique sur l'envers du velours, qui doit être tendu par une autre personne; la vapeur qui s'échappe relève le poil de l'étoffe, qui est bientôt sèche, grâce à la quantité d'alcali employée.

Chaussures mouillées.

Les chaussures trempées se déforment. Eviter cet inconvénient en les bourrant de paille ou de pois, ou tout simplement de papier. Le lendemain, quand elles sont un peu séchées, brûler un peu de papier à l'intérieur des chaussures; laisser un peu de cendre au fond, le pied glissera mieux. Ne jamais faire sécher les chaussures près du poêle: la trop grande chaleur fait resserrer le cuir; les exposer à une température modérée.

Pour saler le beurre fin en lui donnant un goût délicat.

Il y a bien des manières de saler le beurre. Le procédé que nous allons indiquer ne conviendrait pas au beurre ordinaire ou beurre de cuisine; il est excellent pour saler du beurre fin, auquel il donne un goût fort délicat.

Pour deux livres de beurre, on prendra deux gros de sel, que l'on réduira, à l'aide du pilon, en une poudre très fine.

Nous avons dit du gros sel; ce qui serait préférable, ce serait du gros sel blanc, plus pur et plus propre que le gros sel gris, qui contient des impuretés. Le sel blanc fin ne doit pas être employé, dans ce cas il ne ressemble point au gros sel pilé.

On réduira aussi en poudre très fine un gros de sel de nitre ou salpêtre, et l'on y ajoutera le même poids de sucre en poudre.

Le tout, bien intimement mêlé, sera passé au tamis, et on pourra travailler cette poudre avec le beurre, qui se conservera par les moyens ordinaires, c'est-à-dire en le mettant dans de petits pots de grès.

Pour éteindre le pétrole.

On doit toujours prendre beaucoup de précautions avec les lampes.

Mais si par mégarde une lampe à pétrole s'est trouvée renversée et que le feu se soit mis au pétrole, il faut bien se garder d'y jeter de l'eau; celle-ci, en étendant le liquide et en augmentant la surface du pétrole, augmenterait aussi le foyer d'incendie.

Le lait éteint immédiatement le pétrole enflammé, et il n'en faut pas une grande quantité. De plus, on en a généralement à portée de la main dans tous les ménages.

Le liquide enflammé peut aussi être couvert de cendres ou de sable, voire même de terre; on peut encore étouffer le feu en appliquant une épaisse couverture pliée en deux ou trois doubles. En résumé, il ne faut pas s'effrayer et il faut agir vivement.

Jetez un peu de lait sur le pétrole enflammé, c'est ce qui vaut le mieux.

Pour rafraîchir les papiers peints.

Tremper dans l'eau une peau et la tordre autant que possible; la passer de haut en bas sur le papier de tapisserie; on sera surpris de toute la poussière qui restera sur la peau. Renouveler l'eau très souvent. Il y a des papiers dont les couleurs ne supporteraient pas ce traitement: les frotter, toujours de haut en bas, avec du pain blanc de la veille.

C'est un travail un peu fatigant, mais on sera récompensé par l'aspect plus clair et plus frais de l'appartement.

GRAINES

Jardiniers Demandez les graines de Fleurs et Légumes de . . .

EWING

Cultivateurs Rien n'approche en qualité les Grains, Trèfle, Mil, Engrais, Blé d'Indes, etc. de . .

EWING

(PRIX SUR DEMANDE)

Ecrivez pour notre catalogue illustré, nous le mallerons gratis.

WM. EWING & CIE, 142 à 146 rue McGill, Montréal

Nous avons tous besoin d'un Tonique

pour résister aux nombreuses maladies qui nous assiègent L'enfant qui grandit, la jeune fille qui se forme, l'homme qui travaille et le vieillard qui se soutient doivent, même en état de bonne santé, ajouter à leur alimentation ordinaire une alimentation supplémentaire qu'il trouveront dans le **Vin de Vial**, au *Quina*, Suc de Viande et Lacto-Phosphate de chaux.

C'est la formule idéale et typique du tonique reconstituant, et c'est pourquoi :

Nous avons tous besoin de Vin de Vial

PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA

Le

Café de Mme Huot

est exquis

C'est l'avis de tous les connaisseurs. Les produits vendus sous la garantie de ma marque "Condor" sont de qualité supérieure à tout ce qui se vend actuellement. Essayez-les. Votre épicier doit les avoir en stock; sinon, je vous enverrai l'assortiment sur réception de $2.80, frais de transport à ma charge.

Je paie le fret dans les provinces de Québec et d'Ontario

2 lbs	Café de Madame Huot		75c
1 lb	Thé Japonais "Condor"	ou 2 lbs de l'un ou l'autre de ces Thés, au choix	40c
1 lb	Thé noir Ceylan "		
1 lb	Moutarde "Condor" absolument pure, contenant toute son huile		50
1 lb	Poudre à Pâte "Condor" sans rivale		25
1 lb	Epices Assorties — Boites de 1-4 lb — les plus hautes qualités		50c

$2.80

E. D. MARCEAU,

Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros,

281 - 285, Rue Saint-Paul, Montréal, Canada

APRES LE THEATRE ou LE BAL

Bannissez la fatigue et évitez les refroidissements en prenant un verre de

EAGLE BRAND GIN

Carte Blanche

(VAN DULKEN, WEILAND & CIE)

Stimulant délicieux qui réchauffera tout votre système et prévendra bien des maladies. Le couper avec de l'eau bouillante, sucrer et ajouter une tranche de citron.

D. MASSON & CIE, Montréal, Seuls agents pour le Canada.

Un bienfait pour le beau sexe !

Poitrine parfaite avec les

Poudres Orientales

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boite avec notice, $1.00 ; Six boites, $5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

DUPUIS FRERES

Un Bargain Extraordinaire dans les

Etoffes à Robes

Nous annonçons aujourd'hui la vente la plus importante de la saison dans les tissus de fantaisie pour Robes ou Costumes.

Malgré la quantité énorme que nous avons en mains, nous conseillons aux personnes intéressées de venir dès la première journée, afin de s'assurer du premier choix. Nous réservons des surprises à ceux-là même qui sont habitués à nos bonnes valeurs. Les quelques pièces que nous exhibons dans une de nos vitrines, aussi bien que l'énumération qui suit, vous donne une idée bien imparfaite de l'importance de cette vente extraordinaire. Il faut voir l'étalage complet de ces tissus de haute qualité, tissus de choix, à la mode, que nous allons vendre à moins que la moitié de la valeur.

A REMARQUER DANS CE LOT EXCEPTIONNEL

MOHAIR UNI, pure laine, largeur, 38 pcs, dans les teintes en vogue de brun, gris-fer, gris-argent, vert bleu, ainsi que rouge. **Valant pour le moins 50c** . . . . . .

MOHAIR DE FANTAISIE, pour robes de sortie ou robes d'intérieur, largeur, 38 pcs, rayures blanches fines, formant carreau sur fond brun, bleu, vert ainsi que noir. **Cette étoffe serait une valeur exceptionnelle à 59c** . . . . . .

SICILIENNE LAINE ET SOIE, pesanteur moyenne pour costumes de rue ou toillette d'intérieur, largeur 42 pcs, mélange de blanc (fil de soie) avec brun, vert, bleu, gris et autres couleurs ; **tissus annoncés et vendus ailleurs à 60c** . . . . .

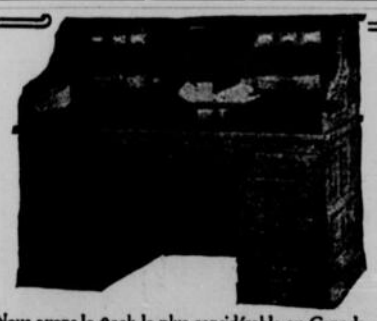
PRIX spécial

24 Cents.

DUPUIS FRERES

Le Grand Magasin Départemental de l'Est

1571 à 1589 rue Sainte-Catherine



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.

Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO.,

221, rue St-Jacques, Montréal

Tél. Bell Main 1691

Il doit y avoir quelqu'avantage, 300,000 personnes emploient le clavigraphe

Smith's Premier

WM. HALL & CIE, 1822 rue NOTRE-DAME Telephone Main 212

NOTRE COURRIER

Lier connaissance avec les correspondants de l'Album Universel, voilà un avantage qui n'est pas de tous les jours ! Aussi je l'apprécie hautement. Pourvu qu'ils me pardonnent de remplacer "Colette", appelée par ailleurs à d'autres fonctions !

Que voulez-vous ? La vie a de ces exigences: une amie s'en va, une autre vient. Toutefois, une chose devra vous consoler un peu: c'est que le dévouement, lui, n'a pas émigré: il est demeuré caché dans les tiroirs du petit bureau dont je prends possession, avec l'exquis souvenir de Colette, qui me l'a légué sans difficulté. Et, chères lectrices, vous aurez lieu de vous en apercevoir. Du reste, les traditions de l'Album rendent mon labeur d'autant plus facile que cette revue s'est toujours efforcée d'instruire et de divertir ses lecteurs sans compter les efforts et les sacrifices que cela peut nécessiter.

J'ose espérer que vos lettres continueront d'être nombreuses, et confiantes autant qu'aimables.

Pour cette semaine, je sollicite particulièrement votre indulgence, obligée que je suis de retarder quelques réponses qui nécessitent des recherches et auxquelles je veux donner toute mon attention.

Plusieurs d'entre vous, peut-être, sont d'anciennes connaissances à moi: à celles-là je dis mon plus amical bonjour, comme "Soeurette", et je leur permets de me reconnaître sous le nom de :

HELENE.

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Muguet des Bois. — Vous serez toujours le bienvenu, et il sera fait dans cette page, comme par le passé, le meilleur accueil à tous les correspondants. Ecrivez donc à M. J. O. Labrecque, 405 rue Saint-André.

Daisy. — 1. Il vaut mieux se servir d'une feuille "double" de papier blanc ou crème pour écrire à un supérieur. 2. Si, lors de votre première rencontre avec le jeune homme en question, vous avez fait assez ample connaissance, vous pouvez lui présenter la main à votre seconde entrevue. 3. Pour les taches de rousseur, quelques gouttes de teinture de benjoin dans l'eau des ablutions. Pour les poils follets, il n'y a que le traitement électrique qui les fasse disparaître. 4. Votre lettre est de celles qu'on lit avec plaisir; Colette est très flattée des jolies choses qu'elle contient à son adresse.

Gaston. — Pour votre jolie carte, Colette vous dit merci !

Follette. — Colette désirerait avoir votre adresse pour vous remercier personnellement de votre fine attention à son égard. Vous pouvez adresser ici.

Un abonné. — 1. La personne qui refuse de vous recevoir, feint de ne pas vous reconnaître, etc., après avoir accepté votre hospitalité, m'a tout l'air d'une ingrate. Mais cherchez bien, avant de la condamner. Quelque chose a pu la froisser à votre insu. Un geste, une parole, un malentendu quelconque lui aura déplu, l'aura fait vous méconnaître. Le temps expliquera peut-être cette étrange conduite. — 2o Cette incorrection de prendre d'elle-même le bras d'un jeune homme ne peut guère s'excuser que par un mouvement subit de frayeur, un besoin de protection... à moins qu'étant une connaissance bien intime, et se sentant tout à coup très lasse, la jeune fille n'ait voulu s'appuyer, en dépit de l'oubli évident dont ce compagnon se rendait coupable.

Le cataclysme de la Nouvelle Californie.

(Suite)

Le professeur Mateucci prétend que: l'éruption du Vésuve et le tremblement de terre californien sont les effets d'une même cause.

A ce sujet, voici ce que le très informé Camille Flammarion écrivait au lendemain de l'anéantissement de Saint-Pierre de la Martinique :

"On dit que, désespéré de ne pouvoir trouver l'explication des volcans, Empédocle se jeta dans l'Etna, qui garda le chercheur, mais renvoya sa sandale, pour montrer aux mortels l'inutilité d'un tel suicide. Notre siècle est-il destiné à trouver le mot de l'énigme du philosophe d'Agrigente ?

"Remarquons d'abord qu'en général les auteurs de théories, quelles qu'elles soient, sont singulièrement exclusifs. Ils admettent bien une hypothèse, la leur, mais refusent volontiers que plusieurs causes puissent exister à la fois dans la production des phénomènes de la nature. Sur la question spéciale des mouvements du sol, les uns déclarent que les volcans et les tremblements de terre sont produits par une seule et même cause: la fluidité du noyau intérieur liquide et incandescent réagissant contre l'écorce du globe; d'autres pensent que ces phénomènes sont absolument séparés les uns des autres, et que les tremblements de terre sont dus à des affaissements à la base des assises de terrains, déterminés par la condensation du noyau interne, les rides et plissements qui en résultent, ou par le travail des eaux souterraines désagrégeant les bases; d'autres les attribuent à des commotions produites par les variations brusques de la pression atmosphérique et leur contre-coup sur les gaz emprisonnés dans l'intérieur du sol ; d'autres y voient les effets immédiats des pluies; d'autres encore mettent en jeu les eaux thermales et les vapeurs; d'autres, l'électricité et le magnétisme terrestre ; d'autres, les marées intérieures produites sur un noyau liquide par les attractions du Soleil et de la Lune, etc. Mais est-il bien sûr que toute théorie doive être fermée et exclure toutes les autres? Ne pouvons-nous examiner sans idées préconçues les faits observés et en chercher l'explication indépendante? Il en est peut-être en géologie comme en médecine, où les théories les plus absolues et les plus affirmatives ne tardent pas à être irrémédiablement condamnées par les faits, en raison de la prétention même de leur exclusivisme.

"L'état actuel de la science réclame donc, — si toutefois les éléments d'observation sont suffisants, — une théorie générale et indépendante de toute idée préconçue, qui explique rationnellement les phénomènes constatés."

Et Flammarion, toujours très consciencieux, de citer les grands tremblements de terre qui ont coûté la vie à des centaines de milliers de personnes.

Causerie scientifique — L'air liquide.

(Suite)

Les vases que nous venons de décrire ont donné des résultats merveilleux; bien qu'ils renferment un liquide dont la température est de 200 degrés plus basse que celle de l'air ambiant, la surface extérieure du ballon ne se recouvre pas de givre, ni de la plus légère couche de buée, et l'on a pu conserver, avant la disparition complète, 5 litres d'air liquide pendant 28 jours.

L'air liquide s'évapore lentement dans les récipients Dewar, et l'on a soin de toujours les laisser "ouverts". Il serait impossible, dans un vase hermétiquement clos, de conserver la moindre quantité d'air liquide. La raison en est que l'évaporation se produisant à la surface est une source de refroidissement qui compense pour l'entrée d'un peu de chaleur qu'on ne peut pas complètement intercepter. Cette chaleur, dans un vase fermé, s'accumulerait assez vite, et la température finirait pas dépasser —140o, limite au-dessus de laquelle l'air ne peut exister à l'état liquide. Toute la masse reprendrait la forme gazeuse, et le ballon volerait en éclats.

Si donc l'on peut conserver de l'air à l'état liquide pendant plusieurs jours, cela est dû — malgré l'étrangeté de la chose — au fait qu'il s'évapore lentement et librement.

Dans une prochaine causerie, nous passerons en revue les propriétés de l'air liquide, et les expériences tout à fait curieuses qu'il permet de réaliser.

H. E. SIMARD, Ptre.

Le "Samaria" l'a Arrete de Boire

UNE DAME DE LONDRES GUÉRIT SON MARI, SANS QU'IL LE SACHE, DE SON ENVIE DE BOIRE.

"Combien je m'estime heureuse d'avoir mis de coté tous mes scrupules et de ne pas avoir hésité à vous écrire pour avoir votre échantillon gratuit de 'Samaria.' Mon mari buvait alors terriblement et j'en étais au désespoir. L'effet de votre traitement fut immédiat et notre foyer ne connait plus maintenant cette maudite boisson. Je lui ai donné les pilules dans son thé, sans qu'il s'en aperçoive. A mesure qu'il perdait le goût des boissons sa santé s'améliorait et elle est maintenant parfaite. Mille remerciements. Faites connaître les résultat que j'ai obtenus, je vous prie.

Paquets gratis, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée Correspondance confidentielle. Adressez : **THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.**

Calmez ces douleurs

Une seule application de

NERVOL

sera suffisante pour guérir

Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de **25c**

John T. LYONS

8 Bleury, Montréal

Chaises de Bibliothèques

Ces chaises sont faites dans le seul but de donner un confort parfait.

Pour un fumoir, une bibliothèque ou un boudoir rien ne leur est comparable.

Les dossiers, bras et sièges sont solidement faits de ressorts solides en acier trempé et qui ne se dérangent jamais:

Chez quelques-unes les dossiers et les bras sont de la même hauteur, chez d'autres, les dossiers sont un peu plus hauts.

Ces chaises sont recouvertes en chintz.

Certaines personnes préfèrent les avoir recouvertes en "tapestry" ou en d'autres tissus.

Nous voulons que vous possédiez une de ces chaises et nous en réduisons le prix de

$24.00

à $18.00

si vous mentionnez l'Album Universel.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste-Catherine

Le printemps venu

Toutes les ménagères soigneuses ont à cœur de donner à leur logis un regain de fraicheur et d'élégance. C'est ce qu'elles peuvent faire le mieux, le plus vivement et le plus facilement en employant

les peintures et vernis

ISLAND CITY

Les peintures à plancher ISLAND CITY donnent aux vieux parquets l'apparence du neuf. Elles leur communiquent un fini brillant et des plus artistiques ; elles ne se raient point, ne conservent point les empreintes des talons, sont parfaitement imperméables et **SECHENT EN HUIT HEURES.**

Demandez les à votre fournisseur et exigez qu'il vous donne les véritables peintures portant la marque de fabrique suivante.

REGISTERED TRADE MARK

P. D. DODS & CO.

Propriétaires

168, RUE McGILL

Lunettes et Lorgnons

ajustés à votre vue—L'examen et l'essai sont gratuits. — Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAL & CIE, Bijoutiers et Opticiens

1467, Ste-Catherine, 2ième porte de la rue Montcalm

LIVRES
POUR TOUS

Oeuvres choisies de Victor Hugo. "Poésie-Prose-Théâtre". 3 volumes, pleine reliure cuir rouge, titres dorés sur plats $3.75

Album des Belles Images. — Petits romans. Nouvelles, Contes, Caricatures, Histoire de France par l'image, Récréations scientifiques, Constructions, etc. Magnifique volume, in-4o, contenant 4,500 dessins inédits dont 2,800 en couleurs 1.20

Le Jeudi de la Jeunesse. — Fantaisies humoristiques, Histoires de bêtes, Contes et nouvelles, Récits merveilleux, Aventures amusantes, Divertissements et jeux. 1 vol. in-4o, 416 pages, illustré d'environ 2,600 gravures en noir et en couleurs 1.00

Les Mémoires de Sac-à-Puces, par Gilbert Machard, (Bibliothèque des jeunes). 1 vol., pleine reliure toile; nombreuses gravures 0.95

Le Docteur Microbus, par Fred. Isly. (Bibliothèque des jeunes). 1 vol. pleine reliure toile, avec gravures . 0.95

Jean-Jean, par Albert Brasseur et Frantz Jourdain. (Bibliothèque des jeunes). 1 vol. pleine reliure toile, avec gravures 0.95

Les Oberlé, pièce tirée du roman de René Bazin, par Haraucourt. 1 vol. 0.88

Au Pays de John Bull. — Notes sur l'Angleterre et les Anglais, par Paul Maison. 1 vol. 0.75

Les Sports Pour Tous. — Notions générales, Définitions, Vocabulaire sportif, Concours athlétique, Hockey, Natation, etc., par Raoul Fabens. 1 vol. relié toile 0.55

Traité pratique d'Electricité, par Alfred Soulier. Sonneries électriques, Téléphones, Eclairage électrique, Rayons X, Télégraphie sans fil. 1 vol. illustré. 0.50

L'Electricité à la portée de tout le monde, Le Radium et les nouvelles radiations, par Georges Claude. Beau grand volume avec gravures . . 1.88

Guide du Peintre en bâtiments et décoration. — Le Peintre chez soi, par L. Caron. 1 vol. illustré 0.90

Les Moteurs modernes à eau, à gaz, à pétrole ou électriques, par Félicien Michotte. 1 vol. illustré 1.00

La Science curieuse et amusante. — Curiosités, récréations et fantaisies sur les sciences et leurs applications, par F. Faideau. 1 vol. in-8, avec un grand nombre de gravures 1.00

Comment on nous vole, comment on nous tue, par Eug. Villiod. 1 vol. illustré de nombreuses gravures . . 0.88

Les Amusements de la Science. — 300 expériences faciles et à la portée de tous, de physique, chimie, mathématiques et travaux d'amateur, par G. B. de Savigny. 1 vol. illustré de nombreuses gravures, reliure toile avec plaque spéciale 1.75

Le Livre de la Cousine Jeanne. Dédié à ses lectrices du "Petit Journal". 1 vol. avec gravures. 1.00

(Toilette, Mariages, Ameublement, Fleurs, Plantes, Voyages, Hygiène, etc.).

150 Recettes de cuisine (avec prix de revient), jolie brochure. 1 vol. . . 0.10

Le Fléau Maçonnique, par l'abbé J. Antoine Huot, du Séminaire de Québec. 1 vol. 0.50

Le Roi du Jour, "L'Alcool", par le P. Hamon, S. J. 1 vol. in-12. . . . . 0.25

La bonne et la mauvaise presse, par l'abbé S. Coubé. Brochure 0.05

A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons, par Edouard Demolins. Un vol. 0.88

Manuel Annuaire de la Santé. Médecine et pharmacie domestiques, par P. V. Raispail. 1 vol. 0.45

La Cie Cadieux & Derome
18 et 20 Rue Notre Dame Ouest
MONTREAL

Pour nos jeunes amis

LE PETIT LAPINAUD ET M. LIEVREDIN

Le petit Lapinaud est un enfant fort studieux; son maître, M. Liévredin, en est très content; mais, que voulez-vous? il est gourmand à l'excès. Il profite des heures de la récréation pour s'adonner à son

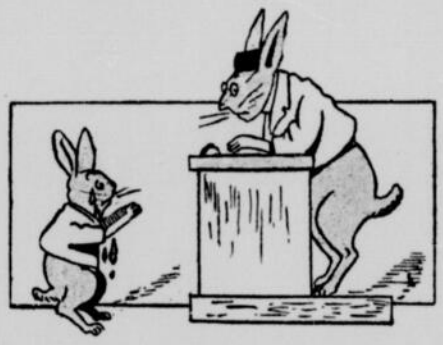
vilain défaut en dérobant à son maître les confitures, les bonnes confitures qu'il adore.

Maître Liévredin voit avec douleur que les pots de confitures se vident. Vous allez voir comment il s'y prend pour connaître le larron.

Il arrive à la classe ce matin-là, d'un air tout penaud.

—Mes petits enfants, dit-il à ses élèves, je suis désolé. Quelqu'un a mangé de mes confitures, et j'avais mis dedans de la mort-aux-rats. Je frémis en pensant à ce qui peut arriver au voleur.

Petit Lapinaud devient blême. Que faire, mon Dieu? Il va falloir avouer tout de suite. Il se sent déjà mal au ventre, les premiers symptômes sans doute! Horreur!



Il avance, en pleurant à chaudes larmes, et fait sa confession... Mais il le promet, jamais, jamais de la vie il ne recommencera. Il est bien puni de sa gourmandise, le pauvre petit Lapinaud.

Maître Liévredin s'y connaît; car vous avez vu que son truc de la mort-aux-rats lui a réussi à merveille. Et vous pensez bien que c'était pour rire, que l'excellente confiture ne contenait pas de poison, et

que petit Lapinaud en a été quitte pour une peur bleue et pour une bonne retenue que lui a infligée maître Liévredin.

Mais je puis vous affirmer que jamais, jamais, depuis, il n'a chipé de confitures!

÷

Réponses aux problèmes donnés dans notre numéro du 3 avril.

1. **Charade.** — Le mot est **"revolver".**

2. **Rébus. — "La bonté désarme les hommes".** — Mot à mot : LA — BON — thé — dés — arme — lès — os — ME.

Des solutions justes nous ont été adressées par : M. Joseph D. Lamothe, Champlain; M. Henri Beaudoin, Champlain; Mlle Cécile Malboeuf, 146 Berri, Montréal; M. A. P. Letendre, Rimouski; Mlle Georgiana Malboeuf, Malboeuf, Valleyfield; Mlle Cécile Gingras, 49 rue Richelieu, Québec; Mlle Alexandrine Trudel, 76 Champ-de-Mars, Montréal; Georges Martel, Saint-Romuald, etc.

LES BAIES DE SORBIER

Verdelette, jolie petite grenouille, court et saûtille après un moucheron, une goutte de rosée, ou bien se couche à plat ventre sur l'herbe, tout heureuse d'être dorée par le chaud soleil d'août.

Tout à coup, prenant son élan, elle va non loin d'elle jusqu'à un mur à moitié démoli, et là, blottie dans une crevasse, elle contemple la plaine qui s'étend sous ses yeux.

C'est l'heure laborieuse où les travailleurs ramassent le grain mûr qui doit donner du pain à toute la maisonnée. De ce corps à corps avec la nature, rebelle à leurs efforts, ils sont enfin les vainqueurs et le proclament en chantant.

Verdelette entend un léger bruit qui la fait regarder à ses pieds. C'est M. Rat des Champs qui fait son tour.

—Bonjour, Verdelette.

—Bonjour, monsieur des Champs.

On cause de choses et d'autres, après quoi M. des Champs, qui s'est absenté un moment, revient tenant dans sa bouche une branche formée de petites baies rouges.

—Oh! que c'est joli, cela, monsieur des Champs! Qu'est-ce donc?

—Viens voir de près et tu sauras.

—Je ne peux pas, maman m'a dit: "Si tu franchis la porte, tu seras grondée", et je veux être sage.

Il se fait un moment de silence.

—Monsieur des Champs, puisque je ne peux pas y toucher, dites-moi au moins ce que c'est? Je voudrais tant savoir!

—Eh bien, ce sont des baies de sorbier, qui, soigneusement enfilées, te feraient un joli collier.

—Ah! je me souviens! j'ai dû en voir de semblables en boucles d'oreilles.

—En collier, c'est bien plus beau.

—Ah! oui, soupire Verdelette.

—Sur ton petit cou, ce serait ravissant.

—Moi, surtout, qui ai une belle peau, car j'ai de jolies taches, comme dit maman.

Et, en disant cela, Verdelette allonge les bras, les tourne et retourne pour les mieux admirer, ses petites mains palmées frémissent d'aise, et les veines de son cou se gonflent en cadence; elle est vraiment heureuse d'être si jolie.

Puis, petite grenouille bien élevée, elle sait qu'une politesse en vaut une autre.

—Vous aussi, vous êtes joli, monsieur des Champs.

—Oh! moi, j'ai la beauté d'un homme, répond négligemment celui-ci.

Pendant ce dialogue, le Rat des Champs, muni d'un brin d'herbe souple, a lié entre elles, par leur extrémité, les baies du sorbier, et en a fait un joli collier, que pour mieux juger il tient au bout de ses doigts.

—Regarde un peu! est-ce assez joli?

Puis, brusquement:

—Allons, cela me casse le cou de lever la tête ainsi depuis un quart d'heure pour causer avec toi; adieu, Verdelette, j'emporte mon collier, puisque tu ne veux pas descendre.

—Mais je ne puis pas! dit la fillette, toute pleurante — car elle a bien gros coeur de renoncer à un pareil présent!

Bon apôtre, M. des Champs revient sur ses pas:

—Voyons, voyons, Verdelette, ne pleure pas ainsi, tu me fais de la peine. Il y a peut-être un moyen de tout arranger. Ta maman, dis-tu, t'a défendu de passer le seuil de la porte?

—Oui!

—T'a-t-elle défendu de sauter par-dessus le mur?

—Ah! mais non!

Et, pan!... la décision de Verdelette est vite prise, elle fait un bond dans la prairie, l'esprit en repos, car elle ne fait pas mal du tout.

Mais à peine a-t-elle touché le sol que M. des Champs quitte sa physionomie doucereuse pour une autre féroce! pas belle à voir, je vous assure, et, abandonnant là le collier tentateur, il s'élance sur Verdelette, dont il se régale.

—Voilà ce que c'est quand on désobéit, dit-il, se léchant les moustaches pour n'en rien perdre; je raconterai cela, comme exemple, à mes enfants.

JACK De BUSSY.

CLARK'S Sliced Smoked Beef.

3

(Le Bœuf Fumé de Clark)

Un vrai régal

Le Boeuf fumé et tranché de Clark est un des plats les plus appréciés que l'on puisse servir. C'est du beau boeuf, tranché très mince et fumé, qui se vend en canistres à l'épreuve de l'air et des microbes; se mange froid, et vous ne regretterez jamais d'en avoir fait l'essai.

Wm. Clark, Mfrs., - Montréal

Wilson's Invalids' Port

LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le

WILSON'S INVALIDS' PORT.

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le WILSON'S INVALIDS' PORT, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Milton L. Hersey

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, $1.00 **Six bouteilles, $5.00**

Qualité — Satisfaction

Voilà ce que nos clients reçoivent ici. Avant de faire votre choix ailleurs, venez nous voir, ou demandez notre Catalogue Gratis. 15

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

LA CURE DU Dr CHAGNON
CONTRE LA GRIPPE
MAUX DE TETE, NEVRALGIE, RHUMATISME, Etc.
EST INFAILLIBLE
Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boite par le retour de la malle.
CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R.I.

La penseé et l'action

(Suite)

Le proverbe aura toujours raison: "Ventre affamé n'a point d'oreilles". Et puis quand on aura commencé à travailler pour lui quand on n'apportera plus une simple théorie stérile, le prolétaire trouvera que le système n'est pas une utopie et vous l'aurez rapproché de vous !

C'est un devoir qui s'impose à tous d'apporter leur contribution au grand travail de l'âme sociale, chacun chez soi et tous en chacun.

Aux intellectuels, l'étude et la vulgarisation des vérités sociales, des oeuvres et des moyens.

Aux jeunes gens, l'enthousiasme et l'amour du peuple joint au désir ardent de travailler et de s'unir pour faire le bien : "suit unum! "

Aux ouvriers, la docilité et la bonne volonté.

Aux riches, la charité quand la justice ne peut plus rien dire.

Aux femmes, l'action intime et profonde sur la femme et sur l'enfant pour rendre à la famille sa physionomie ancienne et véritable.

Le travail démocratico-chr[illegible]en se fait en silence, humblement et peut-être sûrement. Toutefois, ne se borne-t-il pas à l'étude théorique uniquement, sans entamer l'inépuisable chapitre des oeuvres?

Nous voudrions qu'on nous comprenne sans détour! Ah! nous ne blâmons pas ce labeur renfermé et lent, non! nous savons en reconnaître et toute la valeur et toute la portée ; nous disons aux jeunes qui se forment aux luttes de la parole et de la pensée pour la démocratie chrétienne, que nous les estimons, que nous les admirons, que nous les aimons; et nous, jeune aussi, comprenant leur enthousiasme et leur désir, nous leur donnons la main comme à des frères, comme à des compagnons d'armes; car ils ont eux aussi l'idéal qui brillait dans notre âme, sous le ciel de France, il y a quelques années; ils connaissent le suave enivrement de la bataille sociale, moins peut-être que nous ne l'avons connu en face des armées socialistes; mais cet enivrement de la bataille simulée où l'on charge avec plus que de l'enthousiasme au coeur: avec des larmes de bonheur dans les yeux! Je le répète, ce sont des braves, ces jeunes, et je les aime!... Mais que n'ai-je vu fleurir, transplantées de leurs serres chaudes dans le sol fécond du peuple, les belles oeuvres démocratiques où l'on tient l'ouvrier, la main dans la main, le regard dans les yeux et l'âme dans l'âme? L'expansion? Eh! n'est-elle pas une force obligée de la vitalité intime? Et le poète a dit: "La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?" Donc, l'action en même temps que l'étude et la parole, l'action avant tout comme fondement à l'oeuvre de démocratisation. Quand on aura ce qu'il faut pour résister à la misère, on ne craindra guère le capital injuste et intransigeant; tandis que dénués de toute munition et de tout vivre, les lutteurs du prolétariat sont vaincus d'avance et le conflit des classes a causé plus d'une ruine irréparable.

A côté du mouvement de plus en plus accentué des jeunes, une voix féminine vient de France parler aux femmes du Canada de l'action féministe française.

J'applaudis de toute mon âme à cette dévouée collaboratrice. Je m'incline devant ses titres, devant son intelligence et surtout devant sa charité catholique. Je la remercie pour le bien qu'elle veut répandre et pour l'oeuvre nationale qu'elle mène. Car je me sens fier, quand une voix captivante et autorisée vient dans ce pays du Canada soulever un coin du voile qui dérobe aux yeux de nos cousins la véritable France, la France foncièrement catholique qui ne faiblit pas et qui ne meurt pas en dépit des circonstances mauvaises, cette France catholique qui se tient libre de toute attache politique et évolue tranquillement dans l'orbe des oeuvres sociales, fécondant toute initiative comme un bienfaisant soleil d'été... C'est encore plus que de la fierté, c'est de l'orgueil... car l'on nous a si souvent et si profondément rabaissés, car on nous a tant de fois répété que la France n'était plus... Oui, la France est encore, car elle sera toujours, car elle a une mission qu'elle connaît, qu'elle comprend et qu'elle remplit, car la France qui n'est pas le gouvernement franc-maçon, travaille activement avec moins de paroles, à faire l'oeuvre du Christ dans la démocratisation, car la France, ce sont les jeunes, ce sont les femmes françaises. Ah! les femmes françaises travaillent ; mais vous, Mesdames? Moins de discours et moins de conférences publiques et plus de réunions intimes où l'on discute, où l'on fonde, où l'on dirige les oeuvres, croyez-vous que le travail social n'avancerait pas plus rapidement? Ici, comme en France, l'ouvrière, la petite employée, la mère de famille et la veuve devraient avoir toutes vos sympathies agissantes, car elles sont dignes d'intérêt. Descendez jusqu'à elles... tendez-leur la main, connaissez-les...

Mais, Madame, dites-moi, n'est-on pas plus dédaigneuse au Canada qu'en France? Et ne préfère-t-on pas la parole à l'action?

Oh! répondez-moi, je vous prie, que je me suis trompé !

GASTON LEURY.

DE - CI DE - LA

Le Thibet n'est pas le pays de l'or.

Le Thibet passait pour avoir des mines d'or, de diamant et de charbon.

Il faut en rabattre. Le Thibet n'a rien de tout cela. Les géologistes d'une expédition anglaise viennent de le constater et l'ont déclaré dans un rapport officiel.

Le Thibet est un pays des plus pauvres, ce qui lui assure, du moins, une sécurité et une tranquillité que nul n'ira troubler.

* * *

Le prix des bâtiments de guerre.

L'amirauté britannique, à laquelle rien n'échappe, vient de constater qu'il y a une hausse dans les prix de bâtiments de guerre, hausse qui a tendance non seulement à se maintenir, mais encore à progresser; les vaisseaux de guerre qui coûtaient, il y a quelques années, cinq millions de dollars, ne coûtent, aujourd'hui, pas moins de six millions. Le "King-Edward", qu'on est en train de construire, coûtera plus de sept millions de dollars. On croit que, d'ici peu, pour avoir un cuirassé d'escadre, on sera obligé de dépenser près de dix millions de dollars.

RESUME DES REGLEMENTS CONCERNANT LES HOMESTEADS DU NORD-OUEST CANADIEN..

TOUTE section de nombre pair des Terrains de la Puissance, au Manitoba ou dans les Provinces Maritimes, excepté les lots 8 et 26 non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans, sur un espace d'un quart de section, de 160 acres, plus ou moins.

Les entrées doivent être faites personnellement, au bureau local des terres, pour le district dans lequel la terre est située.

DEVOIRS DU COLON.—Un colon auquel on a accordé une entrée pour un homestead, devra remplir les conditions s'y rapportant de l'une des manières suivantes:

(1) Au moins un séjour de six mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours du terme de trois ans.

(2) Si le père—ou la mère, si le père est décédé—de toute personne éligible pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme dans le voisinage du terrain entré par la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte, quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies sur le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(3) Si le colon a feu et lieu sur la ferme qu'il possède dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain.

DEMANDE DE LETTRES PATENTES devra être faite à l'expiration de trois années, devant l'agent local, le sous-agent ou l'inspecteur des homesteads.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

Résumé des Règlements sur les Terrains Miniers du Nord-Ouest Canadien.

CHARBON.—Les terrains à charbon peuvent être achetés à $10 l'acre pour le charbon mou et à $20 pour l'anthracite. Un individu ou une compagnie ne peut en acheter plus de 320 acres. Une royauté de 10 cents la tonne de 2,000 livres sera collectée sur la production brute.

QUARTZ.—Un certificat de mineur libre est accordé sur paiement à l'avance de $7.50 par année, pour un individu, et de $50 à $100 par année pour une compagnie, selon le capital.

Un mineur libre ayant découvert du minerai dans un endroit, peut se choisir un "claim" de 1,500 x 1,500 pieds.

Le prix d'enregistrement d'un claim est de $5.00.

On devra dépenser $100 par année au moins sur le claim ou les payer au régistrateur du district. Lorsque $500 auront été dépensées et payées, le locateur pourra faire faire l'arpentage de son claim et l'acheter à $1.00 de l'acre, après avoir rempli toutes les autres conditions.

La patente d'un endroit minier devra pourvoir au paiement d'une royauté de 2½ pour cent sur les ventes.

Les claims de travail de mine dans les placers sont généralement de 100 pieds carrés. Prix d'entrée, $500, devant être renouvelé tous les ans.

Un mineur libre ne peut obtenir que deux baux de 5 milles chacun pour un terme de 20 ans, qui peut être renouvelé à la discrétion du ministre de l'Intérieur.

Le locataire devra faire fonctionner un dragueur par 5 milles, la première saison qui suivra la date de son bail.

Taux $10 par année pour chaque mille de rivière louée. Royauté de 2½ pour cent collectée sur la production dès qu'elle excède $10,000.

W. W. CORY,
Député ministre de l'Intérieur.

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

POUR VOTRE JARDIN

Nous avons tous les outils et instruments nécessaires en acier, légers, forts, et qui épargnent la fatigue, le temps et l'argent.

Rateaux, Pelles, Bêches, Houes, Truelles, Fourches, Coupe-Gazon, Brouettes, Arrosoirs, Ciseaux, Boyaux d'arrosage (Hose), Tondeuses à gazon, etc., tous de première qualité et aux plus bas prix.

L. J. A. Surveyer
6, St - Laurent, 2ème porte de la rue Craig

CARTES D'AFFAIRES — Professions Commerce Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.
AVOCAT
BUREAU : 16 St-Jacques TEL. BELL MAIN 2940
RÉSIDENCE : 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.
NOTAIRE
BUREAU : Edifice "La Presse" Rue Saint - Jacques TEL. MAIN 97
LE SOIR : Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL EST 1702 TEL. DES MARCH. 297
L. R. Montbriant
ARCHITECTE, A.A.P.Q.
Mesureur et Evaluateur
No 230 rue St-André Montréal

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.
Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY
Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaises

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN
Est 4739 421, rue St-Laurent

Entrepreneurs de pompes funèbres

L. THERIAULT
Tél. Main 1399 231, rue Centre

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HENRY HAMMOND
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury

Meubles

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe

L. O. MAILLE
(Photographie prise le soir) 251 Ste-Catherine Est

Assurances

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance

Chaussures

RONAYNE BROS
2627 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPAULIN CO.
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296
T. Lessard
Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareil à eau chaude
101 RUE CRAIG EST MONTREAL

TEL. EST 4036
A. Carrière
PEINTRE de Maisons et d'Enseignes, Décorations et Tapissage
851 rue St-André Montréal

FÉLIX LABELLE THÉODULE LESSARD
Labelle & Lessard
ENTREPRENEURS GENERAUX
TEL. BELL MAIN 2896 Bureau : 71a St-Jacques

Latreille & Frère
CONTRACTEURS EN PIERRE
129 rue Mitchison Montréal

TEL. MAIN 722 RES. ST-LAMBERT MAIN 62
Lacasse Rousseau
INGENIEUR ELECTRICIEN
Gérant The Canada Electric Co.
55 rue St-François-Xavier MONTREAL

TEL. BELL EST 1420
Brouillet & Lessard
CONTRACTEURS EN BOIS
79½ rue St-Elizabeth Montréal

Jos. Daniel
CONTRACTEUR DE BRIQUES
140 rue Sherbrooke Montréal

L'ALCOOLISME
Positivement guéri

Avant le traitement

Remède pris chez soi sans douleur, sans publicité, sans perte de temps. Hautement recommandé par Messieurs du clergé et Médecins. Références et témoignages indiscutables. Venez ou écrivez pour renseignements complets. Adresse

Dixon Cure Co.,
66 Boulevard St-Joseph, Montréal

Après le traitement

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAINE. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

Le Bijou
157, rue Ste-Catherine Est

Cartes Postales

Cartes Semi-satin ou velours avec souhaits ou bons mots. 10, 15, 20, 25, et 35c chaque.

Cartes Glacées, noires et en couleurs, 2 pour 5c.

25,000 fantaisies à 10c la douzaine.

Fleurs en relief avec prénoms diamantés, 2 pour 5c ou 25c. la douzaine.

Pour le Gros : CHAMBRE 14, Monument National, Montréal
ROMEO ROUSSIL,
PROPRIÉTAIRE
DUMONT GLOBENSKY, Gérant

FERDINAND MORETTI
TAILLEUR FASHIONABLE
IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance
COUPE GARANTIE
Téléphone Bell MAIN 2681
1658 rue Notre-Dame
(2 portes de la cote St-Lambert)

Cartes Postales Nullle part ailleurs trouverez-vous plus de choix qu'à mon magasin. Toujours les dernières nouveautés, au meilleur marché. Venez me faire une visite et vous serez satisfaits.

Vues, 10c la doz. Fantaisies, 1c à 40c chacune. Bromure Colorié, 5c. Glacées, 5c et 6c. Ce ne sont pas des imitations.

Cartes avec cheveux, 6c. Toutes jolies figures de femmes. **Series françaises, 6 cartes, 10c. Séries Bromo Couleurs, 5 cartes, 25c.**

Attention spéciale aux commandes par la malle. Prix speciaux aux marchands.

J. E. P. LACOMBE
804, rue Ste-Catherine Est

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour $1.00

H. ARDEL.....	Le Rêve de Suzy	
J. THIERY.....	Châteaux de Cartes..	1 vol.
J. de GASTYNE..	Mère Crucifiée.....	1 "
E. CAPENDU ...	Le Capitaine Lachesnaye.....	5 "
P. SALES.....	L'honneur du Mari ..	5 "
X. de MONTEPIN	La Femme Détective	5 "
C. GUEROULT ..	La Bourgeoise d'Anvers	
X. de MONTEPIN	Le Crime de la Poivrière.....	4 "
H. CONSCIENCE..	Guerre des Paysans..	
P. FEVAL.....	Chouans et Bleus....	
E. GABORIAU...	L'Affaire de la Rue de Provence.....	2 "
E. BERTHET ...	Le Pacte de Famine..	1 "
A. MATTHEY...	Vengeance Secrète ..	1 "
	Etc., Etc., Etc.	

LIBRAIRIE DÉOM FRERE
1877 Rue Ste-Catherine, MONTREAL

Cartes Postales

Achetez l'Edition MORISSETTE, sujets artistiques, tableaux, paysages, séries et fantaisies. Cette collection répond au désir des amateurs distingués.

Prix : 100 cartes ass. 75c
500 " $3.00
1000 " $5.50

L. Ad. Morissette, 22, Notre-Dame Est

ÉCHANGE DE

Cartes Postales

Nous prions nos aimables correspondants désireux de bénéficier des avantages qu'offre cette rubrique, de vouloir bien ne pas nous envoyer de demandes contenant plus de vingt mots. L'encombrement de matières que nous vaut la faveur dont jouit cette rubrique auprès de nos lecteurs, et notre désir de donner satisfaction à tout le monde, nous obligent à en agir ainsi. Les amis de l'Album Universel voudront bien nous pardonner cette petite restriction.

Les collectionneurs s t priés de nous envoyer leur nom véritable avec leur adresse. Aucun pseudonyme ne sera inscrit dans ces colonnes. Les adresses, poste-restante, ne seront pas non plus admises.

Les personnes dont les noms suivent désirent faire échange de cartes postales illustrées :

Mlle Marie-Louise Legault, St Henri de Mascouche, Qué. — Mlle Gracia Garneau, 23 rue Ste Julie, Québec. — A. Bélanger, Boîte 398, Québec; vues étrangères seulement. — Mlle Blanche Jennery, 297 St André, Ottawa. — Mlle Eva Tranquille, 86 Nashua St., Clinton, Mass. — Mlle Jeanne Levasseur, Van-Buren, Maine. — M. Raymond Lemay, Lotbinière, P. Q. — M. Charles Paré, Vieille Eglise, Lotbinière, P. Q.— M. Louis Sylvio Durand, Lotbinière. — M. Alfred Bédard, Lotbinière. — Mlle A. M. Boulanger, 123 Union St., Laconia, N. H. — Thos. P. Donnor, St André-Est, Qué. — Mlle Yolande St Louis, Boîte 167, Victoriaville, Qué. — M. Adrien Brazeau, 255 Bréboeuf, Montréal. — Mlle Stella Moody, Terrebonne, Qué. — Mlles Blanche et Olivine Boucher, St Jean d'Iberville. — Mlle Alice Prévost, La Patrie, Co. de Compton, Qué. — Mlle Augustine Parrot, Leclercville, Co. de Lotbinière. — M. C. L. Lauzé, 23 St Louis, Québec. — Mlles Lauria Bédard, Palmyre et Albertine Gailloux, Deschaillons, Qué.—Mlle Jane Hudon, 80 Ford St., Lowell, Mass. — M. Euclide Audy, E. E. D., Université Laval, Montréal; genre artistique seulement. — Mlle Marie-Thérèse Belzile, Rimouski. — Mlle Joséphine Macdonald, Manoir de Rigaud, Qué.; fantaisie, série seulement.—Mlles M. A. Gaudet, H. Gaudet, C. Gaudet, Sainte-Marie-Salomé Station, Cté Montcalm, P. Q.; vues et fantaisies ; signature et timbre côté vue. — Marie-Ange Harbour, Oka, Deux-Montagnes, Qué.; pas de sujets comiques. — Mlle Flore Clermont, même adresse; désire grand nombre de correspondantes.— M. Antoine Lamy, Grand'Mère, Qué.; vues et fantaisies. — Mlle Jeanne Baillargeon, 47 Côte d'Abraham, Québec. — Mlle Malvina Lefebvre, 40 Lilly Ave., Lowell, Mass. — Mlle Graziella Lessard, 140 Cumberland, R. D., Lowell, Mass. — Mlle Hectorine Beaulieu, Rimouski. — M. Alphonse J. Peter, 37 Harbor St., Salem, Mass.; timbre côté vue. — Mlle Alvine Lessard, 138½ rue du Roi, Québec. — Mlle Ozina Dulude, St Philippe de Laprairie. — Mlle Bernadette Dielst, 26 St Joseph, Québec. — P. R. Tremblay, Ray Desrosiers, 81 East 4th St., Oswego, N. Y. — Georges-Edgar Tremblay, 222 W. 3rd St., Oswego, N. Y. — M. Albéric Beaudoin, St Edouard, Frampton, comté Dorchester, P. Q. — J. Drummond, 40 Chambord, Montréal; timbre côté vue. — A. Gauvin, 17 Boyer, Montréal; timbre côté vue. — Chs. Ed. Leroux, 576 Parc Lafontaine, Montréal ; timbre côté vue. — Mlle Rose-Anna Clavelle, Mlle Nolin, Terrebonne. — Mlle Malvina Lefebvre, 40 Lilley, Lowell, Mass. — Mlle Eva Robert, 614 Notre-Dame-Ouest, Montréal. — Mlle Blanche Rémillard, St Valentin de Stottsville, P. Q. — M. Jos.. Marcotte, 28 Côte d'Abraham, Québec. — M. A. Paquin, Wotton, P. Q. — G. L. Viens, Miquelon, P. Q. — F. C. Leroux, Wotton, P. Q. — M. Wm J. Sylvestre, Miquelon, P. Q. — M. Alfred Powers, Boîte 34, Notre-Dame de Lévis, P. Q.—M. René Pagé, M. Aurélien Pagé, Mlle Alida Pagé, Buckingham. — Mlle Jeannette Lemieux, 56 Sous le Fort, Québec. — Mlle Armandine Bessette, Village Richelieu, P. Q. — M. le comte de Santeuil, Place d'Armes, Acton-Vale. — Mlle Alice Daigneault, Acton-Vale, P. Q. — Mlle Nora Morissette, 206 Messer St., Laconia, N. H. — M. Marc André Fillion, Mlle Valentine Fillion, Rimouski. — Miss Margaret O'Connor, 219 Salem St., Salem, Lowell, Mass.— Mlle Mathilde Roy, 188 Cross St., Lowell, Mass. — Mlle Aglaé Roy, 180 Cross St., Lowell, Mass. — Madame B. Doucet, Richibucto, N. B. — M. Louis H. Fréchette, 991 Cadieux, Montréal. — Mlle Germaine Fréchette, 991 Cadieux, Montréal.— Mlles Lumina Bédard et Albertine Gailloux, St Jean des Chaillons, P. Q.

CORSINE
DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT
Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTÈME FRANÇAIS DU DÉVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTÉ PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.
Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.
Demandez le livre (gratis) et envoyez 6c de timbres-poste à
The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

NOUS invitons les collectionneurs de Cartes Postales à venir inspecter notre assortiment complet et varié de Cartes Postales Illustrées.

International Post Card Co'y.
GROS ET DETAIL
29-31, St-Jacques, Montréal

Téléphone : Bell Main 3361

Grand Choix
Dernières Importations
Vues de Fantaisies
Au plus bas prix

Cartes Postales Illustrées

Cartes en Soie
Cartes Glacées
Cartes Bromure Glacées
Cartes Bromure

Spécialité : Commandes par la malle

LA BEAUTE de la femme est indissolublement liée à la beauté de la chevelure.

Pour avoir des cheveux souples, légers, brillants, il faut leur donner des soins constants, il faut surtout se coiffer avec les merveilleux postiches de la

Maison Palmer

Les Dames âgées ou chauves qui se désespèrent en voyant disparaître la royale parure de leur chevelure, s'adressent toutes à la

Maison Palmer

qui crée pour elles des modèles spéciaux en cheveux blancs ou gris, à des prix défiant toute concurrence.

No. 1745 RUE NOTRE - DAME, TELEPHONE BELL MAIN 391

NOS DENTS sont très belles, naturelles, garanties.
Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé)
162, St-Denis, Montréal

ÉTIQUETTE UNION TYPO 10

Comme nous désirons vous faire goûter ce nectar des Antilles, nous vous en enverrons une boîte échantillon contenant ½ de livre, sur réception de 10 cts et le nom de votre épicier.

AUGUSTIN COMTE & CIE
11, rue Bonsecours, Montréal

Médailles

Or, argent ou bronze

ET

Insignes

pour Collèges, Couvents, Clubs, etc.

Nous sommes des spécialistes en Médailles et Insignes. Notre nouveau CATALOGUE est offert gratis. Demandez-le.

Caron Frères,

157, Craig O., - Montréal

Réparation de meubles

Nous vous remettrons vos ameublements de salon, boudoir, salle à dîner, matelas, etc., complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

TRAVAIL IRREPROCHABLE

Nous vous les réparerons de suite et vous les livrerons au 1er mai ou à demande.

Profitez de notre Grand Rabais.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3389

Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réservoir, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues.

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
— MONTRÉAL —

Téléphones Bell,
Magasin, - Main 641
Bureaux, - Main 512
Après 6 p.m. Est 2314
Tél. Marchands 694

Le service des postes, sur les trains

L'Album publie cette semaine une copie réduite d'un superbe groupe de photographies représentant le personnel du service des malles par chemin de fer, division de Montréal. C'est un cadeau-souvenir offert par ces fonctionnaires à leur surintendant, M. Briegel, à l'occasion du quarantième anniversaire de son entrée dans le service de la poste.

Quarante années! Que de changements opérés dans les diverses branches administratives. L'extension prodigieuse des voies ferrées à travers tout le pays a révolutionné le commerce, l'industrie, l'agriculture, et le service des postes, qui est un grand facteur de la prospérité d'un pays, a du s'améliorer à son tour.

Le gros public saura-t-il jamais quels sacrifices ont dû faire nos gouvernements pour perfectionner ce rouage administratif, très coûteux dans un vaste pays comme le nôtre, et peu rémunérateur avec une population si éparse et relativement restreinte.

Le fameux postillon d'antique mémoire transportant à de longues distances le fameux sac de cuir renfermant une correspondance vieille de plusieurs jours, disparaît graduellement; le chemin de fer pénètre partout et sur presque chaque train de voyageurs, un compartiment a été réservé à l'installation d'un bureau de poste général, parfaitement outillé, et sous la garde d'un fonctionnaire habile et expérimenté. On y fait là une somme d'ouvrage presque incroyable.

Le conducteur de malles, comme on appelle ce fonctionnaire, était autrefois un personnage de luxe, dont jouissaient seulement quelques dignes privilégiés, mais il est aujourd'hui devenu nécessaire partout pour rendre plus rapide la marche de la correspondance. Il faut le voir à l'oeuvre. En un clin d'oeil il a ouvert trois, quatre, six sacs de malle, en a manipulé tout le contenu, assorti chaque matière et préparé les malles qui devront être déposées à la gare voisine. Il lui faut beaucoup de sang-froid, une grande mémoire et une grande probité, car souvent il a sous sa garde des sommes d'argent très considérables. Il ne lui est pas permis de faire d'erreur; le public est difficile, et si les lettres sont mal adressées, si l'écriture est illisible, tant pis, il doit réparer les erreurs et les oublis, déchiffrer même les signes cabalistiques.

On comprendra qu'à la tête d'un service si important et si compliqué il faille un homme absolument rompu au métier et qui ne perde pas la tête en face des difficultés qui surgissent si souvent.

Le surintendant d'une division comme celle de Montréal a une besogne qui n'est pas une sinécure. C'est un travail d'hercule qu'il doit accomplir chaque jour. Les trains en retard, la maladie, les absences forcées chez quelques membres de son personnel, tout cela contribue à désorganiser le service, mais qu'importe, il faut que les malles se rendent quand même, c'est à lui d'y voir.

Dans l'exercice de ce devoir si ardu, M. Briegel, dont nous voyons le portrait au centre du groupe, a montré un tact et une habileté qui lui ont valu la confiance et les éloges de ses supérieurs et l'estime presque filiale de ses subalternes.

Les sentiments affectueux et reconnaissants de ces derniers ont été exprimés avec beaucoup de bonheur dans une adresse lue par M. Anderson, un des vétérans du personnel. M. O'Regan présidait cette fête de famille, et M. Z. Raymond remplissait les fonctions de secrétaire. On donna lecture d'une lettre de M. Armstrong, contrôleur du service des malles, exprimant ses regrets de ne pouvoir être présent.

Les messieurs de la division de St Jean, N. B., qui font le service jusqu'à Montréal, présentèrent à leur tour une jolie adresse et une superbe canne à pommeau d'or.

Mme et Mlle Briegel, spécialement invitées, reçurent chacune un joli bouquet, présenté par M. A. Lachapelle et M. Morin.

M. Briegel, fortement ému, répondit avec beaucoup d'âme aux adresses présentées, et passa en revue les changements opérés dans le service des malles depuis quarante ans; c'est un peu l'histoire de notre pays.

MM. Channell, Dewar, H. Filion, A. Lachapelle, W. Peters et M. Filion dirent ensuite quelques mots pour remercier leur surintendant pour son esprit de justice, sa fermeté paternelle et son impartialité.

Tous ont exprimé l'espoir de le voir encore de longues années à la tête de ce département, composé d'éléments appartenant à des races diverses, parlant des langues différentes, mais vivant et travaillant dans la meilleure harmonie, grâce aux sages conseils et au salutaire exemple donné par leur chef.

Colonial House

Montréal

Département des envois par la Poste

PRIME OFFERTE

Pour tout achat de $15.

Un abonnement à l'une des publications hebdomadaires suivantes:

Le Herald,
The World Wide,
Witness,
Le Cultivateur,
La Presse,
Le Canada,
L'Album Universel.

Pour tout achat de $10.

Un abonnement à l'une des publications quotidiennes suivantes:

Le Herald,
Witness,
La Presse,
La Patrie,
Le Canada.

Pour tout achat de $15.
Un abonnement à la
Gazette (quotidienne).

Département des Soieries

Offre Spéciale

SOIES TAFFETAS, fini brillant, nuances à la mode, comprenant: blanc et crême. Prix régulier 75 cts pour **50c** la verge.

SOIES TAFFETAS "shot", fini chiffon, grand assortiment de nuances, toutes les principales soies pour costumes avec blouse, prix régulier 75 cts et $1.00, pour **60c et 85c** la verge.

5 p. c. d'escompte pour du comptant

Offre d'une grande prime

En outre des 5 pour cent d'escompte donnés sur toute vente au comptant, nous offrons une année d'abonnement à l'un quelconque des journaux dont on lira le titre ci-contre. Cette offre est faite à nos clients ruraux qui achètent chez nous par l'entremise de la poste à concurrence du montant spécifié, pourvu, bien entendu, que pendant l'année précédente ils n'aient pas été abonnés au journal choisi.

Liste des Départements

Gants, rubans, dentelles, indiennes, menus articles, étoffes à robes noires et de couleurs, cotons, toile, couvertures, châles et mantilles, couvrepieds, articles de mode, fourrures, soies, garnitures de robes, habits pour hommes, tapis, toiles cirées, bonnets pour la cuisine, articles de mode, échantillons de drapeaux, broderies, mousselines, livres et papeteries, articles pour hommes, argenteries, fournitures diverses, bottines, souliers et pantoufles, hardes faites, porcelaines, cristaux, coutellerie, rideaux, jouets, articles de sport, instruments d'optique, appareils électriques, tapisseries, chapeaux et casquettes, images et oeuvres d'art, machines à coudre, confiseries.

Echantillons envoyés gratuitement à n'importe quelle adresse, autant que possible; attention spéciale donnée aux envois par la poste.

Henry Morgan & Co.

Montréal

Maladie de Cœur

Le cœur, de lui-même, ne possède aucun pouvoir, aucun contrôle sur lui-même. Ses battements sont causés par un nerf si petit qu'il est presqu'invisible à l'œil nu. Et pourtant c'est ce nerf minuscule qui cause les dix milles contractions et expansions du cœur par jour.

Ce nerf n'est qu'une branche du grand système de nerfs sympathiques ou INTÉRIEURS. Les branches de ce système sont si intimement liées l'une à l'autre que de la faiblesse ou de l'irrégularité chez une c'est bien souvent de la faiblesse ou de l'irrégularité chez toutes. La maladie de cœur vient souvent d'une sympathique maladie d'intestins ou pour la même sympathie suivra souvent la maladie des Reins, car chacun de ces organes est mis en opération par une branche de ces mêmes nerfs sympathiques — les nerfs INTERIEURS.

Dans les maladies de Cœur, de Reins ou d'Intestins, il est presqu'inutile de tenter la médication de l'organe même ; le soulagement le plus permanent est apporté par le ravigottement des nerfs intérieurs. Le Dr. Shoop considère que ces nerfs sont la cause principale du trouble. Le remède connu par tous les médecins et pharmaciens sous le nom de "Restaurant du Dr. Shoop" est le résultat de plusieurs années de recherches précisément sur ces lignes. Ce remède ne drogue pas l'organe afin d'amoindrir le mal, mais s'attache au nerf, le nerf intérieur, le nerf puissant, le solgne, le fortifie et le guérit.

Quiconque souffre du cœur peut avoir le livre du Dr. Shoop sur le cœur, il vous sera envoyé gratis avec le "Bulletin de Sante"— un passeport assuré à la santé.

Pour le livre gratis et le "Bulletin de Santé" il faut adresser au Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis. et spécifier le livre que vous voulez.

Livre 1 sur la Dyspepsie.
Livre 2 sur le Cœur.
Livre 3 sur les Reins.
Livre 4 pour les Femmes.
Livre 5 pour les Hommes.
Livre 6 sur le Rhumatisme

Le Restaurant du Dr. Shoop

Préparé en liquide et en tablettes. En vente chez 40,000 pharmaciens. Un seul paquet guérit souvent une légère attaque.

Complet, $10.00
Fait sur commande
Pantalon, $3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins $10 00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 561 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.

Montreal Custom Tailoring Co

Main 2004 Est 3311

PATENTES QUI PROTEGENT

Fetherstonhaugh & Cie

Charles W. Taylor, ancien examinateur du bureau des Brevets.

EDIFICE CANADA LIFE, MONTREAL, CHAMBRE 39.

Causerie médicale — La consomption pulmonaire

La tuberculose pulmonaire, appelée vulgairement consomption, est produite par le développement, dans le tissu pulmonaire, d'un micro-organisme, du genre bacille, qui occasionne des lésions graves, irrémédiables, amenant la mort par asphyxie à la suite de la destruction progressive des poumons.

Si elle n'est pas traitée dès le début, par un médecin bien compétent, et s'il ne parvient pas à l'enrayer dans la première période de son évolution, on peut pronostiquer que la mort s'ensuivra fatalement.

La tuberculose, ou phtisie pulmonaire, débute généralement par des signes imperceptibles: toux sèche, perte ou diminution de l'appétit, maux de tête le soir, sueurs nocturnes; puis, viennent les crachements de sang, les troubles respiratoires, l'amaigrissement, la fièvre et l'intolérance gastrique: c'est la seconde période; ensuite on entre dans le troisième degré ou période de consomption avec son lugubre cortège symptômatique: toux et expectoration purulente, crachats verdâtres, ronds, perte complète de l'appétit, fièvre le soir, amaigrissement considérable, gêne respiratoire et signe d'asphyxie. C'est là le point final.

La science s'est beaucoup occupée, pendant ces trente dernières années, de cette affection microbienne qui paraît faire des progrès considérables depuis quelque temps. Après les travaux et les découvertes remarquables de Koch, Roux, Erlich, Marmoreck, Behring, etc., on pensait pendant un moment qu'on parviendrait, sinon à guérir, tout au moins à juguler la maladie et à la prévenir. Il n'en est rien. Aucun progrès sérieux n'a été réalisé dans ce sens, malgré un labeur constant et les recherches incessantes des savants.

Tous les moyens du domaine thérapeutique ont été essayés à cet effet, et chacun a préconisé un traitement à lui, sans résultat appréciable, car, il faut bien le dire et le répéter à nouveau: la tuberculose pulmonaire n'est guérissable qu'à la première et à la seconde période, chez les sujets qui n'ont pas de prédisposition ni d'hérédité pathologique. Chez ceux-ci, il n'y a guère à compter sur une cure, le médecin se contente d'améliorer leur état général pour prolonger leur existence, fatalement vouée à une disparition rapide.

Néanmoins, la tuberculose pulmonaire est guérissable, et les cas de guérison relatés sont nombreux, dans l'état actuel de la question; le tout, c'est de s'y prendre à temps et d'appliquer un traitement sérieux dès le début de la maladie. Je me rappelle un de mes camarades, interne à l'Hôtel-Dieu de Paris, atteint de tuberculose pulmonaire au deuxième degré, qui, se considérant comme perdu, se mit résolument à suivre un traitement sérieux, institué par un de nos chefs de service. Nous prîmes son observation en détail, et nous pûmes suivre les améliorations qui s'ensuivirent: Après trois mois de traitement intensif, l'appétit revint, il augmenta de poids, la fièvre avait disparu presque complètement et les signes pathognomoniques étaient devenus rares. Après deux ans de soins assidus il était guéri radicalement. Le bacille de Koch ne put être retrouvé dans les produits de l'expectoration. Combien il a fallu d'énergie et de ténacité pour pouvoir suivre un traitement pendant si longtemps?

Au Canada, j'ai relaté des cas analogues et j'ai été surpris de trouver dans la zône la plus froide une résistance pulmonaire beaucoup plus grande que par ailleurs. Des guérisons de tuberculoses pulmonaires latentes m'ont prouvé une fois de plus que la maladie est curable.

D'ailleurs, j'ai trouvé jadis, dans les autopsies de vieillards, des lésions cavernulaires des poumons, cicatrisées et guéries, qui avaient été signalées par Virchovv pour démontrer que la consomption pulmonaire était guérissable.

Puis, il faut bien le dire, si cette maladie ne guérissait pas, les deux tiers de l'humanité seraient voués à la mort entre 20 et 30 ans; car il faut envisager que la tuberculose est éminemment contagieuses, et que dans l'agglomération des villes, des ateliers et des manufactures, il suffit à un poitrinaire crachant à pleine bouche des microbes sur le plancher, pour contaminer toute une population. Ces crachats se dessèchent et se mélangent aux poussières atmosphériques et peuvent s'introduire alors facilement dans les bronches par la respiration buccale des individus.

Si l'organisme contaminé offre de la résistance, les michobes se développent plus difficilement, mais si, au contraire, le sujet est débile, le processus tuberculeux arrivera à une rapide évolution, et si le traitement médical n'intervient pas de suite, on assistera impuissant, à la marche ascendante de la maladie.

En Europe comme en Amérique, on a pris des mesures pour enrayer le mal et diminuer la contagion. On a créé des Sanatoria de tuberculeux, on désinfecte les locaux habités par les malades, on a interdit de cracher par terre, sur les planchers, dans les chemins de fer, les tramways et les lieux publics, on a fait connaître au peuple, par les si utiles ligues et sociétés de défense contre la tuberculose, les dangers de la contagion et la prédisposition auquel expose l'alcoolisme, non seulement pour l'ivrogne, mais surtout pour sa descendance.

Depuis quelques années on est parvenu à endiguer la maladie, la mortalité a diminué, et dans quelque temps, grâce à l'hygiène et à l'exercice physique, qui se substitue peu à peu, à la vie confinée chez les jeunes gens d'aujourd'hui, la tuberculose pulmonaire trouvera des organismes sains et puissants qui lui offriront une force de résistance plus grande, et logiquement il y aura moins de contagion dans l'avenir.

Une bonne nourriture, de l'exercice musculaire, pas d'abus alcooliques, pas de surmenage, pas de tabac, sont les moyens ordinairement mis en usage pour empêcher la phtisie pulmonaire de s'emparer de nous et de nos enfants.

Puis dès le début et au commencement du moindre rhume, du plus petit catarrhe, il faut se soigner sérieusement, si on veut échapper au Minotaure de la consomption, qui fait tous les ans un si grand nombre de victimes.

Quant aux divers traitements curatifs annoncés à grands frais de réclames, il faut s'en méfier, car ce sont plutôt des moyens pour s'emparer de l'argent d'autrui que pour guérir. En principe, toute personne annonçant la guérison de la tuberculose pulmonaire dans n'importe quel temps, à n'importe quel stade, peut être convaincue de charlatanisme, et il faut la fuir. La science honnête ne peut encore, à l'heure présente, faire naître de semblables espérances et réaliser de pareilles promesses.

Dr R. VILLECOURT,
Lauréat de l'Académie de médecine.

Il sera répondu à cette place à toutes les demandes concernant la santé, l'hygiène et les sciences médicales en général, accompagnées d'une somme de 10 cents, exigée par l'administration de l'Album.

Pour les sujets qui ne pourraient être traités dans un journal comme le nôtre, nos lecteurs et lectrices pourront demander une reponse personnelle, moyennant une rétribution de 25 centins pour frais de rédaction.

La correspondance sera toujours confidentiene et devra être adressée au docteur R. Villecourt, à l'Album Universel, 51 rue Sainte-Catherine Ouest, à Montréal.

Désespérée. — Il me semble que vous avez quelque chose d'anormal du côté du foie. Mettez-vous au lait pendant quelques jours, et prenez tous les soirs en vous couchant 10 à 15 grains de rhubarbe en poudre, en un cachet. Après trois jours de ce traitement, s'il n'y a pas de mieux, voyez un bon médecin.

Henriette de Détroit. — La physiologie du rêve est encore incertaine; on ne peut s'affirmer sur son étiologie. L'ensemble d'idées et d'images qui se présentent à l'esprit durant le sommeil appartiennent à ce que nous appelons en psychologie: la vision mentale à l'état de sommeil. L'hygiène du corps et celle de l'esprit peut atténuer et faire disparaître les rêves.

Pour les autres questions, il serait préférable que vous vous en entreteniez avec votre directeur de conscience.

M. B. O. — 1o Pour obtenir ce que vous voulez, il n'y a qu'un moyen: le massage; 2o Oui; 3o Parlez-en à votre docteur habituel, lui seul peut être juge.

Alice. — 1o Ce sont des troubles nerveux: 2o Pas de thé, ni de café et alcool; suppression des lectures romanesques qui impressionnent l'esprit; 3o Un tub froid tous les matins vous ferait grand bien.

Rose des Champs. — Je ne connais que le massage qui donne des résultats sérieux, mais faut-il encore qu'il soit pratiqué scientifiquement. Tous les autres remèdes sont impuissants à faire naître ou ramener ce que vous désirez voir revenir.

Dr R. V.

GRAINS DE SANTE

La maladie provient de notre manière de vivre. La santé est le résultat de l'obéissance aux lois de la nature.

÷

La santé, la force, l'énergie, la beauté, le succès, le bonheur dépendent de notre façon de comprendre l'existence.

÷

La peau de tout le corps a besoin d'être propre, été comme hiver, pour beaucoup de raisons, dont voici les principales: — Elle doit respirer d'abord, et ceci a son importance; elle doit ensuite purifier le sang par son exhalation et sa transpiration; par là, elle aide et achève la fonction urinaire et la fonction pulmonaire. Enfin, elle doit éviter de répandre une mauvaise odeur et de se laisser envahir par les microbes et les parasites.

CHAMPAGNE
DRY-ROYAL
DE Ackerman

AUSSI BON
QUE LE PLUS DISPENDIEUX
POUR LA MOITIÉ DU PRIX
J.M. DOUGLAS & CIE.
SEULS AGENTS AU CANADA
MONTREAL.

Femmes malades

Nous avons un remède, d'application locale, qui a opéré plus de guérisons radicales de maladies propres aux femmes, que tout autre remède ou traitement connu.

Les nombreux témoignages volontaires, reçus de femmes reconnaissantes guéries par ce remède sont une preuve positive de son efficacité. Cependant, pour vous convaincre, nous vous offrons de vous envoyer un

ECHANTILLON GRATUIT SUR DEMANDE

Toute femme souffrante est priee d'accepter cette invitation, qui lui fera recouvrer la santé et la force. Adressez :

The COLONIAL MEDICINE Co.
20 Rue St-Alexis, Montréal

SIROP D'ANIS-GAUVIN

Guérit :

L'Insomnie,
Douleurs de la dentition,
Rhume,
Toux,
Coqueluche,
Coliques,
Diarrhée,
Dysenterie.

En vente partout à 25 cents
CARE AUX IMITATIONS

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCTOT
Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hopitaux du pays.— Le TÆNIFUGE ne réquiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun—douze capsules sont une dose.— La bouteille $1.00 franco, par la poste.—Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien
Pharmacies 672 rue St-Laurent et 290½ rue St-Laurent, Montréal

Suite de voyage.

15ème jour. — Continuons notre route à travers la prairie sans fin et dont l'horizon est tellement uniforme qu'en plus d'un endroit on oublie qu'il y ait des accidents géographiques. Mais cette régularité de lignes à l'horizon est parfois brisée par l'aspect d'un canton nouvellement colonisé.

Le climat de Manitoba est salubre, quoique les nuits de l'été soient souvent fraîches et le froid de l'hiver excessif; cependant, comme la neige est peu abondante, les semailles peuvent être commencées à la mi-avril.

16e jour. — En quittant Manitoba, dont le nom signifie "passe de l'esprit Manitou", nous entrons dans la Saskatchewan, nom traduit par "cours d'eau rapide". Ces appellations harmonieuses de deux provinces canadiennes sont tirées de la langue des indigènes, les Cris et les Assinipoëls.

Les terres situées le long de la voie ferrée sont colonisées par des gens de l'Europe, dont beaucoup d'Anglais, venus ici pour vivre uniquement du travail de la terre. La plupart d'entre eux parviennent facilement à l'aisance.

Régina, capitale de cette nouvelle province, est située en pleine prairie, et à la jonction de plusieurs chemins de fer.

17ème jour. — Que la plaine est belle au printemps ! Il y a d'abord le tapis vert foncé de l'herbe où bientôt les marguerites et les fraisiers fleurissent blanc, les pissenlits jaune, les chicorées bleu, et une foule d'autres, mariant leurs couleurs, en se balançant au souffle régulier des vents chauds. Les chevaux des cow-boys et les troupeaux des ranches paissent ces herbes et se grisent de leurs odeurs.

Une famille d'Indiens du Nord Ouest

wan s'est transformée en un vent sec et périodique — le "chinook" — parfois si violent qu'il soulève des nuages de poussière, couche entièrement l'herbe des champs et fait plier les bouleaux, les trembles et les cyprès, seules essences forestières, croissant en lisières le long des cours d'eau.

Aujourd'hui nous avons atteint une réserve sauvage, et, la locomotive ayant stoppé, nous pûmes visiter une tribu des Pieds-Noirs, ces représentants intègres de la race rouge, en Amérique du Nord. C'est au bruit du tambour que le chef nous a fait conduire de la gare aux tentes du village. Des peaux de buffle et d'élan tendues sur l'herbe, marquent l'endroit où nous devons nous asseoir. A la nouvelle de notre arrivée, on accourt nous visiter. Le soir il y a fête: à la lumière des torches de résine; les jeunes gens et les jeunes filles, vêtus d'étoffes rouges, jaunes et bleues, dansent en chantant des rondes belliqueuses. Les vieux de la vieille et les squaws, parés de leurs ornements en os, fument lentement le calumet, en se tenant le visage à demi-voilé par des châles aux couleurs éclatantes.

18ème jour. — En approchant de Medicine Hat, par le Pacifique Canadien, nous entrons dans l'Alberta, autre province du même âge que sa voisine, la Saskatchewan. Le relief de leur sol se divise en trois sections assez distinctes: au sud, près de la frontière, la prairie et quelques collines ; au milieu, où se croisent plusieurs voies ferrées, la plaine très fertile et colonisée, et au nord, les rivières avec des bosquets à leurs rives, puis les lacs de toutes dimensions.

Des fonctionnaires du gouvernement fédéral sont chargés de veiller à ce que les sauvages cultivent leurs terres ; mais ces derniers font peu de cas de l'agriculture; ils aiment bien mieux la vie nomade du chasseur. Ils sont presque tous catholiques. Et c'est grâce à nos missionnaires si nous les trouvons établis en villages. Leur nombre diminue rapidement, et l'on peut déjà prévoir le jour de leur complète extinction.

21ème jour. — Nous avons salué Calgary, capitale de la province, le soir du 21ème jour de notre départ de Montréal. D'ici nous apercevons les sommets bleus de la chaîne des Rocheuses. Nous atteindrons bientôt Banff, réputé par son hôtel et son incomparable point de vue.

E. M.

Le fleuve Fraser

La rivière la plus importante est la Saskatchewan, qui prend sa source dans les montagnes Rocheuses, se divise en plusieurs bras, qui parcourent l'immense plaine sur une longueur de 1,200 milles. Elle est navigable entre Edmonton et Mountain-House, et depuis son embouchure, au lac Winnipeg, jusqu'au confluent de son bras méridional. Son eau claire charrie des paillettes et des pépites d'or.

19ème et 20ème jours. — Jusqu'ici le climat est demeuré le même, mais il devient plus chaud près des montagnes. La brise perpétuelle de Manitoba et de Saskatche-

UN BON CONSEIL

Un conseil donné à temps vaut souvent une fortune. Si quelqu'un de votre entourage se trouve atteint de rhume, toux, grippe ou bronchite, faites-lui prendre du **BAUME RHUMALE,** il est infaillible, procure un soulagement très appréciable suivi de la guérison à bref délai.

Choisissez le Meilleur Savon

Pour l'enfant

Que votre choix tombe sur le plus pur, le plus doux. C'est par un tel choix que vous conserverez la peau délicate du bébé en bon état, et que vous préserverez son corps de toute irritation.

Ce même savon qui conservera la peau de votre enfant, conservera aussi la vôtre fraîche et douce tant que vous en ferez usage.

BABY'S OWN SOAP

Le savon idéal pour la Toilette et le Bain

ALBERT SOAPS, Limited, Mfrs.
MONTREAL.

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boite ne sont jamais traduits

Sac de voyage

(CLUB) No. 483

En cuir uni d'un très beau fini, cousu à la main. Doubles poignées, garniture dorée.
DOUBLURE EN CUIR.

TROIS GRANDEURS:

16 pcs, $11.88 **18 pcs, $12.50** **20 pcs, $13.13**

Chez votre fournisseur, ou s'il ne l'a pas, il vous sera expédié franc de port, sur réception du prix.

Lamontagne Limitée.

BLOC BALMORAL

RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.

Si vous souffrez

d'Ulcères
Varices
Eczema
"Jambe de Lait"
ou de toute autre maladie de la peau

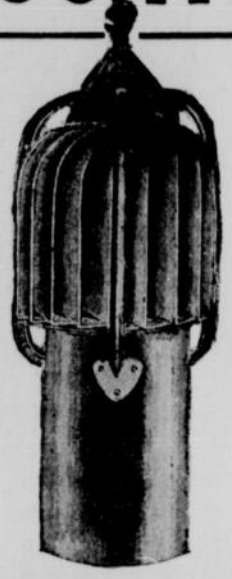
?

ECRIVEZ-NOUS.

Nos conseils ne vous couteront absolument rien. Nous pouvons vous aider et le ferons volontiers.

The Dr Wilson Medical Co. 204 rue St-Jacques

Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étables, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER
Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars

Refaites votre santé faites disparaître maux de tête, douleurs aigues, manque d'appétit ; guérissez toutes maladies du Foie, du Sang, de l'Estomac, des Rognons ainsi que des troubles féminins par l'usage des

TABLETTES RIVAL HERB

200 doses, $1.

avec une garantie parfaite que si vous n'obtenez pas une guérison votre argent vous sera remis. Demandez-les à notre agent local. Si nous n'en avons pas chez vous, envoyez $1.00 directement à

The Rival Herb Co., 207 St-Jacques, Montréal

Si vous pouvez travailler pour nous pendant quelques heures chaque semaine écrivez-nous, et nous vous enseignerons comment augmenter considérablement vos revenus.

The **Ault & Wiborg Co of Canada, Limited**

Fabricants de RUBANS ET PAPIERS CARBONE POUR CLAVIGRAPHES

ON DEMANDE DES AGENTS

NECROLOGIE

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 22 avril 1906.

Vincent, Jean-Baptiste, 65 ans.
McDonald, Dme Alf., née Adam, 34 ans.
Thériault, Siméon, 68 ans.
Langlois, Dme Ls, née Lepine, 40 ans.
Merrigan, Thomas, 65 ans.
Gagnon, Zéphirin, 58 ans.
Cyr, Vve Emmanuel, née Théodora Léonard, 44 ans.
St Pierre, Vve Damien, née Baulne, 73 ans.
Tessier, Lavigne, Jean J. Irénée, 54 ans.
Bilodeau, Dme Benjamin, née Turgeon, 57 ans.
LaBadie, Dme J. E. D., née Jeannotte, 73 ans.
O'Brien, Mary-Ann, 29 ans.
Gariépy, David, 65 ans.
Connaughton, Thomas, 87 ans.
Robichaud, Vve Jos., née Beaulieu, 94 ans.
Collin, Eveline, 47 ans.
Coffey, Dme Pat., née Tolland, 47 ans.
Denommé, Vve Ant., née Giguère, 73 ans.
Goulet, Vve J. B., née Frappier, 85 ans.
Robillard, Dme Jos., née Lacombe, 49 ans.
Ouimet, Charles, 71 ans.
Lavigne, Marie, 82 ans.
Vézina, René, 15 ans.
Roch, Charles, 38 ans.
Larue, Louis, 15 ans.
Jacques, Dme Louis A., née Séguin, 44 ans.
Meunier, Vve Ant., née Guimont, 87 ans.
Trudeau, Adélard, 17 ans.
Brière, Vve Edouard, née Versailles, 81 ans.
Benoit, Dme Louis, née Milloy, 32 ans.
Berlinguette, Louis-Fabien, 85 ans.
Fournier, Vve Dosithée, née Lanouette, 50 ans.
Thomas, Vve Augustin, née Massé, 80 ans.
Villeneuve, Juliette, 14 ans.
Hamilton, Nap., Edward, 58 ans.
Prud'homme, Joseph, 37 ans.
Dargis, Damase, 73 ans.
Giroux, Hortense, 46 ans.
Venne, Maxime, 18 ans.
Murphy, Vve Thos., née Kehoe, 70 ans.
Coleman, Francis, 33 ans.
Côté, Henri, 58 ans.
Fortier, Dme Adélard, née Rousseau, 30 ans.
Bachand, Pierre, 90 ans.
Laurion, Vve Bernard, née Fortier, 77 ans.
Mathieu, Dme Hercule, née Lapierre, 30 ans.

Province de Québec.

DÉPARTEMENT DES TERRES ET FORÊTS

Section des Bois et Forêts.

Québec, 24 mars 1906.

Avis est par le présent donné que, conformément aux sections 1334, 1335 et 1336 des statuts refondus de la province de Québec, les limites à bois ci-après désignées, suivant l'étendue donnée, plus ou moins, et dans l'état où elles sont actuellement, seront offertes en vente à l'enchère, au bureau du Ministre des Terres et Forêts, en cette ville, le JEUDI, 21 JUIN prochain, à DIX heures de l'avant-midi.

OTTAWA SUPERIEUR

Bloc A. — Rang 2; 10, 50 m; 11, 50 m. Rang 3. — 11, 50 m.; 13, 25 m.; 17, 27 m.; 18, 35 m.; 19, 27½ m.; 20, 22 m.

Rang 4. — 10 à 14, chacune 50 m.; ½ N. de 15, 25 m.; partie nord de ½ N. de 16, 15½ m.; ½ S. de 17, 25 m.; 18, 50 m.; 19, 50 m.; ½ N. de 20, 24¾ m.; ½ S. de 20, 27½ m.

Rang 5. — 13 à 23, chacune 50 m.

Rang 6. — ½ N. de 10, 25 m.; ½ N. de 11, 25 m.; 13 à 16 et 20 à 23, chacune 50 m.

Rang 7. — ½ N. et ½ S. de 6 à 13, chacune 25 m.

Rang 8. — ½ N. et ½ S. de 6 à 13, chacune 25 m.

Rivière du Lièvre, branche N. O., Nos 7 et 8, chacune 50 m.

Rivière du Lièvre, branche du mili[illegible], No 7, 40 m.; No 8, 30 m.; No 9, 65 m

Haute Gatineau, 1, 2 et 3, chacun[illegible] 5 m.; 4 et 5, chacune 50 m.; 6, 42 m.; 7[illegible] et 9, chacune 25 m.; 10, 50 m.; 11, 35[illegible]; 12 à 20, chacune 50 m.; 21, 70 m.; 22 à 30, chacune 50 m.; 31, 60 m.; 32 à 37; chacune 50 m.

SAINT-MAURICE

Manouan 8 sud, 50 m.; 9 sud, 21 m.; Haut Saint-Maurice, 15, 60 m.; 1[illegible] 38 m.; 28, 62 m.; 29, 35 m.; 30, 30 m ; [illegible] et 35 à 43, chacune 50 m.; 44, 49 m.; [illegible]5 à 66 chacune 50 m.

SAINT-CHARLES

Rivière du Moulin, 4, 12 m.; rivières aux Ecorces et au Canot, 39 m.; rivière aux Ecorces, 5, 29 m.; 6, 41½ m.; rivière au Canot, 1, 26 m.; Grande Pik[illegible]uba, 2, 38½ m.; 3, 38¾ m.

LAC SAINT-JEAN OUEST

Canton Dablon, rangs 2, 3 et 4, 2½ m.; canton Dechêne, 18 m.

LAC SAINT-JEAN EST

Canton Kénogami, No 2, 2 m.

SAGUENAY

Rivière Malbaie, No 17, 37 m.; canton Callières, 14 m.; arrière canton Callières, 18 m.; Saguenay Ouest 1a, 10 m., partie de Saguenay, 3 et 4 ouest, 49 m.; Bergeron-1 est, 25 m., rivière Sainte-Marguerite, No 87, 24¼.

Rivière Manicouagan: 8, 9, 13 à 28, chacune 50 m.

Rivières aux Outardes: 2.49 m; 3, 45 m.; 4, 63 m.; 50 m.; 6. 70 m.; 7 à 13, chacune 50 m.

Sault au Cochon: 1 est, 30 m.; 2 est, 36 m.; 3 est, 41 m.; 4 set, 33 m.; 4a est, 39 m.;5 est, 40 m.; 5a est, 39 m.; 6 est, 60 m.; 7 est, 55 m.; 8 est, 46 m.; 9 est, 65 m.; 10 est, 68 m.; 2 ouest, 55 m.; 3 ouest, 50 m.; 4 ouest, 33 m.; 5 ouest, 38 m.; 6 ouest, 60 m.; 7 ouest, 64 m.

Rivière Magpie: A, 52 m.; B, 42.

Rivière Nabashquan : 1 à 4, chacune 50 m.

Rivière Piashte Bay: 1 à 8, chacune 25 m.

Rivière Saint-Augustin: 1 à 8, chacune 25 m.

Ruisseaux, Vachon et Iles de Mai, 60 m.

GRANDVILLE

Canton Bégon, No 14, 2½ m.

SAINT-LAURENT DE MATAPEDIA

Canton Assemetquagan, 63 m. ; canton Ristigouche, rangs de la rivière 1 et 2, 1½ m.

RIMOUSKI EST

Rivière Cap-Chat: 1, 47½ m.; 2, 45 m.; 3 45 m.; rivière Matane A, 48 m.

BONAVENTURE OUEST

Canton Carleton, rangs 5 et 6, 3½ m.

GASPE OUEST

Rivière Sainte-Anne: D, 48 m.; E, 43¼ m.

GASPE EST

Grande rivière, 39 m.

GASPEE CENTRE

Rivière Saint-Jean : N, 37½ m.; O, 42 m.; P, 33 m; Q, 28½ m.

Conditions de la vente.

Aucune limite ne sera adugée à un prix moindre que le minimum fixé par le département.

Les limites seront adugées au plus haut enchérisseur, sur le paiement du prix d'achat, en espèces ou par chèque accepté par une banqut incorporée.

A défaut de paiement, elles seront immédiatement remises à l'enchère.

La rente foncière annuelle de trois piastres par mille est aussi payable immédiatement.

Les limites, une fois adjugées, seront sujettes aux dispositions des règlements concernant les bois de la Couronne, maintenant en vigueur ou qui pourront le devenir plus tard.

Des plans indiquant les limites ci-dessus désignées, sont déposés au Département des Terres et Forêts, en cette ville, et au bureau des agents des terres et des bois pour les diverses agences où sont situées ces limites, et seront visibles jusqu'au jour de la vente.

N. B. — Nul compte pour publication de cet avis ne sera reconnu si telle publication n'a pas été expressément autorisée par le département.

ADELARD TURGEON,
Ministre des Terres et Forêts.

Tél. Est 4906

Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Pardessus ou Complet
DU PRINTEMPS

et vous serez certain d'être servis à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE
MARCHAND-TAILLEUR
Coin Amherst et DeMontigny

Un Livre que chaque ménagère devrait posséder

"LA FABRICATION DOMESTIQUE DES LIQUEURS"

Gratis Ecrivez aujourd'hui pour une COPIE **Gratis**

Arthur A. BEAUPRE, 1372 Ste-Catherine, Montréal

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c.
A. J. Laurence, Phar., Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS

Expression Désolante. 7

NEUDORF, T.N.O., CAN.

Na fille a joui d'une bonne santé jusqu'à depuis deux ans environ, quand elle donna signe de découragement. Après quelque temps elle sentit une douleur cuisante, suivie de convulsions sérieuses. On fit l'essai de plusieurs prétendus remèdes, mais sans succès apparent. Après qu'elle eut pris la première cuillerée des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs les attaques cessèrent, et elle n'en a pas eues depuis.

Attesté par le Rév. L. Streich. JOS. OTT.

J'ai la satisfaction de dire que depuis que j'ai fait usage d'une bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs, il y a environ six mois, je n'ai jamais senti le plus léger mal de tête, mal qui me faisait souffrir depuis dix ans, et dont les médecins n'ont jamais pu me guérir. Voilà ce que nous écrit Ph. McGahey, de Rivière-aux-Pins, Canada.

GRATIS Un livre precieux sur les Maladies Nerveuses envoyé Gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Medecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le RÉV. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, $1.00 la bouteille, 6 pour $5.00.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montreal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., §10.00 a.m. †4.00 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m. †4.30 p.m. †7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., - ‡7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a. m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, †8.45 a.m., §8.50 a.m., *2.00 p.m., ‡5.15 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.20 a.m., †5.35 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., †8.45 a.m., †5.15 p.m.
ST-GABRIEL, †8.45 a.m., ‡5.15 p.m.
ST-AGATHE, R9.00 a.m., ‡5.00 p.m.
LABELLE, M 9.00 a.m., † 5.00 p.m

* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches M Jeudi, R Mardi et jeudi seulement. § Dimanche seulement ‡ Quotidien excepté le samedi. † Samedi seulement.

A. E. AYLMER agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

PART DE LA GARE BONAVENTURE

"International Limited"

LE MEILLEUR ET LE PLUS RAPIDE
TRAIN DU CANADA.

Tous les jours à 9 a. m., Arr. Toronto à 4.30 p. m., Hamilton 5.30 p.m., Niagara Falls, Ont., à 10.15 p.m., Buffalo, 11.15 p.m., London, 7.43 p.m., Detroit, 9.45 p.m., Chicago, 7.42 a.m.

CAFÉ ÉLÉGANT SUR CE TRAIN

Montréal et New-York

LA LIGNE LA PLUS COURTE,
SERVICE LE PLUS RAPIDE.

2 trains de jour chaque jour—le dimanche excepté, aller et retour. — 1 train de nuit tous les jours aller et retour.

Part de Montréal † 8.45 a.m., †11.10 a.m. * 7.40 p.m.
Arrive à New-York † 8.00 p.m., † 10 p.m. * 7.17 a.m.

* Tous les jours. † Tous les jours, dimanches exceptés.

Service Rapide d'Ottawa

PART à 8.40 a.m., les jours de semaine, 4.10 p.m., tous les jours.
ARRIVE A OTTAWA à 11.40 a.m., les jours de semaine et 7.10 p.m., tous les jours.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours excepté le dimanche.
7.00 P.M. tous les jours.
Pour tous les points des Montagne, Adirondacks, [illegible]e, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.

8.10 A.M. excepté le dimanche.
10.20 A.M. excepté le sam. et dim.
1.35 P.M. le samedi seulement.
5.10 P.M. excepté le dimanche.
7.00 P.M. tous les jours.
8.45 A.M. Dim. seulement.
Train local pour Chateauguay, Beauharnois et Valleyfield.

Pour billets, horaires, accommodation de char Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HEBERT, Agent local pour la vente des billets
T. E. BARBOUR, Agent général